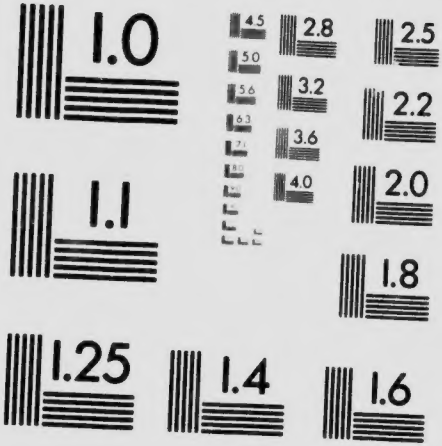
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

La Bibliotheque Moderne

HENRY GRÉVILLE

LA DEMOISELLE DE PUYGARROU

BIBLIOT. S.M.E. QUEBEC

J. B. HEBERT
37 Rue St-Gabriel,
MONTREAL.

3 2356 00316 3241

L.Res
PQ
2269
G83
D38

OUVRAGES DEJA PARUS

Dans cette Collection

No. 1. — "Inestimable Amour"..... *F. Marion Crawford*

No. 2. — "Un Peu, Beaucoup, Passionnement"..... *Madame [illegible]*

No. 3. — "Les Etrangleurs du Bengale" *Louis Boussenard*

No. 4. — "Le Roi des Etudiants"..... *V. E. Dick*

No. 5. — "Liette"..... *Arthur Douslac*

No. 6. — "Crime Inutile"..... *Jeanne Mairet*

No. 7. — "Le Tour du Monde en 80 Jours"... *Jules Verne*

No. 8. — "Le Roman d'un Père"..... *Léopold Stapleaux*

No. 9 — "Cœur-contre-Cœur"..... *Pierre Mael*

No. 10 — "La Pécheresse"..... *Paul Féval*

No.—11 "La Demoiselle de Puygarrou"... *Henry Gréville*

Pour paraître prochainement:

No.—12. "Seule"..... *Henri Ardel*

LA BIBLIOTHEQUE MODERNE,

37, rue Saint-Gabriel,

MONTREAL.

LA
Demoiselle de Puygarrou

J. M. Cary,
LIBRAIRIE FRANÇAISE, GROS ET DÉTAIL
206 RUE ST. JOSEPH,
Quebec.

J. A.H. Gucy
LIBRAIRIE FRANÇAISE, GRIS ET BLEU
458 RUE ST. JOSEPH
Quebec.

LA BIBLIOTHEQUE MODERNE.

PQ
2269
G838
D383

HENRY GRÉVILLE

LA DEMOISELLE DE PUYGARROU

MONTREAL:
DECARIE, HEBERT & CIE.,
37 rue Saint-Gabriel.

La DEMOISELLE de PUYGARROU

I

— Mlle de Puygarrou ! annonça le valet de chambre.

Le proviseur du lycée se leva avec empressement au moment où Julienne paraissait sur le seuil du vaste cabinet, froid, rêche, administratif, malgré l'air de bonté et de tristesse de celui qui l'occupait.

— Mademoiselle, dit-il en s'avançant, pardonnez-moi de vous avoir fait faire ce long voyage... Asseyez-vous, je vous prie. Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Je suis très fatiguée, répondit Julienne d'une voix calme.

Elle avait si grand air dans sa simplicité que toute question devenait difficile à lui poser, si elle manifestait le désir muet de ne pas y répondre.

Le proviseur hésita.

— Vous pensez bien, mademoiselle, que je ne vous ai pas priée de faire ce long et pénible voyage sans de bonnes — de trop bonnes raisons.

Les yeux noirs de Julienne se fixèrent sur le proviseur, qui caressait sa barbe grise avec un embarras mal dissimulé.

— De bonnes raisons, reprit-elle, je n'en recon-

naîtrais qu'une... Vous me l'avez fait entrevoir assez clairement.

— Hélas ! mademoiselle, il n'y en a qu'une, en effet.

Le teint mat de Julienne devint cendré, sous ses beaux bandeaux de cheveux noirs, lisses et lustrés, et un léger tremblement agita ses lèvres.

— Jean se conduit mal... dit-elle en s'efforçant d'assurer sa voix.

Le proviseur regarda le cartel suspendu en face de lui ; les aiguilles marquaient midi quarante-cinq. Il sonna ; le domestique parut sur le seuil de la porte.

— La récréation est commencée ?

— Oui, monsieur, répondit le subordonné.

— Cela va comme à l'ordinaire ? vous m'entendez, comme à l'ordinaire ?

— Comme à l'ordinaire, monsieur, et même pis qu'à l'ordinaire.

Le proviseur poussa un soupir, et le domestique sortit.

— Enfin, monsieur, reprit Mlle de Puygarrou, avec une nuance d'humeur, aurez-vous la bonté de me dire...

— Soit, reprit l'excellent homme, visiblement malheureux, Jean de Puygarrou, je ne sais comment, s'est mis dans la tête qu'il est d'une essence supérieure au reste des mortels. Il se croit de race très noble...

— C'est vrai ! fit Julienne en se redressant.

Toute la dignité de ses ancêtres se réveillait en elle.

— Qu'il le croie, je ne verrais pas de mal à ce-

la, s'il ne s'en servait pas pour humilier les autres...

— Les Puygarrou, nos aïeux, n'ont jamais humilié personne, fit Julienne les yeux brillants, Ils sont bien au-dessus de cela !

— Précisément. Jean n'est pas au-dessus de cela, lui ! Il inflige l'outrage et les coups...

— Mon neveu ? fit Julienne, les mains frémissantes.

— Il dit qu'il descend des rois maures...

—C'est vrai! dit-elle simplement. Nous sommes les petits-fils de rois très anciens.

— Que ses ancêtres ont possédé la Catalogne et l'Aragon...

— C'est vrai encore !...

— Qu'on lui doit le tribut du respect.

— Pauvre petit ! murmura la tante, avec un indéfinissable mélange de pitié, de raillerie et de dédain.

— En outre, qu'il est puissamment riche...

Mlle de Puygarrou fixa ses yeux profonds sur le proviseur.

— Et alors, quand on se moque de lui... pensez, mademoiselle, que nous avons ici les descendants des plus grandes familles de France, et que l'esprit de notre époque n'est pas précisément celui de la soumission muette et absolue... il tombe sur ses camarades, qu'il appelle ses ennemis, et les frappe sans miséricorde. Il est grand et fort pour son âge... Ces scènes se renouvellent quotidiennement... et je vous avoue qu'elles ne sauraient continuer sans jeter sur la maison un discrédit immérité.

Mlle de Purgarrou se leva brusquement.

— Où est-il ? fit-elle.

— Venez, dit le proviseur.

Il l'emmena dans le corridor, éclairé par de nombreuses fenêtres qui donnaient sur la cour de récréation. Choisissant une de ces fenêtres, il fit placer Julienne dans l'embrasure.

Les yeux de Mlle de Puygarrou furent aussitôt attirés par un mouvement extraordinaire dans un coin, où une trentaine de jeunes gens se mêlaient, gesticulaient, criaient avec véhémence malgré les efforts impuissants d'un surveillant chargé de rétablir l'ordre.

Le peloton se désagrégea un peu : Julienne put distinguer son neveu, son Jean, le dernier des Puygarrou.

Qu'il était beau dans cette fureur vengeresse! Debout sur un banc, il tenait tête à toute une bande qui, vainement, essayait de le faire descendre.

— Vous le voyez ? murmura le proviseur.

Julienne fit un signe de tête, sans quitter des yeux son neveu bien-aimé.

— Il faut l'entendre, reprit le brave homme.

Avec beaucoup de précaution, il entr'ouvrit la fenêtre, qui céda sans bruit. Les branches d'un marronnier, à peine verdoyant, la dissimulaient à demi aux élèves disséminés dans la cour.

La voix de Jean s'éleva. C'était encore une voix d'enfant, mais déjà chaude, sonore, bien timbrée ; une de ces voix du Midi qui sont des voix d'orateurs, sans que ceux-ci le sachent eux-mêmes.

— Oui, disait l'adolescent, vous me faites pitié, vous autres...

— Oh ! vous " otres " ! répétèrent des voix gouailleuses. A-t-il assez "l'assent" !

— Ça vaut toujours mieux que l'argot parisien ! riposta le dernier des Puygarrou. Vous êtes des crétins ! Parce que vos pères ont été quelque chose, vous vous contentez de n'être rien ! Je suis le premier de ma classe, moi, et quand je le voudrai, je serai le premier du monde comme l'ont été mes aïeux !

— A bas Puygarrou ! A bas les aïeux de Puygarrou ! crièrent les voix aiguës des gamins.

— Flûte pour les Puygarrou dans leurs tombes royales ! lança un grand garçon qui dépassait Jean de toute la tête.

Le neveu de Julienne sauta de son banc dans la mêlée, donnant et recevant des coups avec une telle libéralité que deux surveillants, accourus, en eurent leur part, illégitime, mais incontestable.

— Tas de valets ! hurlait Jean ; avec mes revenus, j'achèterai vos consciences et vous me lècherez les pieds, comme ont fait vos pères à la Chambre et ailleurs...

— Ceci passe les bornes ! fit le proviseur, devenu plus pâle encore.

Il sonna sur un timbre à portée de sa main, et tout à coup un grand silence se fit dans la cour. Les adolescents tournèrent les yeux vers cette fenêtre d'où ne partaient que des ordres redoutables.

Jean resta les bras croisés, regardant d'un air de défi ses camarades qui s'étaient écartés. Il était superbe et glorieux : les vêtements déchirés, le visage embrasé par tout son jeune sang,

dont un filet coulait au coin de sa bouche, il n'était ni soumis ni vaincu.

Un domestique s'était présenté.

— Appelez M. de Puygarrou dans mon cabinet, dit le proviseur.

Il passa sous le sien le bras de Julienne, qui tremblait, et la fit asseoir avec des égards infinis.

Il sentait qu'elle devait beaucoup souffrir et devinait qu'au fond elle partageait les sentiments du jeune rebelle.

Il regarda attentivement cette jeune tante, chargée de diriger un neveu si indomptable.

Elle avait tout au plus vingt-six ans ; avec quelques innocents artifices de toilette, un chapeau seyant, une robe bien taillée, une coiffure plus coquette, elle en eût paru à peine vingt. Le proviseur eut grand'pitié d'elle :

— Vous êtes seule responsable de l'éducation de cet enfant ? demanda-t-il avec douceur.

Les yeux que Julienne tenait baissés se relevèrent avec vivacité.

— Absolument seule. Mon frère me l'a laissé; il a perdu sa mère. C'est le dernier des Puygarrou ; il faut que j'en fasse un homme, répondit-elle.

— Ce sera difficile, soupira celui qui avait vu passer plusieurs générations sans y rencontrer beaucoup d'hommes, dans le sens élevé du mot.

— Ce sera difficile, répéta la tante. Alors, vous le renvoyez ?

— Non pas, mademoiselle. C'est vous qui, ayant compris qu'il n'est pas fait pour cette éducation parisienne, nous le reprenez, ce à quoi nous consentons ; non sans regret, car

c'est un bon élève. souvent le premier de sa classe.

Julienne remercia d'un signe de tête.

— Vous le mettrez au lycée de Perpignan ? demanda le proviseur.

— Il y recommencerait ce qu'il fait ici, et ce serait pire, car on a le sang chaud, dans les Pyrénées, et les couteaux catalans sont tirés presque aussi vite chez nous que de l'autre côté de la frontière.

— Qu'en ferez-vous, alors ?

Mlle de Puygarrou regarda son interlocuteur au fond des yeux.

— Ce que Dieu voudra ! fit-elle avec un soupir. Le curé et notre vieux voisin, professeur en retraite du lycée de Perpignan, m'aideront dans ma tâche pour les choses de l'intelligence.

On frappa à la porte qui s'ouvrit et Jean entra.

Il avait remis un peu d'ordre dans sa toilette, mais ses yeux brillants, ses joues enflammées témoignaient encore de son agitation intérieure.

Au lieu de sauter au cou de sa tante, comme il le faisait lors de leurs rares rencontres, il la salua respectueusement, puis demeura immobile, à quelques pas du bureau.

— Jean, dit le proviseur, votre tante s'est émue des difficultés que vous nous suscitez à tous, par l'emportement de votre caractère...

L'enfant baissa les yeux ; Julienne avait détourné les siens.

— Elle craint que dans ces colères perpétuelles vous ne preniez des habitudes de violence qui ne conviennent pas à un jeune homme de bonne famille, et...

Il s'arrêta, craignant de blesser la fière demoiselle de Puygarrou.

— Et je suis venue te chercher, conclut celle-ci. Je t'ai vu tout à l'heure, Jean. J'aurais voulu, Dieu le sait ! que ce spectacle me fût épargné !

Il restait immobile. Mais ses lèvres tremblaient.

— Tu ne t'es pas conduit comme doit le faire un de notre race, continua Julienne, avec un calme surprenant ; un Puygarrou ne doit pas s'abaisser jusqu'à l'injure...

— Ma tante... commençait Jean.

Elle l'interrompit en levant le doigt.

— Je t'ai entendu. Tu as parlé d'acheter des consciences... Sais-tu seulement ce que c'est qu'une conscience, pour en parler si facilement? Connais-tu la tienne ? La crois-tu capable de résister à toutes les sollicitations ? Non, tu n'en sais rien. Tu as la vie à apprendre, Jean. Ici, tu aurais pu en faire l'apprentissage dignement, comme il convient ; tu n'as pas voulu... nous retournons à nos garrigues. Là, peut-être deviendras-tu un homme, comme le voulait ton père lorsqu'il te confia à mes mains de jeune fille. Mais, avant que tu fasses tes adieux à tes compagnons d'études, à tes maîtres, il faut leur demander pardon du mauvais exemple que tu as semé dans cette maison.

Jean redressa la tête.

— Moi ! Pardon ? à ceux qui ont insulté mes ancêtres ?

— Tu as insulté leurs parents. Vous n'êtes pas moins coupables les uns que les autres. Et puis, Jean, tu as parlé de fortune... J'aurais

voulu te cacher encore quelque temps ce que tu me contrains à te révéler...

Jean regarda sa tante d'un air inquiet ; le proviseur les examinait tous les deux d'un œil attentif.

— Je me suis privée pour te faire faire tes études dans cette maison, où je croyais te voir apprendre les bonnes manières... J'aurais continué quelques années encore...

— Mais, tante, nous sommes très riches ? fit l'enfant devenu tout pâle.

— Nous sommes très pauvres, Jean de Puygarrou, dit fièrement Julienne. Dorénavant, nous mènerons la vie de ceux de nos aïeux qui furent pauvres et n'en servirent pas moins fidèlement leur patrie.

— Tante, tante ! Ce n'est pas possible ! s'écria Jean éperdu, enlaçant de ses bras les épaules de sa protectrice.

— Cela est ! fit-elle en se dégageant lentement.

Par-dessus la tête consternée du jeune garçon, le proviseur regarda dans les yeux de Julienne. Ils n'exprimaient rien qu'une résolution presque farouche.

— La brave fille ! pensa l'éducateur. L'honnête et courageuse femme ! Pourra-t-elle supporter son fardeau jusqu'au bout ?

— Va dire adieu à tes compagnons...

— Epargnez-moi cela, tante, je vous en supplie ! s'écria Jean tout en pleurs, serrant contre lui le mantelet de cachemire noir qui tombait des épaules de Julienne.

Elle interrogea le proviseur du regard ; il répondit de même.

— Monsieur voudra bien se charger, peut-être, de leur transmettre tes paroles, si elles sont convenables... fit Julienne indécise.

Jean demeura sauvagement muet.

— Emmenez-le, mademoiselle, dit doucement le vieil éducateur d'âmes. Vous me donnerez parfois de ses nouvelles... et des vôtres ? ajouta-t-il en hésitant.

— Je le ferai. Merci, monsieur... Avant de partir, je vais voir l'économe... J'étais préparée à tout... — Allons, Jean, viens. Vous voudrez bien, monsieur, faire porter son petit bagage au chemin de fer d'Orléans, pour le train de ce soir ? Voici l'heure exacte sur ce papier.

Bouleversé, presque anéanti, Jean restait immobile. Julienne le poussa vers le proviseur.

— Au revoir, Puygarrou, dit celui-ci en lui serrant la main avec énergie. Quand vous serez un homme, vous reviendrez me voir, — si je suis encore de ce monde, — ajouta-t-il avec un sourire résigné.

Jean hésitait encore ; un grand combat se livrait en lui ; soudain il se décida.

— Monsieur, dit-il gravement, j'ai été d'un très mauvais exemple dans cette maison, je le reconnais et je m'en repens.

Après un silence il ajouta :

— Je me suis vanté de ma richesse et je n'étais qu'un gueux ; cela me rend ridicule...

— Nous n'en parlerons pas, dit le proviseur. Ce sont vos affaires, non celles des autres.

— J'ai manqué à mes professeurs, à l'aumônier, à tout le monde... Je voudrais pourtant, en quittant cette maison, savoir qu'on ne con-

sidère pas mon départ comme un soulagement, comme un débarras...

— Je transmettrai ces paroles à ceux qu'elles intéressent, dit le maître. Allez en paix, Jean. Vous avez une conscience ; elle dormait, elle vient de se réveiller. Vous serez un homme.

Il se tourna vers Julienne et, lui tendant la main :

— Vous êtes une femme, vous mademoiselle, un grand cœur de femme.

Un faible sourire illumina le visage de Julienne, et elle sortit, la main sur l'épaule de son neveu.

II

Quand ils furent dans la rue, seuls, la tante et le neveu éprouvèrent en même temps une bizarre impression d'abandon, de solitude morale. Ils s'étaient tendrement aimés toute leur vie, et voici que soudain s'était levée entre eux une barrière qui les séparait.

Après qu'ils eurent fait quelques pas, Jean, apercevant une voiture, voulut héler le cocher ; sa tante retint son bras :

— Plus de voiture, Jean ; l'omnibus...

— Oh ! tante ; l'omnibus !

— Ou nos jambes, si tu le préfères ; mais il y a loin.

— Vous n'êtes donc pas descendue à l'hôtel, notre hôtel, où vous veniez pendant mes petites vacances ?

— Plus d'hôtel, Jean. Nous n'en avons plus le moyen. Nous repartons ce soir. Tiens, voi-

ci le tramway ; avec la correspondance... Et nous dînerons avant de partir.

Ils montèrent dans le tramway, où Jean s'abîma dans de profondes réflexions. Il ne pouvait parler de rien d'intéressant dans un endroit aussi peu discret, et ses méditations se prolongèrent jusqu'à la place Valhubert, pendant un trajet interminable.

Lorsqu'il descendit, la tête lui tournait ; sa tante dut le retenir en lui serrant fortement le bras, pour l'empêcher d'être frôlé par un tramway venant en sens inverse.

— Jean ! fit-elle, prends donc garde !

Le jeune garçon leva sur elle des yeux effarés. Il ne comprenait plus rien à ce qui l'entourait.

— Tu n'as pas goûté ! fit Mlle de Puygarrou, s'avisant soudain qu'il n'était plus bien loin de cinq heures, et que son neveu devait être faible par manque de nourriture.

— Je n'ai pas faim, répondit brièvement l'enfant.

— Cela ne fait rien. Tu vas manger tout de même.

Ils étaient à la porte du jardin des Plantes ; Julienne acheta deux petits pains de seigle à une marchande établie sous sa tente bariolée, de ces pains à un sou que les enfants distribuent si gaiement aux animaux lors de leurs visites à ce paradis des bêtes.

— Un pour toi, un pour moi, dit-elle ; entrons et asseyons-nous.

Il la suivit docilement, silencieux, et prit place auprès d'elle.

Lorsqu'elle eut secoué les miettes de ce goûter

frugal, Julienne mit une main sur l'épaule de son neveu.

— Peux-tu me dire, fit-elle de sa voix grave et profonde, pourquoi tu es parti en guerre contre le monde entier, au lieu de suivre tes études, comme tu l'avais fait jusqu'ici ?

— Mes études n'ont souffert en rien, riposta l'enfant, dont les yeux lancèrent une flamme.

D'un très léger mouvement de la main, Mlle de Puygarrou calma cette disposition belliqueuse.

— Je ne suis ni ton camarade ni ton professeur ; je suis ta tante et ta tutrice ; fais-moi le plaisir de ne pas l'oublier.

Jean baissa la tête d'un air bourru.

— Lorsque je t'ai ramené ici, en octobre, tu étais un brave enfant, un bon élève ; quand je suis venue te voir, au jour de l'An, tu ne paraissais pas plus mal disposé qu'à l'ordinaire ; que s'est-il passé dans l'intervalle ?

Après un petit silence, Jean fit un mouvement de révolte, sur-le-champ réprimé, et répondit :

— Rien.

— Rien ? Et tu m'as mise dans la nécessité de venir te chercher, pour t'épargner le déshonneur d'une expulsion, qui t'aurait fermé les portes de tout autre établissement d'éducation ?

— Déshonneur ? s'écria Jean en se levant.

La main impitoyable de sa tante le contraignit à se rasseoir.

— Déshonneur ? Expulsion ? Je ne comprends pas, ma tante, dit-il en faisant un prodigieux effort sur lui-même.

— Tu comprends très bien, insista Julienne. Je t'ai vu et entendu insulter ces jeunes gens ;

si tu avais eu quelques années de plus, cela aurait fini par des coups d'épée, et le dernier des Puygarrou pourrait fort bien n'être plus de ce monde. Par bonheur, tu n'es qu'un gamin ; tes actes, pas plus que tes paroles, ne tirent à conséquence...

— Ma tante ! fit-il en se redressant, les yeux pleins de flammes.

— Penses-tu que je te prenne au sérieux, pourfendeur de moulins à vent ? continua Julienne sans se troubler. Tu parles de nos ancêtres, les rois maures ; c'étaient des braves, mais ils n'insultaient pas des jeunes gens sans défense !

— Ils se sont défendus ! fit Jean d'un air sombre en relevant sa manche.

Sa peau fine sous le hâle portait la trace de meurtrissures.

— Ne nous dépensons pas en paroles inutiles, reprit Julienne, émue malgré son air de sévérité. Qui a commencé ?

— Eux ! ils m'ont appelé M. de Loup-Garou !

— Ce n'était pas trop mal trouvé, fit Julienne avec un sourire involontaire. Et tu es tombé sur eux à bras raccourcis ?

—Naturellement! Pouvais-je faire autrement ?

— Non, admit la tante. Pour une fois, c'était juste. Mais ensuite ?

— Ensuite... Eh bien, ensuite, ils m'ont monté des scies, à propos de ma famille, de ma fortune.....

— Qui leur en avait parlé ? Pas le proviseur, je suppose ?

— Lui ? non. Il s'est toujours bien conduit, admit généreusement le coupable. Seulement, il n'aurait pas dû vous déranger, tante. Ces affaires-là s'arrangent entre hommes.

— Entre hommes ! répéta Julienne, avec un mélange de raillerie et de compassion. Entre gamins, veux-tu dire. Tu viens d'avoir quinze ans, ne l'oublie pas. Mais lorsque tu leur as dit... Je l'ai entendu...

— Vous n'avez pas besoin d'insister, tante, je ne mens pas.

— C'est juste. Quand tu leur as dit que tu achèterais leurs consciences, comme d'autres avaient acheté celles de leurs pères, où avais-tu pris cela ?

— Dans les journaux, parbleu !

— Je te prie d'être correct, mon neveu, et de ne pas oublier que tu parles à une femme, ta tante. Tu lis les journaux ?

— Des fois. C'est défendu, mais...

Il haussa les épaules d'un air qui en disait long sur sa façon d'admettre les prohibitions.

— Sais-tu qu'il n'est pas de plus grave injure, mon neveu ? Sais-tu qu'entre vendre sa conscience et voler un louis, il n'y a absolument aucune différence, sinon que le premier délit est pire, peut-être ?

— J'étais en colère, dit Jean.

— Je le pense bien, répondit Julienne. Et nos aïeux, dont tu parles si souvent, crois-tu qu'ils seraient fiers de toi, aujourd'hui ?

Jean regarda le bout de ses souliers poudreux et répondit :

— Non.

— Envers qui te sens-tu le plus coupable ? continua l'impitoyable Julienne.

L'enfant hésita. Son regard errait autour des paisibles plates-bandes du Jardin botanique, où les plantes médicinales étalaient leur humble flore sans éclat ni prétention.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ LAVAL LIVRES RARES

La poussière dorée de cette fin du jour, en mars, lorsque le printemps tout proche n'a pas encore apporté la joie, planait sur les allées où les promeneurs se faisaient rares, remplacés par des passants affairés, pressés de couper au plus court pour rentrer chez eux avant la fermeture des grilles.

Les enfants suivaient leurs bonnes, sans hâte; une atmosphère grisâtre, indistincte, allait envelopper les choses et les êtres ; c'était mélancolique et mesquin.

— Tante, fit Jean, est-ce vrai que nous sommes pauvres ?

— Réponds d'abord à mes questions : je verrai ensuite ce que je dois faire des tiennes, répliqua Mlle de Puygarrou. Envers qui te sens-tu le plus coupable ? A qui as-tu le plus gravement fait offense ?

Le cœur de l'enfant se gonfla soudain ; les yeux remplis de larmes qu'il voulait retenir, la voix tremblante de tendresse et de colère, il répondit :

— A vous, ma tante. Vous méritiez mieux d'un neveu à qui vous consacrez toute votre existence.

Julienne eut grande envie de le prendre dans ses bras, de le serrer sur sa poitrine, de baiser les cheveux rebelles et bouclés ; mais c'était dans la vie de Jean une de ces heures où la destinée vous donne le choix pour toujours, où il ne faut rien jeter dans la balance, pas même le souffle d'un soupir ni l'haleine d'un baiser, de peur de la fausser irrémédiablement.

Elle se contint et répondit de sa voix grave :

— Non, ce n'est pas à moi, c'est à la mémoire de ton père. Jamais un Puygarrou n'infligea à

qui que ce fût d'injure imméritée. Ton père ne serait pas content de toi. Moi, je suis ici-bas pour le remplacer.

Les gardiens venaient, deux par deux, poussant silencieusement devant eux le troupeau à la fois docile et indolent des attardés ; ils représentaient la loi muette, inexorable, sans brutalité ni indulgence. Comme les autres, Julienne et Jean se dirigèrent vers la porte qui donne sur le quai.

— Mais, tante, à vous aussi, je vous ai manqué... et ce long voyage... pour trouver au bout ce chagrin ! Vous êtes très fatiguée, dites ?

— Je suis très fatiguée, répondit Julienne.

— Et nous ne pouvons pas passer une misérable petite nuit à Paris, pour vous reposer, dites, tante ?

— Trop pauvres, fit brièvement Julienne.

Jean marchait à son côté, dévoré par une soif insatiable de passer son bras sous le mantelet noir. Il ne le connaissait pas, ce vilain mantelet de cachemire noir : sa tante s'habillait si bien, d'ordinaire, avec tant de goût dans sa noble simplicité ! D'où sortait-il, cet horrible mantelet de grand'mère !

— Tante, dit-il à voix basse, est-ce qu'il n'y a pas un bureau de poste par ici ?

— Voilà ! fit Julienne en indiquant la lanterne bleue : " Postes et télégraphes." Pourquoi ?

— Pour écrire à M. le proviseur... Je ne voudrais pas m'en aller sans lui dire que j'ai compris...

— Entrons, dit Mlle de Puygarrou.

Le bureau sentait le renfermé ; des gens pressés se bousculaient devant les guichets. Avec une patience dont il ne se fût pas cru capable,

Jean attendit son tour et reçut enfin un petit bleu de 50 centimes.

Sur le pupitre, un peu trop haut pour lui, avec la plume traditionnelle qui crache et grince, poussé par les uns, serré par les autres, il écrivit d'une belle écriture ferme :

" Monsieur le proviseur,

" Je vous ai gravement offensé ; j'ai donné le plus mauvais exemple à ma classe et j'ai peur que cet exemple ne porte de vilains fruits. Voulez-vous avoir la bonté de dire à mes camarades que je me repens de tout mon cœur et que je leur demande pardon, comme à vous, de tout le mal que j'ai pu faire ? Votre élève repentant et respectueux,

" Jean Puygarrou."

— Tante, voulez-vous lire, cela me fera plaisir ? demanda humblement l'enfant.

Julienne lut et lui rendit le papier en silence.

" Il n'a pas mis la particule, pensait-elle. C'est un brave garçon tout de même."

L'adresse fut bientôt écrite et le télégramme tomba dans la corbeille. Ils sortirent du bureau, et l'air leur sembla délicieusement rafraîchissant.

— Nous dînons au buffet ? demanda Jean.

— Non ; chez ce marchand de vin, en face. On nous servira dehors.

Pauvre dîner, ou plutôt dîner de pauvres ; mais ils n'avaient d'appétit ni l'un ni l'autre.

— A quelle heure le train ? demanda Jean,

tout déconfit et dépaysé, lorsqu'ils eurent rongé les dernières miettes de leur pain grossier.

— Huit heures quarante-cinq. Il faut retrouver le garçon qui a apporté ta malle et la faire enregistrer. Cherche cet homme ; tu dois pouvoir le reconnaître.

— Oui, tante ; je le vois là-bas, près du pesage. Dites, je vous en prie, permettez-moi de prendre les billets ! implora le jeune garçon.

Julienne répondit par un signe muet, mais négatif.

— Va rejoindre le garçon du lycée, dit-elle ensuite, et donne-lui cinq francs. As-tu de l'argent ?

— Oui ! oui ! Vous êtes si généreuse ! Je n'ai jamais manqué de rien, et vous...

— Va ! fit-elle, en se dirigeant vers le guichet.

Elle revint l'instant d'après avec les billets.

En les voyant, Jean tressaillit :

— Des troisièmes ? Oh ! tante ! des troisièmes ! Vous qui n'avez jamais voyagé qu'en premières ! Et un voyage de nuit ! Je ne veux pas ! Non ! Non ! cela ne se peut pas !

Brusquement, quoique avec précaution, il avait retiré de la main de Julienne, qui s'était amollie, les vilains petits morceaux de carton rose ; il courut au guichet et revint, tant soit peu penaud.

— Je n'avais pas assez d'argent, dit-il ; je n'ai pu avoir que des secondes. Cela coûte cher, de Paris à Perpignan... Je ne m'étais jamais figuré que le trajet fût si coûteux ! Vous veniez me voir à tout propos... Et puis long ! Ces [illegible] où il y a de toutes les classes, cela n'e[illegible]ait pas ! Mais au moins vous n'irez pas

en troisièmes, avec ces gens mal élevés qui font du bruit et qui mangent de l'ail...

— Il faut apprendre à tout supporter, dit Julienne, dont le cœur faiblissait et qui avait grand'peine à se raidir contre elle-même. Pauvres nous sommes, nous vivrons avec la pauvreté !

— La pauvreté ! répéta Jean... Oui, mais au grand air, sous le beau soleil. La pauvreté peut être décente et propre, et d'ailleurs elle ne m'effraye pas ; mais vous... Une grande dame si bien élevée...

— Crois-tu que la pauvreté nous empêchera d'être bien élevés ? demanda Mlle de Puygarrou. Allons, vite, vite, tâche de nous trouver des coins ; fais enregistrer la malle. Je n'ai pas de bagage, sauf cette petite valise ; dépêchons.

L'instant d'après, ils étaient assis en face l'un de l'autre, dans des coins, avec la perspective d'un long voyage de nuit et d'une journée non moins fatiguante ensuite.

" Allons, pensa Julienne en regardant le bel adolescent arranger leurs paquets dans le filet, il l'a bien pris ! Pourvu que cela continue ! "

III

Ce train qui avait des troisièmes était pourtant un express, c'est-à-dire qu'il secouait à grande vitesse dans des wagons mal suspendus des voyageurs endoloris, qui avaient ensuite grand'peine à s'en remettre.

Lorsque la grande banlieue fut dépassée, il s'élança à toute vapeur sur les rails luisants,

" brûlant " les petites stations, pénétrant avec fracas sous les hautes toitures vitrées des villes importantes ; le bruit et le mouvement exagérés excitaient douloureusement les nerfs trop tendus de Julienne et de son neveu.

Après quelques efforts pour se tenir éveillée, afin de rassembler ses idées et d'envisager le brusque changement que de ses mains vaillantes, sans hésiter un instant, elle avait accompli dans sa destinée, Julienne avait succombé au sommeil.

Jean dormait depuis longtemps, la tête appuyée au drap rugueux du capitonnage ; mais, par un sentiment de sybaritisme soudainement éclos en lui, il avait interposé son mouchoir entre son visage d'adolescent mâle et fier, à la peau fine et fraîche, et l'étoffe grossière où tant de figures s'étaient essuyées avant lui.

Il voulait penser, méditer, comprendre les causes de ce grand changement, soudain survenu dans leur vie ; mais à son âge on ne médite pas bien longtemps, surtout quand on est bercé par le roulement d'un wagon, et il s'était endormi au milieu des réflexions les plus mélancoliques, ainsi que l'attestait l'expression encore amère de la bouche enfantine à peine estompée par un léger duvet naissant.

En face de lui, Mlle de Puygarrou, après une heure de sommeil souvent interrompu, s'était réveillée, pour ne plus se rendormir. Chacun connaît l'horreur de ces longues nuits blanches en chemin de fer, où l'on revit son existence, où tout paraît plus douloureux, plus lancinant encore que dans la réalité, si mauvaise soit-elle.

Un hasard favorable les avait laissés seuls dans leur compartiment.

Ville après ville, durant cette course éperdue dans la nuit, elle avait regardé défiler les signaux colorés des sémaphores qui marquaient les étapes de cette voie douloureuse, tant de fois parcourue la joie au cœur.

Elle avait écouté résonner à ses oreilles les noms connus, pareils à des cloches familières jadis entendues... La route est longue de Paris à Perpignan, et Julienne ne l'avait jamais faite avec autant d'amertume dans l'âme, de découragement dans l'esprit.

Son regard ne se détournait pas de l'enfant, à elle confié par son frère aîné, le dernier rejeton mâle d'une noble race, elle si jeune encore, et soudain mûrie par une douloureuse épreuve.

Pour ce garçonnet, qui dormait, la joue sur son mouchoir, les yeux ombragés par les longs cils, les sourcils d'un noble dessin protégeant l'œil estompé d'ombre, Julienne en un jour, moins d'un jour, une heure, avait soudainement renoncé au mariage et à la maternité.

La maternité ? Non ! Elle avait un enfant, celui qui dormait là, en face d'elle, secoué par les brusques mouvements du train lancé à toute vapeur dans des courbes périlleuses.

Jean était l'enfant de Julienne puisqu'il n'était plus l'enfant de personne. La demoiselle de Puygarrou évoqua ses souvenirs.

Guillaume, son frère, gisait sur le lit, extraordinairement lucide, sachant à une demi-heure près ce qu'il avait encore à vivre ; remontant le cours des années, il se voyait, bel enfant, tout pareil à celui qui allait être orphelin avant que le soleil du lendemain fût monté bien haut dans le ciel.

Guillaume avait connu toutes les joies : fils

adoré, lorsque son père et sa mère étaient partis peu de semaines l'un après l'autre, il avait retrouvé les yeux tendres et profonds de sa mère dans ceux de sa petite sœur Julienne, la tant aimée, l'orgueil et la bénédiction de la famille.

Pour Julienne, il avait remplacé le père et la mère ; il l'avait vue grandir, belle et fière, dans sa grâce parfaite de grande dame " née " ; si la femme qu'il avait choisie n'avait pas aimé Julienne, Guillaume l'aurait pas épousée il n'aurait pu prom ni donner la moitié de sa vie à celle qui n'aurait pas eu pour la jeune fille les mêmes sentiments d'affectueuse admiration qu'il avait de tout temps portés à sa sœur orpheline.

Mais la jeune fiancée aimait Guillaume et tout ce qui appartenait à Guillaume ; elle se maria, et Julienne eut quelqu'un de plus pour l'aimer.

Puis Jean était venu, et sa mère était morte; Guillaume avait connu la douleur du veuvage esseulé, mais Jean n'avait jamais soupçonné la peine de l'enfant privé de sa mère.

Entre son père et sa tante, il avait grandi librement dans les garrigues des Pyrénées, au milieu des cystes odoriférants dont l'odeur s'attachait à lui d'un bout de l'année à l'autre, sous les robustes chênes-lièges qui donnaient leur ombre protectrice aux sommeils du petit garçon adoré de tous, dans la vallée, depuis la plus humble ferme jusqu'au haut de la vieille tour féodale qui couronnait noblement le château de Puygarrou.

Et Jean avait eu neuf ans ; trop libre, trop fier, trop ennemi de toute contrainte, il avait appris à travailler, mais il n'avait pas appris

à se soumettre, et son père avait résolu, puisque la séparation était nécessaire, de ne pas l'accomplir à moitié.

Au lycée de Perpignan, Jean eût encore été un grand seigneur : le dernier des Puygarrou ! Mieux valait noyer cette personnalité par trop exubérante dans un lycée de Paris, où l'enfant trouverait ses pareils et apprendrait les grandes leçons de la vie : soumission, abnégation, respect de son prochain, respect de soi-même.

Jean était parti pour Paris, où son père avait voulu le conduire lui-même. Seul, Guillaume savait ce qu'il lui en coûtait de se séparer de son beau garçon, son fils unique ;mais, si le devoir était facile, où serait le mérite ?

Le domaine des Puygarrou semblait bien vaste, depuis que le robuste petit aiglon était en cage à Paris ; il n'était pas un bouvier, pas un humble sarcleur de vignes qui ne se ressentît de l'absence du jeune maître ; mais Guillaume voyait les choses de plus loin, et, à mesure que grandissait la belle Julienne, la demoiselle de Puygarrou, le père de Jean prévoyait une inévitable séparation, qui, pour venir après tant d'autres, n'en serait pas moins cruelle.

Outre le château, fièrement campé sur un des volcans éteints de cette merveilleuse chaîne des Albères, qu'on dirait échappée aux Pyrénées comme une nichée d'oiseaux de proie, impatiente de jouir de la liberté, outre les fermes, éparpillées dans les vallées, les forêts de chênes-lièges, les vignobles, riches en ce vin savoureux et parfumé, qu'on désigne sous l'appellation générale de Banyuls, la famille possédait encore, dans une des rues étroites du vieux Perpignan, une maison presque pareille à une forteresse.

Les fenêtres du rez-de-chaussée soigneusement grillées, les portes monumentales revêtues de clous énormes, suivant des dessins archaïques, tout dans la vieille demeure parlait des guerres anciennes, de rue à rue, parfois de maison à maison. Et, lorsque le vantail de la lourde porte, après s'être péniblement entr'ouvert, laissait pénétrer le visiteur, celui-ci restait émerveillé de se voir au milieu d'une cour ornée d'arbustes et de parterres fleuris, pareille à un " patio " espagnol ; le soleil y laissait tomber aux heures chaudes la somptueuse chaleur et l'éclat incomparable d'un ciel méridional sur le jet d'eau rutilant dans sa vasque de marbre rosé.

Comme dans un cloître, les portes et les fenêtres de service ouvraient sur ce coin d'Espagne; puis la fraîcheur se devinait partout, derrière les épaisses murailles, sous les branches maraudeuses des jasmins, qui cherchaient leur route vers les chambres des jeunes filles...

Il n'y avait plus de jeunes filles dans l'austère maison, sauf Julienne, et encore pouvait-on prévoir qu'elle n'y resterait pas très longtemps.

Un jeune garde général, né dans la province, amoureux de ses montagnes, s'était pris pour Guillaume d'une amitié que celui-ci ne considérait pas comme sa propriété exclusive. Un jour ou l'autre, Aymery de Morillac expliquerait le motif de ses longues visites ; il dirait à Julienne, si cela n'était déjà fait, combien le charme qu'il trouvait en elle ajoutait à l'amour qu'il portait aux monts Albères, et Guillaume resterait seul, en attendant que Jean lui revînt, façonné pour la vie...

Ce n'était que juste, après tout ! Julienne n'avait-elle pas donné déjà d'elle-même au frè-

re qu'elle aimait, au neveu qu'elle adorait, beaucoup plus que ceux-ci n'étaient en droit d'attendre d'elle ?

Julienne se rappelait toutes ces choses, pendant que les heurts du wagon sur la voie nouvellement empierrée la projetaient de-ci, de-là, mais sans lui faire quitter des yeux l'enfant qu'elle ramenait au nid ancestral.

Un soir, Guillaume était rentré fatigué d'une tournée dans des plantations nouvelles, exténué et triste, comme il l'était souvent depuis quelque temps ; le lendemain il n'avait pas pu se lever.

Les jours avaient depuis lors passée avec une si cruelle rapidité, que Julienne ne pouvait se rappeler si elle avait dû faire ceci ou cela, ou l'éviter ; c'était une sorte de mauvais rêve, d'engourdissement étrange et solennel, où passaient et repassaient des visages connus, empreints d'une expression qui les métamorphosait au point de les rendre méconnaissables : le curé, le notaire, quelques parents, le médecin très souvent, si souvent, qu'on eût cru le voir toujours là.

Aymery de Morillac laissait tous les jours sa carte cornée. C'est par le nombre croissant de ces cartes que Mlle de Puygarrou eût pu mesurer le temps, si elle y eût seulement songé. Puis un soir...

La vision s'interrompit ; le train entrait sous un grand hall vitré...

Jean avait remué en face d'elle dans le coin du wagon ? Non ; il s'était laissé aller à une secousse plus forte, mais il dormait d'un bon sommeil... Julienne retourna à sa rêverie et le

train reprit sa course affolée en pleine campagne, dans le noir de la nuit.

Un soir, Guillaume avait ouvert très grands ses yeux cernés de bistre.

— Ma sœur, disait-il. Jean ?

— Il est à Paris, répondit la tante. Veux-tu qu'on le fasse venir ?

— Non... Epargne-lui la douleur... Il est trop jeune... Ecoute... Je te le donne... Tu en feras un homme. Tu le peux, parce que tu as une âme rare ; une âme de preux dans un corps de tendre femme. Tu es bien jeune, pourtant, Julienne.... Et si ton mari allait ne pas aimer mon fils?

— Je n'aurai pas de mari, répondit-elle d'une voix calme.

Les yeux de celui qui allait mourir plongèrent jusqu'au fond des yeux de celle qui acceptait une vie d'abnégation. Elle essuya délicatement la sueur de l'agonie sur le front de son frère, avec une expression de touchante pitié.

— Mais... Aymery ?

— Je n'épouserai pas Aymery. Pas avant que Jean ne soit devenu un homme.

— Et s'il ne veut pas attendre ?

Julienne écarta la sombre idée, comme elle écartait les gouttes de la fatale moiteur.

— Je serai pour Jean ce que tu aurais été toi-même, dit-elle, s'il plaît à Dieu. Je suis robuste et bien portante... N'aie aucune crainte, mon frère, sois en paix. Jean sera un homme, digne de notre race.

Guillaume serra la main qui tenait la sienne. C'était un engagement.

Jamais le sang des Puygarrou n'avait failli à une promesse. Mais Guillaume ne savait pas qu'en s'engageant ainsi sa sœur bien-aimée,

l'honneur et l'orgueuil de la famille, renonçait pour elle-même à toutes les joies d'un amour partagé. Il en avait encore une vague notion, pareille à ces lueurs tremblantes qui papillotaient devant ses yeux de mourant ; mais son cerveau ne pouvait plus coordonner ses idées.

— Jean..., fit-il avec insistance, je te le donne, tu le prends ?...

— Je l'accepte, répondit Julienne.

Il ferma ses yeux mortels, sans desserrer son étreinte, puis peu à peu sa respiration se fit lente et rare. Ses paupières battirent, les doigts se raidirent...

Julienne se pencha sur son frère aîné... elle était seule, maintenant chargée du corps et de l'âme du dernier des Puygarrou.

Ce que disait Jean au lycée dans ses belles colères était vrai : sa famille descendait des rois maures.

Les graves servants de l'Islam avaient traîné leurs robes orientales sur les mosaïques de l'Alhambra avant que le hasard des guerres les amenât dans la catalogne, et plus loin encore, au cœur même de la France. Avant de brûler les arènes de Nîmes, un des rois arabes, au fin profil, aux cheveux de velours, allongés sous ses fins sourcils, avait épousé une fille de Puygarrou.

Non comme une des trois cents favorites qui peuplaient son harem, mais comme une épouse légitime, destinée à fonder une dynastie.

La légende disait même que ce mariage, afin d'être valable devant Dieu et devant les hommes, avait été béni par un prêtre, l'aumônier des Puygarrou.

Sans cela le fier seigneur de Puygarrou, en

signant le traité de Paix, eût-il laissé partir sa fille comme otage ?

Otage ? non ! Epouse, oui. C'est ainsi qu'avait été créée la dynastie.

La jeune femme avait laissé des fils, dont l'un avait régné ; ses frères, maîtres et seigneurs dans leurs forteresses de montagnes, étaient des rois aussi : " Puygarrou ne rend de comptes qu'à Dieu ! " disait la devise.

Julienne avait en elle toute l'âme des siens, polie, ornée, modelée par la civilisation espagnole des grands règnes, puis la civilisation française des époques plus récentes ; mais, au fond d'elle-même, elle savait bien, la vierge fière, qu'elle ne rendrait de comptes qu'à Dieu et que sa conscience serait d'accord avec ses actes.

Lorsqu'elle dut procéder à l'inhumation de son frère, dans le caveau de famille où reposait déjà la jeune mère de Jean, Julienne vit murer non seulement le corps de son ami, son protecteur, mais aussi le rêve silencieux de sa jeunesse.

Bien peu de jours après, elle fit appeler le comte Aymery de Morillac et lui parla comme on se parle entre gens de cœur.

— Je ne m'appartiens plus, dit-elle, sans détourner les yeux de ces yeux où elle avait rêvé de perdre les siens pour jamais. En me donnant son fils, mon frère a pris ma jeunesse. Jean est un brave et beau garçon, mais son caractère est difficile, plus difficile que ne le croyait son père. Toute mon énergie sera nécessaire ; peut-être me faudrait-il prendre des résolutions imprévues qui bouleverseraient ma vie...

Il allait l'interrompre ; elle l'arrêta, d'un geste royal.

— J'aurais été pour vous une épouse irréprochable, à condition de ne point apporter d'autres devoirs dans mon voile de mariée. Tout est changé. Julienne n'existe plus ; c'est seulement la tante de Jean que vous avez devant vous, et celle-là a juré de ne pas se marier.

Frappé au cœur, blessé dans ses sentiments les plus fins, les plus délicats, Aymery se taisait.

Ils s'étaient si peu parlé ! Qui sait si au fond de cette brusque résolution ne se cachait pas une antipathie secrète contre lui ? Elle était tellement maîtresse d'elle-même, cette ferme Julienne, qu'Aymery se demandait s'il n'avait pas été victime d'une hallucination lorsqu'il s'était cru aimé ?

— Quand Jean sera un homme, je redeviendrai maîtresse de ma vie, ajouta la jeune fille, les yeux soudain voilés par une rosée de larmes, vite dissimulée. Mais, pour cela, il faut dix ans, et même, dix ans, c'est bien peu ! Je n'ai pas le droit d'absorber l'existence d'un homme pendant dix ans, de lui fermer les portes de la famille, de l'ambition, de la vie même. Il faudrait que je fusse bien lâche et bien méprisable, en vérité, pour proposer — ou pour accepter un tel marché !

Aymery se tenait debout devant elle, prêt à tomber à genoux, à baiser les plis de la triste robe noire, qui revêtait ce corps de Minerve... Il n'osa... Elle était trop froide, trop imposante, trop décidée...

Peut-être ne disait-elle pas tout. Peut-être, un autre...

Ah ! s'il avait su le combat qui se livrait en ce moment sous les rigueurs de cet inflexible crêpe ! S'il avait su que Julienne était glaciale

parce qu'elle avait peur de fondre en larmes en lui criant : " Je mens ! Ne me crois pas, prends moi. Sois le père de cet enfant dont je suis la mère, et marchons dans la vie en le tenant chacun par une main... Nous en ferons certainement un homme et, avec nos deux âmes unies, peut-être un héros ! "

Mais Julienne jouait trop bien son rôle ; Aymery la crut.

— Vous ne voulez pas ? Vous me refusez ? fit-il, blessé, au fond de son être intime, par une vague jalousie qui venait de s'insinuer en lui.

— Je ne vous refuse pas, dit-elle, je vous délie.

Il fit un mouvement vers la porte et s'arrêta indécis.

— Aymery, dit Julienne d'une voix si changée qu'il eut peine à la reconnaître, on ne peut pas accomplir de toute son âme deux devoirs très différents. Je serais une mauvaise mère, ou une femme incomplète... Vous méritez mieux que cela, et j'ai promis à mon frère d'être une mère sans reproche... Allez, mon ami... les ans s'écouleront, vous vous marierez... nous nous reverrons...

Il fit de la main un geste dédaigneux, qui reléguait le mariage dans un abîme insondable.

— Il faut qu'un homme se marie, reprit-elle ; vous vous marierez, vous aurez des enfants..... Que serait-il arrivé de Jean, si nous avions eu des enfants, nous ?

Elle ne rougissait pas. Aucune fausse pudeur, aucune modestie affectée ne faisait trembler sa voix... Aymery l'écoutait.

Oui, en effet, s'ils avaient des enfants, jamais il ne saurait aimer Jean autant que le sang et le cœur de Julienne, mêlés à sa chair, à son

âme à lui. Elle lui reprocherait sa froideur, sa sévérite, et elle aurait raison....

— Allez, mon ami, répéta Mlle de Puygarrou. Nous avons choisi la bonne route ; vous le verrez. En ce moment, c'est dur...

— C'est dur, répéta-t-il.

Elle s'appuyait au dossier d'un fauteuil, les lèvres desséchées, près de défaillir.

— Du courage, reprit-elle. Dans dix ans, je serai une vieille fille...

— Vous ? Jamais ! Vous ne serez jamais vieille. Vous serez toujours belle.

— Adieu, Aymery, fit-elle en détournant la tête.

— Puisque vous le voulez, adieu ! dit-il en sortant sans oser la regarder.

S'il l'avait rouverte, cette porte, si le hasard avait voulu qu'il eût oublié ses gants ou son chapeau, la vue de Julienne écrasée sur le canapé, noyée dans ses larmes, secouée par ses sanglots eût emporté bien loin l'héroïsme de leurs résolutions...

Mais Aymery de Morillac avait de l'ordre : ses gants et son chapeau étaient dans sa main, et la porte ne se rouvrit pas.

Minerve put pleurer librement sur son unique amour, sur la joie de sa jeunesse, évanouie à jamais.

Si nos morts nous voient, ils doivent parfois éprouver de cruels remords, au spectacle de ce qu'ils ont infligé à leurs chers vivants, à cette heure irrévocable de l'adieu, où les meilleurs deviennent parfois égoïstes, où les plus généreux exigent, sans bien s'en rendre compte, des sacrifices tels qu'ils n'oseraient les regarder en face, au grand jour de la vie.

Espérons, pour le repos de ces âmes chéries, qu'elles ne peuvent connaître la profondeur des désespoirs qu'elles ont fait naître.

Le train filait dans la nuit épaisse ; un sifflet déchirait les ténèbres de temps à autre ; Jean tressaillait, troublé dans son sommeil, puis se rendormait, et Julienne, les yeux fixés sur l'implacable obscurité, continuait à revivre sa vie, leur vie ; car, depuis la mort de Guillaume, elle et son neveu n'avaient plus eu qu'une existence fondue étroitement, malgré tout ce qui sépare un garçon de dix ans d'une jeune fille de vingt.

Tante Julienne était la véritable mère du petit lycéen ; bientôt ce fut " tante " tout court; n'était-elle pas tout ce qu'il possédait en ce monde, avec l'orgueil de sa race et sa fortune, dont il ignorait la valeur réelle ?

Rien n'est plus difficile à évaluer pour un jeune cerveau qu'une propriété foncière. Jean avait toujours vu des barriques pleines dans les profondes caves creusées au flanc du roc. Les peaux de bouc avaient toujours regorgé de l'huile de leurs olivettes ; chaque année les marchands avaient emporté les écorces des chênes-lièges en échange de belles pièces d'or ou de billets de la banque de France. Les fruits séchaient sur les toits, les régimes de maïs pendaient dans les greniers ; Puygarrou, moitié ferme, moitié donjon, était une de ces demeures d'où le pauvre sort toujours rassasié... Jean se croyait riche, et il l'était. Comment lui faire croire, à présent, qu'un souffle de malheur avait passé sur la noble demeure, emportant la fortune, laissant à peine le nécessaire ?

Julienne regardait le ciel, où une bande plus claire annonçait l'aube d'un jour nouveau.

— Il me croira, pensa-t.elle, je ne lui ai jamais menti.

Pour la première fois, la rougeur de la honte empourpra sa noble figure dont les traits, d'une régularité classique, ne devaient craindre ni les ravages du temps ni ceux du malheur. Et Julienne de Puygarrou, qui avait beaucoup pleuré, ensevelit son beau visage dans son mouchoir, afin de cacher sa confusion ; car désormais elle devrait mentir, si elle voulait tenir son serment et faire de Jean " un homme ", ainsi qu'elle l'avait promis à son frère Guillaume, à l'heure où l'on ne refuse plus rien à personne.

IV

Trois ans s'étaient écoulés depuis la nuit qui avait fait de Jean un orphelin, et de Julienne une vierge mère, et, si ce temps avait été bien employé au point de vue des études, on ne peut dire que le résultat fût aussi satisfaisant en ce qui concerne l'éducation morale.

Trop fier, Jean, trop royalement orgueilleux, sans contrepoids pour équilibrer des idées prises il ne savait où lui-même ; dans ses longues causeries avec les petits chevriers de la montagne sans doute, alors qu'étendu sur la brousse parfumée il regardait le ciel bleu briller à travers les pins parasols.

Puygarrou était un mon[illegible] pour ceux qui vivaient à son ombre tutélaire. Reconstruit par Vauban ou d'après ses ordres, trapu sur ses as-

sises, il dominait le pays avoisinant, et quelques canons logés dans d'étroites embrasures témoignaient des assauts subis et repoussés.

Tout un passé de gloire et d'honneur vivait entre les murailles impénétrables et Jean l'avait appris trop tôt. Rien d'étonnant alors que son jeune cerveau eût bouillonné à l'évocation de tant de souvenirs.

Maintenant, il fallait détruire cette éducation mal commencée, et la reconstruire sur de nouvelles fondations.

La résolution de Julienne, déjà conçue au départ, s'était affermie dans la galerie du lycée où un Jean tout nouveau s'était spontanément révélé à elle, un Jean qui l'avait fait frémir d'orgueil maternel et trembler de crainte pour l'avenir.

Jean serait un simple habitant des garrigues: la terre qu'il aimait, qui lui avait donné tout ce qu'il avait de bon et de noble en lui, continuerait son éducation mystérieuse.

Le curé de Puygarrou lui ferait achever ses humanités, car c'était un lettré, pas encore assez vieux pour ne point se réjouir de développer le culte des lettres dans cette jeune âme qu'il s'était vu arracher avec regret.

Un vieux médecin, retiré dans une maisonnette trop grande pour lui, mais d'année en année trop petite pour ses livres, apporterait l'élément scientifique, qui, sans lui, eût fait défaut, et Julienne se chargeait du reste.

Le plus difficile serait d'obtenir que le secret fût gardé ; mais, à vrai dire, personne n'avait réellement connu la fortune des Puygarrou. Julienne elle-même, avant la mort de Guillaume, n'avait eu qu'une idée vague et flottante de la

valeur du domaine. Elle avait vu de beaux chevaux à l'écurie, des bêtes de choix dans les étables, un personnel nombreux pour tenir en état les parterres et les dépendances... Mais un de ses premiers actes avait été précisément de réformer une bonne partie de ce luxe, inutile, pensait-elle, pour une jeune fille destinée à vivre seule. Dorénavant, elle diminuerait encore le nombre des serviteurs : rien n'était plus facile.

Cette robuste plante des bois libres et parfumés ne pouvait supporter autour d'elle ni mains étrangères, ni conversations oiseuses ; son voyage à Paris, subitement entrepris, était un excellent prétexte ; des pertes d'argent nécessitaient une réforme complète dans le personnel. Cette réforme serait accomplie sur-le-champ.

Jean vivrait simplement, pauvrement. Si quelque chose pouvait apporter un élément nouveau dans cette éducation mal commencée, ce serait la médiocrité de la vie, jointe aux splendeurs de l'éducation intellectuelle.

Ce garçon, beau, robuste, brillant, avait trop bien réussi dans tout ce qu'il avait entrepris. Après le premier choc causé par la mort presque imprévue de son père, après cette violente secousse, où il avait trouvé toute la tendresse de " tante " pour adoucir la brutalité de ce coup de marteau, Jean s'était dit : " Mon père aimait à me voir premier dans ma classe ; je serai le premier pour lui plaire, comme s'il était vivant."

Et il avait été premier, presque toujours, presque partout.

Un autre que lui eût perdu sa santé dans ce travail acharné, mais Jean était de robuste

structure ; il paraissait plus âgé que ses années et il pouvait fournir sans fatigue une somme de labeur considérable ; il ne fit que croître et se développer à tous les points de vue.

Ces succès constants devaient avoir un résultat déplorable : il eût fallu n'être pas de chair pour résister à tant de chances inespérées ! Jean, qui n'était au début qu'ambitieux, devint bientôt orgueilleux, et son orgueil, dépassant les limites du lycée, s'en fut rechercher dans les siècles révolus les souverainetés éteintes qui avaient donné tant de lustre à sa famille.

Au milieu d'un petit peuple de camarades blagueurs, ennemis de la " pose " quand ils ne la pratiquaient pas eux-mêmes, Jean devint le souffre-douleur de sa classe ; il se défendit, et, comme on le fait presque toujours lorsqu'on se défend, il dépassa les bornes. Au commencement, on n'y fit pas grande attention ; mais les querelles s'envenimèrent devinrent quotidiennes ; l'ordre en souffrit...

C'est alors que le proviseur appela Julienne à Paris.

Le plan de la généreuse fille s'était élaboré d'une manière vague et indécise pendant qu'elle faisait son voyage de Perpignan à Paris ; dans le cabinet directorial, il prit une forme définitive ; maintenant, pendant ce cruel voyage de retour, elle en avait élaboré les moindres détails.

Rien ne pouvait être changé aux origines de Jean ; il resterait ce qu'il était, mais un fils de roi gueux n'est pas le même qu'un fils de roi riche ; gueux, Jean pouvait l'être et le serait. Mlle de Puygarrou acceptait volontiers pour elle les conséquences de ce changement de vie.

Quand viendrait, avec la majorité de Jean, le

moment de lui rendre des comptes, elle lui ferait connaître les motifs qui l'avaient guidée, et alors il la jugerait. Elle ne tremblerait pas plus devant lui, ce jour-là, qu'elle ne le faisait aujourd'hui, avec des années de vie difficile en perspective, et personne ou à peu près personne pour l'aider.

— J'ai cru bien faire, pensa-t-elle. Je me suis trompée. Je me trompe peut-être encore maintenant... Qui me le dira ?

La silhouette élégante d'Aymery traversa sa pensée, avec une douleur aiguë. Pourquoi avait-elle refusé l'aide d'une main virile, et peut-être aussi le bonheur ? Peut-être sa vie eût-elle été bien différente, et celle de Jean aussi !...

Oui, peut-être... peut-être... A quoi sert de dire peut-être ? Il était trop tard ; c'est le présent qu'il fallait regarder en face, dorénavant. Cinq ans s'étaient écoulés sur ce passé mort...

V

Etait-il vraiment mort, ce doux passé ? Bien des fois Julienne s'était attardée devant les cendres de ce feu mal éteint.

Aymery avait quitté Perpignan après une dernière tentative pour faire revenir Mlle de Puygarrou sur sa détermination. Il avait écrit lui-même, puis essayé d'une intervention étrangère: le notaire de la famille avait fait de son mieux pour rapprocher les deux jeunes gens.

— C'est vous ? lui avait répondu Julienne, vous qui savez ce que désirait mon frère ? C'est vous qui voudriez me faire manquer à mon serment ?

— C'est une héroïne, dit le vieux notaire à son client, lorsqu'il lui raconta cette entrevue. Les Puygarrou ont toujours passé pour très fidèles à leur parole je crois qu'il n'y a rien à faire, mon cher monsieur, et vous m'en voyez désolé, car le domaine, dans vos mains, se fût amendé ; tout le monde ne pouvait qu'y gagner... Et Jean lui-même ; car, tout petit qu'il est, il donne déjà du fil à retordre à ceux qui s'occupent de lui...

Aymery était parti pour les Vosges, espérant mettre beaucoup de kilomètres de voie ferrée entre son rêve et son travail ; les kilomètres vinrent, mais le rêve resta. Une profonde, insondable mélancolie lui demeurait de ce bonheur entrevu, et plus Julienne était inaccessible, plus elle lui devenait chère.

Cependant, il ne pouvait rester le fiancé d'un rêve ; on le poussait, de tous côtés, à se marier; il résista, tergiversa et finit par promettre que, si on lui trouvait une jeune fille charmante, pas trop embarrassée de trop proches parents, il l'épouserait, dans un avenir quelconque, le plus éloigné possible.

Julienne n'en sut rien. Elle avait muré son âme et ne vivait que pour Jean.

Le domaine absorbait tous ses soins, car elle n'avait qu'une confiance limitée dans les subordonnés de toute espèce, et elle s'efforçait d'employer des ouvriers salariés partout où elle pouvait économiser un contremaître.

Jean n'avait pas attaché d'importance à ces changements ; il les acceptait comme il accepterait la ruine jusqu'au moment où de bonnes âmes l'interrogeraient sur ce qui ne les regardait pas.

— Nous avons le temps, pensa Julienne en regardant le jeune dormeur.

Le jour entrait dans le wagon, dessinant des paysages tantôt grandioses, tantôt paisibles ; l'adolescent ouvrit les yeux et regarda autour de lui d'un air surpris. Jamais, en voyage, ses regards n'avaient rencontré de drap bleu capitonné ; il se rendit compte sur-le-champ de la réalité et poussa un gros soupir :

— Tante Julienne, vous ne dormez pas ?

— Non, Jean.

— Vous n'avez pas dormi du tout ?

— Non, Jean.

— Et moi qui n'ai fait qu'un somme ! Je suis un grand misérable, en vérité !

— Ne prenons pas les choses au tragique, dit Mlle de Puygarrou en souriant malgré elle. Ton insomnie n'aurait pas amélioré la mienne, et à tous les points de vue il est préférable que tu aies bien dormi pour avoir l'esprit clair ; car nous avons à penser beaucoup, à parler un peu et à agir en conséquence.

Jean se redressa, ouvrit la fenêtre toute grande et respira l'air pur.

— Cela ne vous fait pas de mal, tante ? demanda-t-il, s'avisant soudain qu'il eût mieux fait de s'en informer d'abord.

— Cela m'est fort agréable mais une autre fois, avant d'ouvrir une fenêtre, demande l'autorisation des autres... Le monde n'est pas fait pour nous seuls, Jean !

Il se mordit les lèvres, se retourna deux ou trois fois sur la banquette, un peu maigre, et tout à coup :

— Alors, tante, nous sommes ruinés ? dit-il.

Qu'est-ce que cela peut bien représenter, la ruine, pour des gens comme nous ?

Julienne n'avait pas prévu cette question-là ; mais il lui faudrait avoir des réponses toutes prêtes, et elle n'hésita pas.

— La ruine, c'est la même chose pour tout le monde, mon neveu. C'est d'avoir eu beaucoup d'argent et de ne plus en avoir, en ce qui nous concerne.

— Du tout ?

— Pas du tout, du tout, mais très peu. Nous vivrons largement sur le domaine, tu le possèdes bien ! Mais l'argent nous fera défaut, quoique nous ne soyons pas exposés à manquer des biens de la terre.

— Nous étions très riches ?

— Tu le racontais à tout venant ! fit Julienne d'un air railleur.

— Je ne savais pas seulement ce que c'était, avoua Jean. Nous avions des voitures, de beaux équipages ; il faut nous défaire de tout cela ?

— Oui.

— Et après ?

— Après ? Il faudra que tu étudies l'agronomie sur place pour diriger toi-même la propriété. Nous n'avons plus le moyen de nous faire gruger par des intendants.

— Travailler, alors ?

— Oui.

Jean regarda la terre de France, si belle, si verte, si plaisante aux yeux, pendant que la voie décrivait une large courbe sur un viaduc.

— Je travaillerai, dit-il, d'un ton ferme. Et mes études ? S'il fallait y renoncer, ça m'ennuierait.

— Tu apprendras tout ce qu'un homme bien élevé doit savoir, avec tes anciens maîtres, qui consentiront, je l'espère, à reprendre ce souci. Tu n'es pas un élève commode, Jean, sans reproche. Il faudra mettre de l'eau dans ton vin.

Il regardait toujours par la fenêtre.

— Pourvu que je puisse vivre un peu dans les garrigues, je n'en demande pas davantage, fit-il.

Après un silence assez long, il reprit :

— Tante, j'aurais cru que ça me ferait plus d'effet d'être ruiné. C'est probablement parce que je ne m'en rends pas bien compte. Ce qui m'ennuie, c'est ce mantelet que vous avez déniché dans je ne sais quelle armoire... Est-ce que vous allez vous mettre à porter des horreurs pareilles tout le temps ?

— On ne peut pas mettre des robes de chez Doucet et aller en troisième classe, fit observer Julienne avec beaucoup de calme.

— Oui, je comprends...Il y a des côtés de la chose que je n'ai pas encore envisagés. Et comment est-ce arrivé !

Julienne avait préparé sa réponse et pourtant elle eut de la peine à la formuler. C'était son premier mensonge.

— J'avais acheté des fonds étrangers, ce fut une affaire déplorable. Le domaine est intacte, mais nous n'avons plus de fortune liquide et quand viendront les mauvaises récoltes...

— C'est vrai, fit Jean, on n'y faisait pas attention, auparavant !

— On sera obligé d'y regarder de très près, maintenant. C'est moi qui ai commis la faute; comme tutrice, je suis responsable vis-à-vis de toi. D'ici au jour de ta majorité, j'espère avoir

réparé en partie le désastre ; mais tu me feras plaisir si tu veux bien ne pas m'en parler ; cela m'est pénible.

— Oh ! tante, tante ! s'écria Jean en se jetant au cou de Julienne. Pouvez-vous penser que jamais je vous en parlerais autrement que pour vous remercier de ce que vous avez fait ?

— N'en parle pas du tout, cela vaudra mieux.

Elle retint un instant l'enfant serré contre son cœur. Que de choses confuses s'agitaient dans ce cœur, sous l'odieux mantelet ! Mais il fallait les taire.

— Quand serai-je majeur ? demanda Jean.

— Tu as quinze ans ; dans six ans, mon neveu, tu seras majeur, à moins que tu ne veuilles devancer l'appel.

Il réfléchit.

— Comme il va falloir que je me débrouille ! dit-il enfin. J'avais de bonnes notes ; mais vous savez, c'est du travail pour les examens, xela, ce n'est pas sérieux. C'est pour briller. Si l'on veut être un homme, il faut s'y prendre autrement !

— Tu as trouvé cela tout seul ? demanda Julienne étonnée.

— Tout seul et pas tout seul... On parle de tout au lycée, vous savez, et, si l'on a les yeux ouverts, on peut bien voir ce qui est de bon ou de mauvais ouvrage... Tante, il y a une chose qui me fait bèaucoup de peine...

— Quoi donc encore, mon petit ?

— Cet argent, qui s'est envolée !... si vous aviez envie de vous marier, cela serait un obstacle à présent...

Cette fois, Mlle de Puygarrou n'y tint plus et fondit en larmes dans son mouchoir.

— Mon Jean, mon cher petit ! Tu as songé à cela ?

— Oui ! Et j'en ai assez de peine ! Bien des fois je me suis dit que, jolie comme vous l'êtes, car vous êtes rudement jolie, ma tante ! si je n'avais pas été là comme une pierre d'achoppement, une espèce d'obélisque de Louqsor, au beau milieu de votre existence, vous vous seriez mariée dix fois pour une... et maintenant... Je vous ai fait de la peine, tante, j'ai été bête, j'ai parlé mal à propos... Dites, je vous ai fait du chagrin ?...

— Non, mon Jean, c'est de la joie ! Jamais, depuis le jour où ton père est mort, tu ne m'as donné autant de joie qu'aujourd'hui. Embrasse-moi, fort, fort, et vite, car nous entrons en gare, et...

— ... Et nous aurions l'air de deux imbéciles... Pardon, tante, c'est moi que je voulais dire, fit Jean en s'excusant. Encore une fois, tante, embrassez-moi, nous en avons le temps, et puis vous verrez que je serai un bon neveu...

— Tu ne parleras plus des rois maures ? demanda Julienne riant à travers ses larmes.

— Parbleu ! chez nous, tout le monde le sait ! C'est comme si on leur disait qu'il fait jour à midi !

VI

L'éducation de Jean pèchait en effet par bien des points. C'était une plante des landes, transplantée en serre chaude et rendue subitement à sa terre natale.

Le curé, ravi de reprendre Homère et Virgile, qu'il laissait sommeiller sur les rayons de sa

bibliothèque, car c'était un fier lettré, échoué à Puygarrou, où il était resté par amitié pour Guillaume principalement, accepta avec joie la tâche de mener à bien les humanités du jeune garçon.

Le professeur de mathématiques terminait sa vie paisiblement dans une petite maison, héritage inopiné d'un cousin qui n'avait jamais songé à lui de son vivant : il ne demandait pas mieux que de se rapprocher du château.

Julienne, qui connaissait la valeur de leurs âmes simples et droites, s'était crue obligée de les initier, en partie au moins, à son généreux projet de rééducation, et elle avait trouvé en ces deux hommes deux aides qu'elle se fût difficilement procurés ailleurs à prix d'or.

Emerveillés du courage de la jeune fille, ils étaient fiers de se voir appelés à la seconder.

Dès la troisième semaine, Jean avait recommencé ses études sur un plan nouveau, conçu par sa tante. L'inexpérience de cette jeune âme fière et forte avait bien laissé place à quelques lacunes, mais rien n'est parfait sous le soleil, et, tel qu'il se déroulait, l'avenir de Jean rassurait Julienne et ceux qui l'aimaient.

Puygarrou était situé à une vingtaine de kilomètres de Perpignan, et les routes qui s'y rendaient n'étaient ni très fréquentées ni en fort bon état, ce qui fut un puissant obstacle à la prompte transmission des commérages.

Cependant quel serait le pays où une aventure comme celle qui ramenait l'héritier du nom au domaine de ses ancêtres ne provoquerait pas une ébullition de propos, bons ou mauvais?

— Ruinés ?

— Non, appauvris seulement.

— Est-ce bien vraisemblable ? Et ce gamin qu'on ramène au bercail pour y vivre avec les loups au lieu de lui laisser terminer son éducation dans le lycée où il l'avait commencée ? On a toujours le moyen de payer le lycée. Il doit y avoir autre chose !

— Et, à défaut de Paris, pourquoi pas Perpignan ?

— Pas assez bon pour eux ! Des gens de si haute noblesse ! Pensez donc !

— Pourtant, ils gardent la maison de Perpignan, qui vaut de l'argent !

— Pour l'acheter, oui, mais pas pour la vendre. Ne savez-vous pas que la propriété n'a de valeur que pour ceux qui la désirent ?

On parla, jabota, s'exclama ; puis, comme ces cercles concentriques, causés par la chute d'un caillou dans un bassin tranquille, tout s'apaisa et mourut.

Jean, après avoir consacré une semaine ou deux à des méditations silencieuses, s'était mis au travail.

Pourvu qu'il eût, le jeudi, trois ou quatre heures de liberté pour courir dans les garrigues embaumées, foulant aux pieds les cystes à l'odeur pénétrante, le romarin sauvage et la lavande ; pourvu qu'il pût rêver, allongé sur la mousse sèche, les yeux perdus au ciel bleu, le reste de la semaine auprès de ses professeurs ne lui coûtait guère.

Il " piochait " consciencieusement son bachot, ses deux bachots, l'un après l'autre.

La leçon avait été dure ; blessé dans son orgueil de grand gamin, il avait voulu prouver que n'importe où, n'importe avec qui, il garderait la place qu'il avait conquise au lycée, et

vraiment c'était un effort qui méritait plus qu'un simple éloge.

Très fière de son neveu, Julienne le laissait faire répondant seulement à quelques âmes charitables chargées de placer le mot " surmenage ", que jamais Jean ne s'était si bien porté et que l'air des montagnes valait pour lui infiniment mieux que celui de n'importe quel établissement clos, même conçu selon les principes de la plus parfaite hygiène.

Le premier " bachot " fut enlevé brillamment; le second, six mois après, un peu moins, mais de façon encore fort honorable.

— Il est fatigué, pensait sa tante ; je vais le laisser se reposer, avant de lui parler sérieusement d'agronomie.

Et pourtant, maître Jean vivait au grand air tout le jour ; il n'était pas fatigué, mais distrait.

La terre l'avait repris : la terre, cette mère jalouse, qui veut bien prêter à l'art ou à la science les plus nobles de ses enfants, mais qui veut les voir revenir.

Jean se baignait de lumière et de parfums. Les molles courbes des petites baies que la Méditerranée creuse doucement entre les avancées de ses roches, depuis les puissantes assises du Canigou, loin dans les terres, jusqu'à la frontière espagnole ; ces golfes dont celui de Banyuls est le type le plus parfait, le plus exquis, modelé comme un beau corps de femme, paresseusement arrondi entre deux bras des Albères, couronné par les pics aigus des volcans éteints, gloire et charme incomparables de cette plage sans rivale ; cette terre embaumée, cette mer d'un bleu exquis où les nuances se dégra-

dent du lapis le plus foncé jusqu'à la plus céleste turquoise, c'est là que Jean avait trouvé plus que la joie, la volupté de vivre.

Arrivé à sa dix-septième année, il se sentait le cœur gonflé d'un intense besoin de se répandre au dehors, de n'être plus seul avec l'art ou la science.

Les livres, que Julienne trouvait moyen de lui procurer, sans qu'il se demandât trop le prix que cela pouvait coûter, les livres d'art surtout lui révélaient des beautés qu'il n'avait jadis fait qu'entrevoir ou deviner, sans les apprécier.

Sa voix d'enfant, changée insensiblement en une fraîche voix de ténor souple et légère, lui faisait battre le cœur parfois jusqu'aux larmes, lorsque, se croyant seul, il la lançait éperdument dans les bois déserts.

Son âme était prête à mûrir, pas mûre encore; un rayon de soleil viendrait, qui ferait éclater la grenade aux grains savoureux, pareils à des rubis étincelants.

Julienne avait un peu peur.

D'où viendrait ce rayon de soleil ? Dans son âme très chaste et très pure, l'amour devait être le mariage or, un homme ne se marie pas à dix-sept ans, ni même à vingt.

L'heure était-elle venue où son Jean allait souffrir, comme elle avait souffert elle-même ?

Elle avait souffert, et souffrait encore ; jamais la plaie d'autrefois ne s'était tout à fait cicatrisée · elle allait se rouvrir, de la façon la plus imprévue.

Mais, tout absorbée dans les nouvelles craintes que lui inspirait son neveu, elle cherchait autour d'elle la jeune fille qui apporterait dans

sa vie l'élément nouveau du danger et s'étonnait de ne pas l'avoir découverte. Le hasard se chargea de précipiter et d'embrouiller toutes choses.

Un matin, dans son courrier, elle trouva une lettre sur grand vélin : M. de Morillac lui faisait part du mariage de son fils Aymery avec Mlle Lubine de Santès.

Consulté, Aymery eût épargné cette cruauté à celle qu'il n'avait jamais cessé de regarder comme la femme idéale et parfaite. Tout au moins eût-il écrit un mot, avant l'envoi du papier satiné qui annonçait un mariage auquel il ne s'était résigné que par lassitude.

Mais son père, fort âgé, l'avait supplié de ne pas le laisser mourir sans fonder une famille, pour conserver le nom ; comme il arrive le plus souvent, des amis indifférents, bien intentionnés, avaient pris le carnet d'adresses et s'en étaient servis pour l'expédition des inévitables invitations...

Bref, Aymery apprit que Julienne était invitée à son mariage, avant qu'il eût eu le temps d'écrire un mot à celle qu'il ava;t aimée, pour la prévenir et lui adoucir un choc probable...

Il n'était pas fat : il ne croyait pas que Mlle de Puygarrou fût restée inconsolable de la séparation qu'elle avait jugée elle-même nécessaire ; cependant, à en juger par ce qu'il ressentait lui-même, l'envoi tout seul de ce papier lui semblait bien cruel...

Mais c'était fait ; on n'y pouvait plus rien.

Aymery épousa Mlle de Santès, orpheline de père et de mère, appartenant à la meilleure société du pays, possédant un fort beau domaine, des valeurs solides et, de plus, ce qu'on appelle

des espérances. Elle avait vingt-six ans, l'âge de Julienne... A quoi bon y songer ?

Ils viendraient aussitôt après le mariage, qui devait avoir lieu dans les derniers jours de la semaine qui précède le carnaval. Ils seraient reçus chez des parents de Lubine, M. et Mme Carval, installés pour quelque temps dans une jolie villa aux portes de la ville, et feraient l'inévitable autant qu'insupportable tournée de visites ; Aymery était chargée d'une inspection dans les forêts des Pyrénées-Orientales ; ce serait un prétexte pour voir sa femme le moins possible, et elle ne s'ennuierait pas avec la nichée de cousins et de cousines qu'elle allait retrouver.

Le mariage fut célébré à Saint-Philippe-du-Roule, et le soir même les jeunes époux partirent pour Clermont-Ferrand, où Aymery voulait montrer à sa femme une échappée, tout au moins, des beautés solennelles des pays de montagnes.

VII

Clermont était loin derrière eux ; loin aussi cette superbe descente du Centre vers la Méditerranée que si peu connaissent, et qui égale en beauté les paysages les plus renommés du monde.

Après un autre arrêt à Béziers, les voyageurs voyaient approcher le terme de leur voyage.

Ils étaient partis d'assez bon matin ; à peine installée dans le wagon, Lubine avait déclaré son intention d'achever sa nuit de sommeil par trop écourtée. Aymery s'etait empressé de

l'installer de son mieux, à l'aide d'oreillers et de couvertures, puis, assis en face d'elle, il avait essayé lui aussi de retrouver un peu de repos.

Mais le repos n'était pas venu, et le jeune époux était triste.

Triste, il l'était depuis le jour où son père l'avait accompagné chez la tante de sa fiancée en expectative, pour lui demander sa main.

Aymery, depuis ce moment, s'était senti descendre lentement dans un gouffre où peu à peu manquaient la lumière et la chaleur.

La pompe nuptiale lui avait semblé une corvée mondaine, pareille à toute autre ; il en avait accompli les rites, et, lorsqu'il s'était trouvé seul avec sa jeune femme, il s'était demandé :

" Pourtant, si elle m'aimait ? Si elle voulait apporter dans ma vie, non ce divin bonheur qu'on rêve toujours et qu'on atteint si rarement, mais un peu de tendresse, le joli regard de deux yeux aimants, les paroles affectueuses qui appellent l'amour et le font venir, parfois là même où il est le moins attendu ? "

Trois jours après son mariage, Aymery constatait avec une indicible mélancolie qu'il ignorait tout de sa femme. Elle était demeurée la jeune personne élégante, bien mise, soigneuse de ses atours, mais ce cri du cœur qui appelle un irrésistible élan, Aymery l'attendait encore.

Il ne s'en prenait pas à elle, mais à lui-même. Sur cette route qui jadis avait été celle de son calvaire, lorsqu'il quittait Julienne, le cœur brisé, il retrouvait tous les jalons d'autrefois,

et c'était peut-être ce qui le rendait si mélancolique et silencieux.

Un grincement se fit entendre, des cailloux volèrent, écorchant le vernis des wagons ; un crissement d'objet lourd traîné avec peine sur le ballast résonna dans l'air sonore et gai.

Déjà la ligne des Pyrénées se dessinait, fuyante, à l'horizon, dominée par la masse imposante du Canigou, couvert de neige ; de l'autre côté, la mer bleu, entrevue par échappées...Le train ralentit sa marche et s'arrêta, un peu brusquement, en pleine campagne.

— Bon ! dit Lubine en ouvrant très grands ses yeux de velours bleu sombre. Un accident, je suppose ? Pour un voyage de noces, c'est assez réussi.

Le personnel du train courait vers la machine, les voyageurs curieux avaient passé leurs têtes par les portières. Un employé passa.

— Des pétards ! cria-t-il à un autre qui venait à sa rencontre.

— Pour quoi faire ? demanda la jeune mariée.

— Pour nous couvrir, dans le cas où un autre train viendrait derrière nous sur la même voie, ce qui est peu probable. Le plus fâcheux de l'affaire, c'est que vous ayez été réveillée en sursaut, ma chère enfant ! ajouta le jeune mari.

— Moi ? Je n'ai pas dormi un instant !

Aymery regarda la compagne que l'Eglise et la Loi venaient de lui octroyer pour la vie et l'éternité.

Comment ! Elle n'avait pas dormi ? Ce silence absolu, depuis leur départ, n'était pas le besoin de compléter un sommeil écourté ? Lubine, sa femme depuis si peu de temps, avait pu res-

ter seule avec lui quatre ou cinq heures, sans dormir et sans lui adresser la parole ?

Aymery avait lu et entendu dire que le cœur des femmes est un mystère, mais Julienne était bien différente des autres ; car, si mystérieuse qu'elle fût demeurée pour lui à l'heure horrible de la séparation, elle n'eût jamais pu garder le silence aussi longtemps, alors qu'on a tant besoin de se comprendre réciproquement, pendant ces premières journées du mariage qui en sont la porte triomphale pour ceux qui ont su ou voulu la trouver !

Le moment n'était pas favorable à la solution d'un problème aussi compliqué : Aymery remit sa tête à la portière, et, voyant que tout le monde descendait tranquillement de wagon, il fit de même. Un accident ? demanda-t-il.

— Non, monsieur, une avarie de machine : une bielle cassée ; peu de chose ; on est en train de la raccommoder.

La raccommoder ! Morillac eût bien voulu savoir comment, en cours de route, on raccommode une bielle cassée. Il entendait bien retentir des coups de marteau, mais ses connaissances d'ingénieur, quoique limitées, lui faisaient penser que ce n'est pas à coups de marteau...

— En voiture, messieurs les voyageurs, en voiture ! Nous repartons ! cria l'employé en poussant expéditivement dans leurs compartiments respectifs les amateurs de forge en plein vent.

Aymery remonta. Lubine n'avait pas bougé. Lorsque le train se mit en route, elle le regarda et dit :

— S'ils ont eu l'idée — et c'est probable — de venir à notre rencontre à Perpignan, ils vont

bien s'amuser à nous attendre sur le quai... Cela se passe tout à fait en famille dans ce pays, à ce que je vois.

— Il ne pourrait guère en être autrement. Je suppose que nous marchons avec une seule paire de roues ; nous n'en irons peut-être pas plus lentement.

— Ni plus vite ! fit Lubin d'un air [illegible].

Aymery demeura interdit, et la jeune épousée s'appliqua soigneusement à boutonner son gant. Elle faisait soigneusement tout ce qui se rapportait à sa personne ; son mari la regarda faire, gêné, presque souffrant, hanté par des souvenirs du passé qu'il ne pouvait chasser. L'eût-il voulu même, s'il l'avait pu ?

Entre la banalité désolante du présent et les évocations d'un rêve évanoui, il y avait tout un monde de douleur qui n'était pas sans charme. Il se demandait comment ils eussent voyagé, Julienne et lui, après trois jours de mariage, dans ce pays qui était le leur, auquel leurs âmes étaient profondément attachées ; car dans toute patrie, il y a deux patries : la [illegible], la métropole, celle pour qui l'on vit et [illegible], celle pour qui l'on se fait soldat et l'on donne héroïquement sa vie, — et l'autre, la petite patrie, celle de l'enfance, le coin où l'on est né, où l'on a appris à connaître tout ce qui est beau et bon, où l'on a été aimé, ou l'on a aimé soi-même...

C'est cette patrie-là qu'allait retrouver Aymery, et de cette patrie il ne pouvait séparer l'image de Julienne.

Tout à coup, il s'avisa d'une chose, bien insignifiante, et qui prenait une importance considérable dans ce début de leurs vies.

— Elle ne m'a [illegible] dit bonjour ce matin ! pensa-t-il [illegible] sa femme, toujours absorbée pa[illegible]

Voulez-vous [illegible] je vous aide [illegible] nande [illegible] polime[illegible]

Son [illegible] on pince [illegible] nant un gant [illegible]

Déconfit, [illegible] haitant plus [illegible] ils ne pouv[illegible]

La vie [illegible] roupait de[illegible]ant eux en [illegible], entourée de platanes [illegible] de ce pays plein de [illegible] taient de fleurs tendres, [illegible] aux fleurs plus roses, sur u[illegible] escaladé par les vignes. [illegible] s la mer ; tout cet ensemble [illegible] ait un[illegible] ux, joie innocente [illegible] lame, et, comme [illegible] tagne hérissée de [illegible] vant que les neiges [illegible] commençaient à fon-

VIII

Le train s'[illegible] tre de hautes allées d'[illegible] bres vénérables [illegible] rrêta.

Un facteur, cria [illegible] orille [illegible] portière [illegible] dant qu'un homme peine s'empa[illegible] des menus colis, entassant coches sur conv[illegible] le plus dextrement du nde, un mâle v[illegible] présenta, souriant et

gai ; Armand Carval tendait les bras pour recevoir sa cousine et l'aider à descendre.

— Bonjour, Armand, dit la jeune femme. Bonjour, Céphise.

Mme Carval, un peu en arrière, tenant son fils aîné par la main, souriait sans trop oser s'approcher, à cause de l'enfant et des bousculades possibles.

— Si vous saviez quel plaisir nous éprouvons à vous revoir ! fit Carval en serrant vigoureusement la main de son nouveau cousin, son ami d'enfance.

Le visage d'Aymery s'était éclairé. La cordialité de cet accueil lui causait une joie infinie, en même temps qu'une singulière envie de pleurer, rare chez un homme de sa trempe.

— C'est ça, Perpignan ? dit Lubine, après avoir embrassé Céphise. Quel vilain pays ! Vous vivez là dedans ? dans ce trou ?

— Et même très bien ! répondit Mme Carval : tu verras. Pas trop fatiguée ?

— Non, mais très affamée, déclara la jeune femme.

Carval avait pris le bras de son ami.

— Eh bien, lui dit-il, pendant qu'ils gagnaient la sortie, nous étions amis, nous voilà parents !

— Mais oui ! fit Aymery, sans trop savoir s'il devait se montrer satisfait de ce nouvel état de choses.

— Avez-vous fait un bon voyage ? demanda Carval, sentant que, s'il ne soutenait pas la conversation, elle s'aplatirait instantanément sur l'asphlate, avant même qu'ils eussent gagné leur voiture.

— Un bon voyage ? oui, répondit Morillac d'un ton hésitant.

— Aymery, fit la voix un peu grêle, mais très perçante de la jeune mariée. Vous n'avez pas perdu le bulletin de bagages ?

L'interpellé fouilla dans une poche de son gilet, puis dans l'autre, avec une sorte d'empressement nerveux.

— Pourquoi l'aurais-je perdu ? demanda-t-il en sortant le petit papier d'une troisième cachette.

Sa femme ne répondit pas à cette question, mais lui soutira dextrement d'entre les doigts ce chiffon indispensable, cause en voyage de mille ennuis, la plupart du temps.

— Armand, dit-elle à son cousin, avec un sourire qui illumina son visage un peu pâle et ses yeux sombres, vous avez bien quelqu'un pour vous charger de cela ?

— Permettez, ma chère, fit Aymery, reprenant son aplomb, qui, depuis un instant, chancelait sur sa base, c'est mon affaire ; pourquoi déranger Armand ?

Lubine ne lui répondit pas et se tourna vers Céphise.

— Allons-y tous les deux, dit gaiement Carval. Ma femme est très débrouillade, nos chevaux sont des bêtes de tout repos, et nous causerons un brin, s'il faut attendre...

— Attendre ? Eh non ! tiens, les voilà ces malheureux bagages... Suivons-les, fit Aymery, décidément nerveux.

Les deux jeunes femmes avaient pris les devants. Céphise installait dans le confortable petit omnibus de famille son fils d'abord, puis sa cousine et un nombre respectable de paquets de toutes dimensions.

— Tu veux monter la-dedans, toi ? demanda Aymery à son nouveau cousin.

— Pas le moins du monde. J'allais m'asseoir à côté du cocher. Ne t'inquiète pas de moi.

Aymery mordait sa moustache. Sa belle figure fine de beau Méridional exprimait un si bizarre mélange de sentiments contradictoire que son parent eut l'idée d'un duo manqué dans ce très jeune ménage.

— Ecoute, dit-il, je vais envoyer Louis avec sa bicyclette, je conduirai, et tu te mettras à côté de moi. Hop, c'est arrangé ?

Quand ils furent sur le siège, le visage du nouveau marié s'éclaira.

— Tiens, te voilà donc rentré ? fit Armand en rendant la main à ses bêtes ; tout à l'heure, tu avais tellement l'air d'être sorti... Je te demande pardon... je ne veux pas te froisser, tu le sais bien, mon grand gamin d'Aymery, je t'aime comme si tu étais mon frère.

— A propos, interrompit le jeune homme, et Gaétan ?

— Tu le verras tantôt. Il est au lycée, à faire son cours... Oui, pafaitement, Gaétan professe, et très bien, ma foi. Qui s'en serait douté il y a seulement dix ans ?... Mais toi... parlons de toi.

— Moi... non ; je ne suis pas intéressant. Voyons, Armand, dis-moi la vérité, tu connais ma femme ?

— Depuis une douzaine d'années environ.

— Est-elle toujours comme cela ?

— Comme quoi ? demanda Armand en distribuant équitablement quelques légers encouragements à ses bêtes " de tout repos ", qui pa-

raissaient, en effet, préférer le repos au pavé de Perpignan.

— Comme tu viens de la voir tout à l'heure, èxpliqua Morillac.

— Aïe ! pensa Carval, nous y voilà ! Elle n'a pas eu la patience d'attendre la fin de la lune de miel conventionnelle.

— Eh bien ? insista l'époux de Lubine.

— D'abord, mon cher ami, je l'ai très peu vue tout à l'heure, et je ne saisis pas...

— Demeures-tu loin ? interrompit Aymery.

— Une petite demi-lieue, avec une bonne côte en long, tout le temps. Vas-y, tu peux parler.

— Alors, je parle. J'ai vu Lubine pour la première fois, il y a un an à peu près : mon père a mis dans sa tête que je l'épouserais, et je l'ai épousée.

— Elle est jolie, fit Armand, par manière d'explication.

— Pas toujours ; aimable non plus ; mais mon père le voulait. On nous fiance, je lui donne l'éternelle bague, diamant et saphir, et elle s'en va en Italie, pour y passer l'hiver avec sa tante... Puis entra en scène le Trousseau, en lettres majuscules, et même en lettres onciales, si tu le préfères. Des lingeries, des essayages, des broches, des dentelles, des chapeaux, des robes, des costumes tailleur... Je voyais Lubine deux heures le soir, — pas tous les soirs. Elle était gentille, simple de manières ; elle parlait d'art, comme on peut en parler quand on n'y connaît rien, mais c'était un sujet de conversation. Enfin, le trousseau est terminé, les formalités également... mon pauvre père était si heureux ! On nous marie à une heure de l'après-midi, pour la seconde fois... pour tout de bon.

— La seconde fois ? demanda Carval interdit.

— Eh oui ! Puisque la veille, à la mairie, cela ne compte pas, à ce qu'il paraît. Nous sortons de Saint-Philippe-du-Roule à deux heures et demie, nous partons sans que j'aie eu le temps de dire un mot à ma femme, et...

— ... Nous arrivons ? conclut Carval.

— Et ce n'était plus la même personne. J'avais courtisé et obtenu une bru pour mon père en la personne de Mlle de Santès ; j'avais épousé Lubine, et de Lubine je ne sais rien, ne connais rien, ne comprends rien, et probablement ne saurai jamais rien... Armand !

Il avait si brusquement posé sa main sur le bras de Carval que les chevaux de tout repos avaient failli se cabrer.

Ils passaient dans une rue étroite et sombre. Aymery la connaissait bien, cette rue ! Que de fois il avait levé le heurtoir en fer forgé de certaine maison ! Et voilà que devant la porte de cette maison, une clef à la main, vêtue de noir, le fantôme d'une heureuse jeunesse, Julienne de Puygarrou, se préparait à entrer chez elle.

— Qu'y a-t-il ? demanda Carval en remettant ses chevaux dans le sentier du devoir.

— Tu l'as vue ?

— Qui ?

— Cette... cette dame... qui entre dans la maison de Puygarrou...

— Oui, c'est Mlle Julienne, la demoiselle de Puygarrou, comme l'appellent ses métayers. Tu la connais ?

— Je l'ai connue, fit Aymery avec un soupir.

Julienne s'était un peu rangée pour laisser passer l'encombrante voiture de famille ; elle

aperçut à l'intérieur le joli profil de Céphise et les frimousses de ses bambins. Son visage s'éclaira d'un sourire, et elle leur adressa un signe de tête ; puis la lourde porte se referma sur elle, sans qu'elle eût aperçu Morillac.

— Je croyais qu'elle habitait le château ? demanda Aymery en faisant un violent effort sur lui-même.

— Oui, avec son neveu Jean, qu'elle a repris auprès d'elle : je te raconterai cela. Mais elle vient de temps en temps ici pour visiter le vieux logis et aussi pour faire des emplettes, je suppose.

Aymery ne disait plus rien. Armand, inquiet sans savoir pourquoi, tenta de relever la conversation.

— Franchement, mon cher, disait-il lorsqu'ils eurent traversé la ville et que leur demeure se montra à peu de distance, au milieu d'un superbe groupe de vieux arbres, tu me parais difficile à satisfaire. Je connais peu Lubine ; c'est la cousine de ma femme, qui ne la connaît pas beaucoup mieux que moi, mais elle passait ici pour une fort aimable et charmante personne. Difficile dans son choix, j'en conviens, mais ce n'est pas à toi de t'en plaindre...

Aymery grommela quelque chose d'indiscret.

— ... Puisqu'elle est arrivée à sa vingt-sixième année juste à point pour t'épouser, conclut l'ingénieur.

— Sans doute ; mais admets que je puisse éprouver quelque étonnement : on m'a présenté à une jeune fille brillante, reprit le nouveau marié ; elle était même fort agréable, et j'ai épousé une inconnue qui n'aime pas qu'on la dérange, qui me traite comme une personne bien

élevée traiterait un valet de chambre bien stylé, dans une maison étrangère où elle serait en villégiature.

— Oh ! Aymery ! Il est impossible que Lubine ne t'aime pas ! Cette froideur apparente n'est que de la réserve... Tu exagères ! Ce que tu dis ne se tient pas !

—Elle aime... que je l'aime, oui ! répondit Morillac d'une voix grave.

La voiture s'arrêta devant le perron d'une aimable maison de campagne, tout enveloppée d'arbres en fleurs ; les eaux bavardes d'un ruisselet jasaient dans le jardin, et tout embaumait, malgré la saison peu avancée.

Une nichée d'enfants, mal contenue par un essaim de bonnes en tabliers blancs, en petits bonnets dont les brides flottaient au vent, trépignait joyeusement sur le perron. Armand jeta les guides au cocher, arrivé avant lui, et descendit, ainsi que son cousin.

Les jeunes femmes l'avaient précédé : pendant un instant ce fut un tumulte à n'y rien comprendre.

— Il faut faire servir le déjeuner, Céphise, déclara Carval ; sans cela, nous n'obtiendrons ni la paix, ni le silence.

— Je te demande un quart d'heure, mon ami, répondit la jeune femme ; il faut laisser à Lubine le temps de s'arranger un peu.

Les deux hommes se trouvèrent soudain seuls dans une grande pièce fraîche et délicieuse aux regards, après l'éclat éblouissant du soleil sur la route, au sortir de la ville.

— Aymery, dit Carval, après un court silence, c'est décidément un mariage de raison que tu as fait ?

Morillac détourna la tête. La rencontre qu'il venait de faire l'avait bouleversé jusqu'au plus profond de lui-même.

— C'est un mariage de raison, dit-il enfin, sans regarder son ami, et ce ne sera jamais un mariage d'amour. Parle-moi de Mlle de Puygarrou. Elle élève son neveu ?

Armand était un de ces hommes qui lisent au fond des consciences.

— Elle élève son neveu, fit-il lentement. Jean avait pris une mauvaise tournure d'esprit à Paris, cela menaçait de finir plus mal encore.... Julienne est une héroïne...

— Je le sais ! fit Aymery avec un signe de la tête.

— Elle a fait croire au garçonnet qu'il était ruiné ou à moitié, et seule avec deux bons vieux, que Dieu bénisse, elle a entrepris de redresser cette jeune conscience faussée.

Aymery ne dit rien, tout d'abord.

— A-t-elle réussi ?

— A ce qu'on peut en juger, oui. Jean est un brave cœur, et je crois qu'il va s'engager dès qu'il aura dix-huit ans, afin de revenir pour alléger le poids du domaine qui tombe lourdement sur les épaules de sa tante, plus lourdement qu'il ne le croit.

— C'est bien, cela..., dit Aymery de sa voix profonde. Si elle avait voulu...

Carval l'examina silencieusement.

— Vous auriez été deux pour cette éducation-là ?

— Oui.

— Eh bien, je crois qu'elle a bien fait de refuser. Avec Jean, on ne sait jamais ce qui peut

arriver. Julienne a voulu garder toutes les responsabilités...

— Et je suis le plus malheureux des hommes! s'écria Aymery, éclatant à la fin.

— Viens ! fit Carval, en l'emmenant dans son appartement particulier. Nous reparlerons de cela plus tard. Mais que ta femme ignore tout ! Qu'elle ignore surtout que le domaine de Puygarroù n'a rien perdu de sa richesse, car...

— Quoi ?

— Car, si Lubine a un défaut, c'est de parler inconsidérément, et elle n'est pas trop bonne, non plus. Julienne a trop courageusement livré sa bataille pour qu'on lui en ôte l'honneur, le jour de la victoire. Tu me comprendras plus tard. Reprends ton calme, sois un homme et descendons.

IX

Pendant que sa tante visitait la vieille maison—c'est un pèlerinage qu'elle faisait de temps à autre, par instinct de ménagère consciencieuse autant que par un vague besoin de rechercher d'anciens souvenirs, déjà très anciens, mais précieux toujours, — Jean passait une de ces journées qui laissent dans la vie une trace lumineuse, comme un grand rayon de soleil tombé du haut d'une coupole sur le triste pavé d'un vieux temple oublié.

C'était à mi-côte d'une de ces délicieuses collines qui ondulent des grands pics à la mer, trompant toujours le regard, trompant aussi les pieds du voyageur impatient d'arriver.

Sous les pins parasols, s'abritait une métairie, ancien fief des Puygarrou, racheté depuis longtemps, un siècle peut-être, par un homme qui voulait être libre propriétaire, et qui, profitant d'une heure troublée dans la vie des seigneurs du lieu, l'était devenu, grâce à ses économies.

La métairie dormait. Le métayer était parti de l'autre côté examiner ses chênes et s'assurer de la régularité du bornage, car la visite du garde général était annoncée. Les bestiaux enfermés à l'étable ne demandaient pas de soins jusqu'à l'heure de la retraite, et la fille de ferme connaissait son devoir.

C'était une petite créature mince et noiraude, qu'on n'eût jamais crue capable de dépenser tant de force sans paraître lasse. Mais elle avait toujours beaucoup peiné, et rien ne vous tient en haleine comme de n'avoir à soi pas un moment de repos.

Elle était arrivée chez Martel Gaudens peu de jours après celui où le brave homme avait vu descendre dans le cimetière le cercueil de sa jeune et chère femme. A peine arrivée dans la salle, elle s'était vu mettre sur les bras une fragile petite fille, qui avait coûté la vie à sa mère.

— Voilà, nourrice : si vous pouvez la sauver, vous m'aurez conservé tout ce qui vaut que je vive, avait dit Martel.

La nourrice était veuve elle-même, et depuis peu de temps ; son petit garçon venait de lui être enlevé par les convulsions ; elle n'avait plus personne au monde ; la fillette fut toute sa vie, comme elle était toute celle de son père.

Entre les deux, Mariette devint une enfant

volontaire et sauvage, mais exquise. Elle reçut juste assez d'éducation pour désirer en acquérir d'autre, et son père, qui ne lui refusait rien, pria le vieux professeur de lui donner quelques indications sur les livres qu'elle pourrait lire.

Former une bibliothèque de choix pour une jeune fille appelée à vivre dans une quasi solitude n'était pas une tâche facile ; M. Lambert s'appliqua de son mieux et combla les lacunes par des conseils.

C'est chez lui qu'un jour elle rencontra Jean de Puygarrou, très assagi, très peu disposé à se vanter de ses origines, de sa fortune encore moins, et absolument enfoncé dans les profondeurs du baccalauréat ès sciences.

D'abord, Mariette en voulut un peu à ce garçon presque de son âge, qui lui prenait le temps de M. Lambert, jusqu'alors considéré comme sa propriété. Puis, elle s'accoutuma à le rencontrer, et peu à peu, sans qu'ils eussent beaucoup de paroles, elle s'aperçut que les jours où il ne venait pas étaient plus tristes que les autres.

Ce beau jour de février, dans la joie de ses pétales embaumés qui tombaient sur eux pardessus le mur en pierrailles qui entourait la métairie, Mariette et Jean étaient assis l'un à côté de l'autre, silencieusement.

Tout autour, la solitude de la garrigue, sauf le bruit d'un torrent qui coulait quelque part, et les chants des oiseaux ravis qui voletaient haut dans les branches de pins parasols, et puis... rien.

Comment s'étaient-ils trouvés là sans s'être donné rendez-vous ? Ils n'auraient pu le dire.

Seulement, tante Juliette était allée à Perpignan et Jean se trouvait seul pour tout le jour ; Martel avait fort à faire dehors ; il avait prévenu sa fillette en l'embrassant qu'il ne rentrerait pas avant le coucher du soleil...

Alors Mariette, franchissant la barrière de l'enclos, était allée s'asseoir sur un tronc d'arbre mal équarri, placé là depuis très longtemps d'où l'on voyait la mer et la chaîne des Albères, jusqu'à l'endroit où elle tombe dans l'eau bleue, rosée le soir ; sa robe claire faisait une tache qui se voyait de Puygarrou, et Jean était venu.

Ils n'avaient rien à se dire, absolument rien. Après quelques formules de politesse, ils s'assirent l'un près de l'autre et gardèrent le silence.

La main de Mariette était sur un pli de sa robe. Jean la prit, sans rien dire, et ils restèrent ainsi, pendant que toute la douceur d'aimer et de vivre descendait en eux.

Non ! le paradis n'est pas perdu ! Seulement, pour le retrouver, il faut aimer

Le paradis s'ouvrait lentement devant ces jeunes âmes, qui se regardaient vivre avec un effroi presque religieux.

Tant de douceur, tant de calme félicité dans le contact de ces deux jeunes mains innocentes, qui n'avaient jamais soupçonné le mal... Tout à coup, Mariette retira sa main. Elle se sentait couler au fond d'un océan de félicités où elle perdait pied, et elle avait eu peur.

— Mariette, fit Jean, réveillé de son rêve, vous n'êtes pas contente de m'avoir auprès de vous, dans ce silence, sous ce beau ciel ?

— Oh ! si ! murmura la jeune fille en détournant la tête.

— Alors, pourquoi m'avez-vous retiré votre main ?

— Je... je ne sais pas... Il me semble que ce n'est pas bien...

— Pas bien ? Que peut-il y avoir de mal à cela ?

Il reprit la menotte brunie qui résistait un peu, se renversa en arrière contre le mur de pierrailles grises et regarda le ciel bleu, à travers les pins parasols.

— Mariette, fit-il d'une voix de rêve, il n'y a pas de mal à me laisser votre main, à faire de moi le plus heureux des hommes... Pensez-vous, petite Mariette, que j'aurais le courage ou plutôt la lâcheté d'agir ainsi, nous deux seuls, et personne pour vous protéger, si je n'étais pas décidé, comme un Puygarrou, à vous avoir pour femme ?

Mariette tressaillit, retira brusquement sa main pour la seconde fois et regarda Jean.

— Vous ? Un Puygarrou ? C'est précisément parce que vous êtes un Puygarrou que vous ne pouvez pas m'épouser, Jean. Nous avons été très heureux, comme les enfants perdus dans les bois... Pourquoi ne suis-je pas morte le jour où j'ai compris que vous m'aimiez !

— Vous le saviez donc ? Oh chère ! Oh bien-aimée ! Et vous ne l'avez jamais dit !

— Ce sont des choses qu'on ne dit pas, fit-elle, la tête toujours détournée. On en meurt...

— On en meurt ? s'écria Jean.

Il se redressa et tourna vers lui le beau visage où toute la fraîcheur, la candeur de la jeunesse parlaient plus haut que les discours.

— On en meurt ? répéta le jeune homme. Oui, quand on n'est pas aimé ; mais je vous aime, Mariette !

— Vous, un enfant ! Moi aussi, une enfant ! Nous nous sommes rencontrés trop tôt, en ce monde de larmes... Dans quatre ou cinq ans, tout au plus, et encore... Je ne suis qu'une fille de petit propriétaire ; vous êtes le seigneur de Puygarrou. Que peut-il y avoir de commun entre nous ?

— Beau seigneur en vérité, murmura Jean. Ruiné et bon à pas grand'chose !

Mariette pleurait et cependant l'insondable félicité l'enveloppait tout entière ; elle eût voulu pleurer ainsi toujours pendant qu'il lui disait de si douces paroles, et puis s'endormir, mourir sans secousse.

Beau rêve de la jeunesse ! C'est ainsi qu'on aime ; puis viennent les chagrins avec la vie, car la vie n'est pas faite d'autre chose que de beaucoup de chagrins et d'un peu de joie...

Mariette, reprit Jean, ne pleurez pas. Votre père n'est pas méchant ; il vous aime, il ne vous refusera pas à moi.

— Non, mon père n'est pas méchant ! Oui, il m'aime ! Et c'est pour cela qu'il ne refusera à vous. La fille d'un métayer, même enrichi, ne peut pas épouser le seigneur de Puygarrou, même ruiné... et ruiné, vous ne l'êtes pas. Vous êtes peut-être moins riche qu'autrefois, cela se peut : mais regardez vos châtaigneraies, vos chênes-lièges, vos pins parasols... rien n'a été vendu ni morcelé. Il se peut que vous ayez perdu de l'argent, mais le domaine est intact, et même il vaut beaucoup plus qu'autrefois. Mon père le disait hier soir... Oh ! Jean, pourquoi

avez-vous parlé ? Nous pouvions être heureux encore quelque temps !

Oui, pourquoi avait-il parlé ? Pourquoi l'homme, comme l'enfant, veut-il aller au fond de sa joie, démolir son hochet, au lieu de se contenter de l'heure présente, si douce et si précieuse ?

— Il aurait toujours fallu en venir là, dit Jean absorbé. Pensez-vous que je veuille rester à vivre comme un fainéant, sur le domaine, jusqu'à mes vingt et un ans ? Et puis trois ans de service militaire et ensuite l'Ecole d'agronomie ? La séparation, tout le temps, pour sauver quelques pauvres journées d'un bonheur que vous me disputez cruellement, Mariette !

— Moi ? fit-elle, en tournant vers lui ses yeux de velours sombres, ses beaux yeux espagnols et sa figure de vierge-enfant. Moi ? je vous dispute quelque chose ?

— Vous ne voulez pas seulement me regarder ! implora-t-il.

La garrigue était parfaitement tranquille et déserte. Au loin, très loin, un pâtre appelait ses chèvres, au moyen d'un instrument primitif, tel que les Grecs l'avaient sans doute apporté dans les siècles passés. Les rochers étaient roses, la mer rose, le val s'assombrissait... Le chemin de fer, tout petit, pareil à un jouet, passa dans la vallée, bien loin au-dessous d'eux.

— Tante Julienne va rentrer, voilà son train, dit Jean. Mariette, écoutez, vous ne me ferez pas faire ce que je ne veux pas !

— Moi non plus ! fit-elle en redressant orgueilleusement sa petite tête bien modelée.

— Je vous demande seulement une chose. Voici le dimanche gras ; demain on va danser à

Banyuls trois jours durant. Voulez-vous me promettre d'y venir, le dernier jour seulement, le mardi ?

— Le dernier jour, peut-être, car je n'ai guère envie de danser, je vous le jure !

— Eh bien, mardi ! Nous prendrons rang parmi les danseurs et je vous parlerai. D'ici là, je ne veux pas, vous entendez, Mariette ? je ne veux pas vous voir en cachette. Jusqu'ici nous pouvions nous rencontrer, il n'y avait entre nous ni mystère ni... Mariette, s'écria-t-il soudain en tombant à genoux devant elle, je t'adore ! Tu seras ma femme, ou bien c'est qu'il n'y aura plus de Puygarrou sur la terre. Donne-moi un baiser, Mariette, le baiser des fiançailles ; je ne veux pas le prendre, je veux que tu me le donnes, de ton plein gré. Je sais que ce sera difficile de nous marier, mais difficile ou non, cela sera. Mariette... je t'en supplie ! Je n'ai jamais reçu ni donné de baiser, excepté à ma tante Juliette... Apprends-moi la douceur du philtre divin ! Qu'il me vienne de toi ! Si je dois être un homme, deux femmes l'auront fait: ma tante et toi... Mariette...

Elle s'inclina vers lui, très lentement, et, sous le ciel bleu qui pâlissait, il posa ses lèvres sur la joue enflammée qui venait à lui.

— Mariette, supplia-t-il, encore !

Elle était déjà debout, secouant les brindilles attachées à sa robe ; il se releva.

— Je ne suis qu'une fille de la garrigue, dit-elle ; je ne puis me comparer à vous, Jean ; mais, telle que je suis, je vous aime, et je mourrai plutôt que d'appartenir à un autre.

— Tu viendras mardi à Banyuls ? Je saurai

bien décider ma tante, fit Jean rayonnant de jeunesse et de joie.

— Et j'espère que mon père m'y laissera aller avec ma nourrice, car, lui, ces fêtes l'ennuient...

— Et puis, il a des yeux bien clairvoyants, maître Martel Gaudens... J'aimerais mieux ne pas me rencontrer avec lui avant le jour où je pourrai parler en toute franchise. Un baiser Mariette.

Elle s'était échappée de ses bras et la barrière de bois retomba entre elle et le jeune homme.

Il resta immobile un instant. La maison était élevée de quelques marches au-dessus du sol de la cour, planté de platanes, et Jean était sûr de voir apparaître sa bien-aimée sur le seuil quand elle rentrerait.

En effet, elle sembla surgir, monter une invisible échelle ; puis elle s'arrêta et se retrourna.

A pleines mains, elle envoya des poignées de chastes baisers à celui qu'elle aimait. Elle n'avait plus peur de lui, maintenant ; sa nourrice n'était pas loin, et Jean n'entrerait pas, elle en était sûre. Encore, encore des baisers envolés pareils à des rêves, puis elle ouvrit la porte et disparut à l'intérieur de la maison.

Catherine l'attendait dans la salle, raccommodant des hardes ; mais on n'y voyait presque plus ; quoique encore sans feuillage, les ramures des platanes assombrissaient l'intérieur du logis

Mariette jeta ses deux bras autour du cou de l'excellente femme.

— Eh bien, eh bien, que t'arrive-t-il aujourd'hui ? fit celle-ci en lissant les épais cheveux noirs placés sous sa main.

— Nourrice, je suis heureuse! Et j'ai tant de chagrin ! répondit Mariette.

— Ah ! fit la fidèle Catherine, je savais que cela arriverait ! Courage et patience, ma petite chérie, et tout ira bien, s'il plaît à Dieu !

— Oh ! nourrice, c'est si difficile !

— Oui ! c'est difficile ; mais prends courage, mon agneau blanc, et surtout n'y songe pas trop.

— C'est facile à dire ! fit Mariette en se laissant tomber sur une chaise, les bras appuyés sur la table. C'est à la fois trop bon et trop triste, vois-tu, et je suis un si pauvre petit oiseau !

— Un petit oiseau que tout le monde aime, fit Catherine en la câlinant.

— Ici, oui, mais à Puygarrou ?

— A Puygarrou... on ne sait pas... la demoiselle a eu ses peines, elle aussi ; peut-être aura-t-elle le cœur tendre pour les peines des autres.

X

Julienne n'avait pas vu Aymery, mais elle savait que le jeune couple devait passer quelque temps chez M. et Mme Carval, et, reconnaissante à son destin de lui avoir épargné une rencontre pénible, elle n'en était pas moins fort émue ce jour-là.

Son inspection du vieux logis fut moins méticuleuse que de coutume, et ses comptes furent vite réglés avec la vieille femme qui en avait la garde et qui servait de concierge ; car en déclarant sa ruine, au moins partielle, Julienne avait

mis en location le premier et le second étage de la vaste demeure, se réservant seulement le rez-de-chaussée, où elle avait fait transporter les meubles et souvenirs de famille.

Ce n'avait pas été une mince besogne que d'entasser tant de trésors dans deux salles closes, tout en résèrvant deux chambres à coucher et ce qu'il fallait pour loger sa concierge. Mais l'ingéniosité de Julienne était sans pareille, et elle avait réussi.

Au fond de son âme, elle aspirait après le jour où elle pourrait déclarer la vérité à son neveu et reprendre la possession de la maison entière.

En ce moment, sa vie était en suspens ; elle ne voulait contraindre en rien le courageux garçon qui avait si vaillamment accepté une vie bien différente de celle qu'il avait coutume de mener.

Jean voudrait-il devancer l'appel et s'occuper du domaine à vingt et un ans, ou bien demanderait-il à passer trois ans dans une école d'agriculture ?

Quoi qu'il décidât, l'un ou l'autre parti était acceptable et Julienne y accéderait.

Elle rentrait chez elle, pleine d'émotions confuses, triste surtout ; elle n'avait jamais rien espéré, mais le mariage d'Aymery était une lourde grille qui venait de retomber entre elle et le passé.

Espéré ? Non. Elle n'avait pas espéré qu'il l'attendît dix ans, et pourtant. tout au fond de son cœur, une cruelle mortification enfonçait un dard, qui pour être émoussé n'en était que plus douloureux.

Quelque chose était terminé, fini, dans son

existence ; quelque chose était mort, et derrière tout cercueil se répandent toujours quelques larmes.

Elle avait entrevu Lubine à travers les glaces de la voiture. Ce n'était pas le visage qu'elle eût souhaité voir en face d'Aymery tous les jours de sa vie, ni la face qu'elle eût désiré voir s'incliner sur la couche de son dernier repos.

Cette femme-là ne ferait pas pour Aymery ce qu'elle-même avait fait pour son frère ; avec de douces paroles, de tendres illusions, elle ne saurait pas l'endormir pour son dernier sommeil... Et quels enfants lui donnerait-elle ? Des enfants pareils à elle peut-être, jolis, élégants, de noble prestance, mais avec des yeux froids et un cœur plus froid encore... Aymery ne serait pas heureux...

Et Julienne s'aperçut que l'espoir du bonheur d'Aymery l'avait soutenue depuis huit ans ; qu'elle n'avait jamais songé à son propre bonheur, mais que l'éducation de Jean et le bonheur d'Aymery l'avaient aidée à vivre sans trop de peines secrètes.

— C'est singulier, avait-on demandé plus d'une fois à Mme Carval, qui connaissait les âmes à travers leurs enveloppes ; Mlle de Puygarrou a perdu une bonne partie de sa fortune; si l'on en croit les racontars, son neveu lui a donné pas mal de souci, car il a la tête de la famille, et ils n'ont pas dû être toujours d'accord ; on a parlé jadis d'un mariage manqué, et, malgré tout, elle porte avec elle une sérénité parfaite !

— C'est qu'elle a sa joie en elle et non au dehors, avait répondu Céphise.

Mais, aujourd'hui, Julienne n'avait plus de

joie du tout ; c'était une pauvre âme désemparée, qui s'en allait à la dérive, et qui, si elle l'eût osé, dans la vielle maison, se fût enfermée pour pleurer.

Quand elle rentra au château, il faisait noir. Elle avait pris le train pour ménager leur unique cheval, et la montée était longue autant que raide.

A peine Julienne se fut-elle débarrassée de ses vêtements de voyage qu'elle redescendit dans la grande salle. Elle avait besoin de revoir Jean ; Jean était la cause de sa profonde misère, mais il était aussi sa consolation.

Pendant les quatre années et demie qui s'étaient écoulées entre le retour du jeune garçon à Puygarrou et l'heure présente, il lui avait donné plus d'un souci ; son caractère aventureux, son orgueil indomptable avaient plus d'une fois mis face à face deux volontés aussi résistantes l'une que l'autre. Mais le cœur de Jean était tendre et il avait toujours fini par céder, sentant, au fond, malgré ses belles colères, que sa tante voulait son bien et qu'elle le voudrait envers et contre tous, principalement contre lui-même.

Ce soir, la vierge-mère qui avait tout sacrifié à l'orphelin avait particulièrement besoin de sa présence. Il lui semblait que le voir auprès d'elle adoucissait sa peine, en lui rappelant son devoir.

Jean était dans la salle, en effet, et, comme toujours, il accueillit sa tante avec des caresses qui lui furent très douces. Mais elle n'était pas disposée à répondre aux questions banales qui accompagnaient ces rares escapades dans

ce qu'il appelait plaisamment " la vie mondaine".

— Tante, dit-il, pendant qu'on desservait leur frugal repas, j'ai une requête à vous présenter. Vous allez dans le monde, vous, et jamais vous ne m'emmenez avec vous !

— C'est parfaitement vrai, répondit Mlle de Puygarrou, non sans surprise. J'avais reservé la bonne société de Perpignan pour le moment où, tes classes étant finies...

— Pardonnez-moi de vous interrompre, ma tante chérie, mais nous allons nous égarer et perdre du temps. Je voudrais vous parler de mon avenir.

Elle le regarda, interdite. Ce gamin avait donc songé à l'avenir ?

— Je vais avoir dix-huit ans dans peu de semaines. Il faut choisir ; c'est ce qu'on appelle, en style de chemin de fer, un embranchement.

— Que veux-tu faire, dans l'avenir ? demanda Julienne, qui avait vite recouvré son sang-froid.

— Je veux vivre sur nos terres et diriger le domaine, quand vous aurez envie de vous reposer, ajouta-t-il avec une courtoisie toute espagnole. Et pour cela, il faut des connaissances spéciales, que vous avez, que je n'ai pas...

— Et ton service militaire ? demanda posément Julienne.

— Précisément. Je voudrais le faire à présent afin d'être libre par la suite.

— Ton idée est bonne ; j'y avais songé, répondit sa tante. Je n'y vois pas d'inconvénient.

— Vous approuvez, alors ?

Elle hésita imperceptiblement. Qu'allait elle

devenir seule pendant trois ans, abandonnée à sa tristesse, que tout le travail du monde ne parviendrait pas à dissiper, surtout maintenant, alors qu'elle serait exposée à rencontrer Aymery et sa femme... à moins d'une claustration complète, ce qui n'était guère admissible et ne serait pas plus gai ?

— J'approuve, dit-elle avec un soupir.

Sa vie n'était-elle pas faite de renoncements ? Un de plus ou de moins, qu'importait ? Elle n'en était plus à compter ses peines.

— Et alors, ma tante, puisque je suis décidé à endosser le harnais de combat, comme dirait mon professeur, donnez-moi un peu de distraction. Je ne vous en ai guère demandé jusqu'ici...

C'était vrai. Jean avait accepté une vie presque cénobitique, à peine coupé çà et là par quelques visites à des parents ou amis de Perpignan, parmi lesquels il avait montré une préférence marquée pour la famille Carval, leurs cousins à un degré éloigné, mais plus amis que cousins.

— Tu as raison. Nous verrons un peu de monde ; cela te formera.

— Oh ! en ce qui concerne le régiment, moins je serai formé aux belles manières, moins je cours de risques de me faire arriver des choses désagréables ! Heureusement, j'ai beaucoup vécu avec nos paysans, et c'est là la vraie école... Et à ce propos, ma tante...

— Quoi donc ? demanda Julienne, voyant qu'il avait besoin d'être encouragé.

— A Banyuls, ils vont avoir leur bal de trois jours, pour le carnaval. Vous pensez bien que je ne vais pas vous demander de m'envoyer

danser pendant trois jours avec toutes les jolies filles du pays — et encore beaucoup moins vous demander de m'accompagner. Mais mardi, si vous vouliez bien me permettre, j'aurais bien aimé voir cela, et aussi me dégourdir les jambes en dansant la catalane... Deux ou trois heures seulement, si vous ne voulez pas davantage... Voyez-vous, ma tante, quand je reviendrai dans trois ans, je serai un monsieur, je ne pourrai plus me mêler à ces plaisirs innocents, mais populaires, tandis que maintenant, pour une seule et unique pauvre petite fois...

Il jouait avec une écorce d'orange, restée sur son assiette, et parlait sans lever les yeux.

— Il y a anguille sous roche ! pensa Julienne. Quelque amourette... et en effet, un si beau garçon ! Ce qui est surprenant, c'est que rien ne soit arrivé plus tôt.

— Tu y tiens beaucoup ? demanda-t-elle négligemment.

— Pas plus que cela. . mais j'aimerais assez...

— Petit sournois ! pensa la tante en réprimant un sourire. Enfin, comme il doit s'en aller, cela ne tirera pas beaucoup à conséquence.

— Veux-tu que j'aille avec toi ? demanda-t-elle.

— Ce sera comme vous voudrez, tante ; seulement, ce n'est pas trop votre place...

— Tu as raison ; eh bien, va, mon enfant, et amuse-toi. La semaine qui suivra, nous ferons une tournée de visites dans Perpignan, et, dès mercredi, nous irons chez le tailleur, car tu grandis trop pour tes habits. On ne peut plus te considérer comme un moutard.

Jean se leva et vint embrasser Julienne par derrière, en lui passant les bras autour du cou. C'était une des gracieuses câlineries de son en-

fance, qu'il avait négligée depuis quelque temps, et sa tante y fut très sensible.

XI

C'était un jour de fin de février, très doux, tiède et caressant comme les mains d'un petit enfant sur la joue de sa mère. On eût dit que la nature voulait prendre congé de l'hiver, sans brusquerie ni secousse, comme il convient lorsqu'on est sûr de le retrouver.

Toute la nuit on avait dansé dans une grande salle de Banyuls qui ouvre sur le port ou plutôt sur la route qui sert de port. Les barques tirées haut sur le galet, à l'abri des tempêtes, avaient passé là toute la mauvaise saison et ne demandaient qu'à reprendre la mer. Déjà, depuis deux ou trois semaines, leurs possesseurs tournaient autour, peignant ici, calfatant là, mettant les pauvres barquettes en mesure d'affronter à nouveau le gros temps, dangereux en ce pays d'écueils et de roches sous-marines.

Vers trois heures, la porte de la salle de bal s'ouvrit et, un par un, les couples sortirent, se tenant par la main.

Ils avaient dansé toute la nuit précédente, et avant d'entendre l'oraison funèbre du carnaval, prononcée par un vieux loustic renommé pour ce genre d'éloquence, les danseurs infatigables venaient sur le quai, sous les platanes encore sans verdure, exécuter la catalane.

C'est une jolie danse des siècles passés, qu'on se représenterait mieux avec des feutres à plu-

mes et des robes à vertugadins qu'avec les toilettes modernes. De coquettes passes de menuet, des balancements sur place, où les jeunes filles apportaient toute la grâce, toute la coquetterie imaginables, réjouissaient les yeux d'un large cercle de spectateurs.

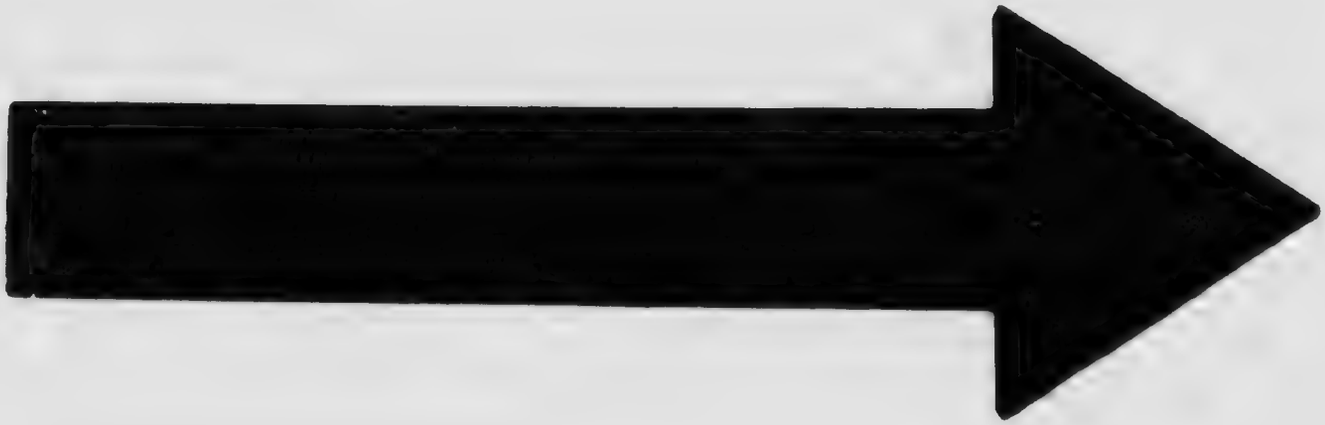
Et vraiment, toute la courtoisie espagnole, toute la politesse française s'étaient réunies pour faire de cette sorte de pavane un spectacle rare, tel qu'aucune danse locale n'en offre ailleurs aux regards.

Les danseurs tournaient en sens inverse, se faisant des saluts et des grâces, et lorsque les couples assortis par leur volonté, au début de la danse, se retrouvaient dans l'anneau enchanté, c'étaient des grandes révérences, des tours de tête mignons sur un col qui semblait se dérober ; les mains se touchaient à peine, puis, après un demi-tour, le rite consacré rappelait les danseurs à leur devoir.

Un orchestre singulier, composé d'instruments modernes pour une part et d'autres très anciens dans le genre du rebec, accompagnaient d'une musique délicate de déploiement de grâces mignardes.

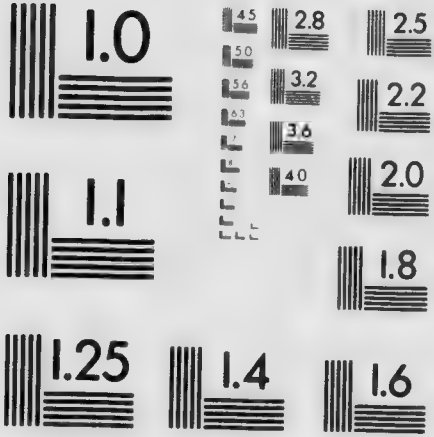
De temps en temps, lassé, un couple s'évadait silencieusement du cercle, sans qu'on parût y prendre garde, et — ici disparaissait la poésie— en général, on allait prendre une consommation chez le cafetier voisin, ravi de l'aubaine annuelle.

Jean avait vite retrouvé Mariette ; ils avaient dansé ensemble la catalane, applaudis par l'assistance, fière de voir le jeune monsieur de Puygarrou se mêler à ce divertissement populaire.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Mariette était peu connue, son père ne la laissant jamais sortir seule et sa nourrice ayant trop à cœur de conserver l'honneur et le renom de sa petite perle pour la conduire aux fêtes locales. Mais c'était la première fois, une fois n'est pas coutume, et l'on aurait le temps de médire pendant tout le carême.

Après une demi-heure de danse, Jean sortit du cercle, emmenant sa danseuse ; mais, au lieu de se diriger vers le café, il l'entraîna doucement vers les sentes étroites, débordantes d'arbres en fleurs, où les haies tiennent lieu de murailles, où, ce jour-là, aucune tête ne se lèverait curieusement à leur approche.

Et, pour plus de sûreté, ils gagnèrent la garrigue toute proche. Catherine avait retrouvé quelques amis de son jeune temps et croyait les jeunes gens fort absorbés par la danse.

Ils s'assirent sur les cystes brûlés du soleil, qui embaumaient leurs vêtements au plus léger froissement.

— Mariette, dit Jean, j'ai dit à ma tante que je veux devancer l'appel ; elle y consent. Et toi, m'attendras-tu trois ans ?

— Je t'attendrai toute ma vie, répondit Mariette, dont les yeux profonds s'étaient soudain creusés par une angoisse mortelle. Mais toi, me seras-tu fidèle ?

— En douterais-tu ? En ce cas, Mariette, mieux vaudrait nous dire adieu ici même, car ma vie t'appartient et je ne la reprendrai pas. Jamais un Puygarrou n'a changé de parole.

— Cela, c'est vrai, dit lentement la jeune fille. S'il n'y avait que toi...

ils avaient commencé, mais ils se sentaient

Ils se tutoyaient, sans savoir à quel moment

plus près l'un de l'autre depuis qu'ils avaient cessé de se dire : vous.

— Je sais qu'il y a des obstacles. Ainsi, ma tante veut que je voie un peu de monde avant d'entrer au régiment.

— Tu vois ! fit douloureusement la fillette.

— Crois-tu que cela puisse me faire changer ? Et ne vaut-il pas mieux que j'aie vu le monde, en effet, pour dire en face à ma tante Julienne : " Mariette, ma fleur des bois, m'est plus chère que toutes vos plantes d'orangerie ? "

Elle conservait une expression de doute sur son front plissé, sur ses lèvres rouges un peu boudeuses.

— Mariette, fit-il, donne-moi un baiser !

— Non ! pas ici ! répondit-elle avec fermeté. Tu ne m'embrasseras plus que lorsque je serai ta fiancée aux yeux du monde entier.

— Mariette, tu sais bien que c'est impossible! implora Jean. A quoi bon nous refuser la coupe des délices au moment où nous allons être si longtemps séparés ? Qui sait quand un jour comme celui-ci reviendra pour nous ?

Il avait passé un bras autour de la taille de la jeune fille et l'attrait à lui.

Elle résista avec une ferme douceur.

— Non ! dit-elle. Tant que nous n'avions pas goûté au baiser...

Elle cacha son visage empourpré sur l'épaule du jeune homme.

— Nous ne savions pas... reprit-elle ; maintenant, je sais... Je veux rester pure et fière. Je veux vue tu me prennes avec mon honneur de jeune fille, et le baiser... C'est un piège, Jean... tu le sais comme moi ! Nous sommes des gens

de la campagne, nous savons, nous voyons ce qui se passe autour de nous...

Elle ne put achever.

— Tu ne m'aimes pas, fit Jean, plein d'amertume, en dénouant ses bras.

Elle lui saisit les deux mains, et le regarda dans les yeux :

— Ose le dire ! fit-elle, avec un mélange d'orgueil, de colère et d'amour. Ose dire que je ne t'aime pas ! C'est parce que je t'aime trop, Jean, que j'ai peur de toi, comme j'ai peur de moi. O mon Jean ! si tu savais !

Ils restèrent immobiles, seuls, sous le ciel, l'âme pleine d'une joie indicible, mêlée d'une indicible souffrance.

Ceux qui ont été jeunes, qui ont aimé, qui ont craint pour leur amour et qui ont craint de voir leur pur amour s'avilir, ceux-là seuls savent ce qui se passait entre ces jeunes créatures, trop tôt mûries par le soleil du Midi, mais prêtes à tous les sacrifices, comme à tous les dévouements.

— Mariette, fit Jean très bas en retirant ses mains qu'elle avait prises, ce soir, je vais parler à ma tante Julienne. Elle est infiniment bonne et juste, tante Julienne ; elle peut comprendre tout...

Mariette le regardait d'un air de doute. Soudain son jeune et charmant visage s'illumina.

— Sais-tu qu'elle a aimé quelqu'un autrefois, la demoiselle de Puygarrou, quelqu'un qu'elle n'a pas pu épouser ?

— Pourquoi ? demanda Jean stupéfait. Si belle, car elle est encore si belle ! Elle paraît à peine vingt-cinq ans ! Et elle était riche alors!

Pourquoi ne se serait-elle pas mariée à celui qu'elle aimait ?

— Je ne sais pas... je suis jeunette, on ne me dit pas tout, et puis il y a des choses que j'ai entendues et oubliées ; mais je suis sûre qu'elle a connu le mal d'aimer et que c'est cela qui la rend si bonne et si charitablè à tous ceux qui souffrent !

— C'est bon ! fit Jean. Ce soir, je lui parlerai, ou demain matin s'il est trop tard aujourd'hui. Tu as bien fait de me le dire... Et puis, Mariette, je te vénère... tu as raison ; pas de baisers entre nous... c'est bien cruel, mais cela vaut mieux. O Mariette, le jour où tu entreras dans le vieux château à mon bras, dans ta robe blanche, il redeviendra aussi jeune que nous-mêmes !

— Si mon père y consent ! soupira Mariette. C'est un homme fier ; il ne voudra peut-être pas... Jean, je t'aime... Adieu !

Elle s'enfuit, comme un jeune animal des bois, qui retrouve partout son chemin, et courut rejoindre sa nourrice.

— Vite, Catherine, dit-elle ; nous serons grondées, il est tard.

— Te voilà aussi pressée de repartir que tu l'étais d'arriver ? fit la bonne créature.

— Je ne voudrais pas fâcher mon père, avoua la jeune fille. Il n'aura que trop de raisons d'être mécontent. Et je l'aime tant, car il est si bon pour moi ! Vite, Catherine, vite !

Elles se précipitèrent vers la petite station où le train arrivait presque en même temps qu'elles, sautèrent dans le wagon et rentrèrent au logis. Le père ne leur fit aucun reproche.

XII

Il était tard, en effet, lorsque Jean revint au château ; la montée était longue et fatigante, et, de plus, il avait l'esprit préoccupé de tant de choses que la marche lui semblait deux fois plus pénible qu'à l'ordinaire, quoiqu'il eût pris le même train que Mariette, il ne l'avait pas même aperçue, dans la foule venue pour assister à la fête et qui regagnait les logis disséminés à la montagne.

— T'es-tu bien amusé ? demandâ Julienne.

Elle avait les yeux las et battus, comme après de longues veilles, ou de longues larmes. Jean la regarda avec attention.

— Vous êtes très fatiguée, ma tante chérie ? demanda-t-il d'une voix tendre comme à l'époque où il était petit enfant.

— Je suis fatiguée ; je vieillis, Jean !

Il la regarda, incrédule.

Triste, lasse, oui, cela se pouvait ; vieille ? non, assurément !

— Vous vieillissez, tante ? mais quel âge avez-vous donc, pour dire des choses si extraordinaires ?

— Fais le compte toi-même, mon petit, répondit-elle Quand ton père est mort, tu allais avoir dix ans, j'en avais vingt ; il a fallu me faire émanciper pour me conférer le droit d'être ta tutrice... Mon pauvre Jean !...

Les beaux yeux graves et doux de Mlle de Puygarrou se remplissaient d'une rosée de larmes ; Jean baisa les joues mates, un peu amaigries en ces derniers jours, mais d'un ovale tou-

jours parfait, d'un ton admirablement pur et chaud.

— Eh bien, fit-il, si j'avais dix ans alors, je vais en avoir dix-huit bientôt, et vous vingt-huit ; vous êtes encore une jeune fille, tante Julienne, et une très belle personne. On est fier de vous, dans le pays, vous savez ! Si l'on osait, vous seriez cataloguée parmi les "choses à voir" dans les guides !

Mlle de Puygarrou sourit faiblement. Jadis, elle avait eu l'orgueil de sa beauté, pour celui qui l'aimait, mais depuis elle y était devenue fort indifférente.

— Va te coucher, mon mignon, dit-elle. Demain nous causerons de beaucoup de choses : le tailleur, pour t'habiller convenablement et....

— Et vous, tante, vous n'allez pas garder éternellement ces robes noires ou à demi noires ; ça ne vous va pas du tout, vous savez ! Et nous ne sommes pas en deuil que je sache!

— Hélas ! pensa Julienne, c'est le deuil de mon bonheur que je n'ai jamais cessé de porter... Tu as raison, fit-elle à voix haute ; je ferai aussi un peu de toilette ! Nos affaires ne sont plus si mauvaises et il faut hurler avec les loups...

— Avec les loups-garous ! conclut joyeusement Jean, qui se sentait le cœur très allégé. Hein, tante, ai-je été assez bête ? Vous souvenez-vous ? Quand on pense que je vous ai infligé le souci d'élever, à vous toute seule, un méchant gamin comme moi...

Julienne regarda gravement son neveu.

— Vois-tu, lui dit-elle, ce jour-là a été un des plus mauvais de mon existence ; mais je crois, en vérité, que par la suite il s'est trouvé être

l'un des plus heureux. Sans toi, mon cher petit, ma vie ici eût été solitaire...

— Vous vous seriez mariée, tante ! jeta inconsidérément le jeune homme.

— Non ! répliqua-t-elle brièvement. Allons dormir.

— A demain les affaires sérieuses ! s'écria Jean.

Pour monter l'escalier, Julienne avait pris une bougie dans un chandelier de forme très ancienne et il la suivait à peu de distance.

— C'est pourtant vrai ! pensa-t-il, que pas une femme au monde n'est aussi belle et n'a aussi grand air que ma tante Julienne. Je voudrais bien savoir pourquoi elle ne s'est pas mariée. Bah ! Je le saurai une fois ou l'autre. Elle me traite encore en enfant, mais, dès demain cela va changer.

XIII

Le lendemain matin, vers sept heures, la tante et le neveu se retrouvèrent dans l'immense salle à manger, où le soleil entrait joyeusement, jetant d'éclatants reflets sur la grande table de châtaignier, où bien des générations avaient pris leurs repas avant eux.

Lorsque le déjeuner fut expédié, et la table soigneusement essuyée, Julienne regarda Jean. Il décrivait avec le bout de son doigt des signes mystérieux sur le bois poli et ne semblait pas disposé à parler le premier. Sa tante entama la conversation.

— Tu avais quelque chose à me dire ? fit-elle,

Il se leva et vint s'asseoir près d'elle.

— Oui, tante, quelque chose de très sérieux. D'abord, si vous n'y mettez pas d'obstacle, je voudrais m'engager dès mes dix-huit ans accomplis, afin d'être prêt pour le labeur à venir. J'aurais ainsi une longue jeunesse devant moi...

Mlle de Puygarrou demeura pensive un instant.

— A cela, je ne saurais voir d'objection, dit-elle. Tu es solide et bien bâti ; le régiment achèvera ton éducation, et, d'ici au jour de ton entrée, tu auras le temps de voir un peu de monde, de façon à constater la différence entre les bonnes et les mauvaises manières. Tu ne me reviendras pas trop lourdaud, dis ?

— Je vous remercie, ma tante, fit gravement Jean.

Il attendit encore un instant un secours mystérieux qui ne venait pas, et, enfin, se décida :

— Ma tante, dit-il, je voudrais me marier.

Un obus éclatant aux pieds de Julienne l'eût moins stupéfiée que cette simple déclaration.

— Tu veux te marier ? Toi ? bambin ! Mais tu n'as pas seulement l'âge !

— Dans quelques semaines, j'aurai l'âge de me faire tuer ! répondit le héros inconscient. Quand on peut mourir, on peut aussi se marier, je suppose !

— Mais le mariage, c'est pour toute la vie ! dit Julienne, à court d'arguments devant cette simple logique.

— La mort aussi ! fit-il posément.

Ils restèrent silencieux. Quelque chose de très solennel planait au-dessus de leurs têtes, sous les poutrelles du haut plafond.

— Qui est-elle ? demanda la tutrice.

— La fille d'un petit propriétaire voisin, Mariette Gaudens. Personne n'a rien à dire contre elle ni contre sa famille ! fit Jean, se dressant sur ses ergots.

— Laissons là sa famille et elle-même ; c'est de toi qu'il s'agit. Tu crois l'aimer

— Je l'aime.

Julienne haussa les épaules.

— Tu l'aimes ! Sais-tu seulement ce que c'est que l'amour ? A dix-sept ans ! Ah ! ils sont bien tous les mêmes ! A dix-sept ans comme à vingt-cinq, à vingt-cinq comme à trente!... L'amour... Je la plains, cette pauvre enfant, si elle t'aime ! Elle est douce, bien élevée ; elle a dix-sept ans à peine et tu veux mettre dans sa vie un chagrin dont peut-être elle ne se consolera jamais ?

Jean demeurait stupéfait. Il s'était attendu à un mauvais accueil, mais il avait pensé, très sincèrement, que Mariette supporterait tout le blâme ; il se trouvait désarmé en voyant la colère de sa tante se tourner contre lui seul.

Julienne se leva et commença de marcher dans la vaste salle, où le soleil dessinait son ombre errante sur le plancher ciré, lorsqu'il passait devant la fenêtre, à temps régulier, comme le battant d'une horloge.

— Tous les mêmes ! fit-elle, tous égoïstes, tous pleins d'oubli, incapables de fidélité ! Tu lui as dit que tu l'aimes, et qu'elle doit t'attendre, elle t'attendra. Pendant ce temps, tu en auras trouvé une autre, dix autres, tu auras couru de la brune à la blonde, — je sais comment vivent les hommes, — et finalement, lorsque tu reviendras, lorsqu'elle t'aura gardé tou-

te la tendre[illegible] et la pureté de son premier amour, tu en épouseras une autre, — plus riche ou plus jeune !

— Ma tante ! s'écria Jean, debout, furieux de cette insulte imméritée

— Oui, plus riche, ou qui semblera plus riche, continua Julienne, suivant l'idée qui la torturait depuis plusieurs jours. Je te crois de bonne foi à présent, Jean ; si je te laissais faire, tu t'engagerais de bon cœur à épouser cette fillette, — si son père n'y met pas obstacle, car M. Martel Gaudens est orgueilleux...

— Comme nous ! dit Jean.

— Comme nous, soit ; il n'a pas tort, s'il n'est pas plus orgueilleux que nous. Mais toi! dans trois ans, tu considéreras ton engagement comme un bien lourd fardeau et tu feras tout au monde pour t'en délivrer... Je connais la vie !

Elle parlait avec une profonde amertume.

— Faut-il qu'elle ait [illegible]llement souffert! pensa Jean [illegible] ne se doutait pas qu'il ravivait la blessure.

— Vou[illegible] aissez la vie, tante, fit-il docilement ; mais [illegible] connaissez aussi les Puygarrou. Ceux-[illegible] fidèles !

— Oui, fit [illegible]ne en s'arrêtant, les Puygarrou sont fide[illegible] Mais c'était dans [illegible]s temps anciens ; sait-[illegible]e que la vie moderne, comme on a dit, va fa[illegible] de toi ? Seras-tu fidèle, toi ?

— Devant Dieu [illegible] dit Jean en levant sa main.

Sa tante rabat[illegible] la [illegible] main enthousiaste.

— Pas de sermen[illegible] Les serments deviennent des sacrilèges. Tu [illegible] pas connaître ton esprit. Tu ne peux [illegible] que trois ans de vie au dehors fer[illegible] u seras à peine un homme, à ton retour. [illegible]tenant, tu n'es

qu'un enfant ! D'autres plus âgés que toi, plus sages, plus...

Elle s'arrêta ; le souvenir de son amour lacéré l'étouffait. Elle défit une agrafe au haut de son col et reprit :

— D'autres ont cru pouvoir être fidèles et ne l'ont pas été. Il ne faut pas se lier par des serments, sous peine de devenir un traître ! Et voilà ce que notre famille n'a jamais connu : la trahison !

Elle s'assit dans le grand fauteuil de famille, près de la cheminée, où brûlaient quelques tisons ; car les matinées sont fraîches en cette saison, même sur ces rives privilégiées.

— Jean, dit-elle, écoute-moi. Tu me forces à te révéler ce que je ne voulais te dire que plus tard ; mais, pour agir en homme, il est nécessaire que tu connaisses la vérité. Assied-toi.

Il obéit, inquiet, redoutant quelque catastrophe.

— Lorsque j'allai te chercher à Paris, jadis, lorsque tu avais rendu ton séjour au lycée impossible, et même dangereux, par ton orgueil enfantin — je dirais ridicule, si tu ne t'en étais pas corrigé...

Jean baissa la tête. Julienne continua :

— Je compris qu'aussi longtemps que tu te croirais supérieur à ceux qui t'entouraient, par la race ou la fortune, tu ne ferais rien de bon; que ton caractère prendrait le dessus sur ton cœur, et que, si je voulais faire de toi un homme digne du sang de mon frère, ton père, Jean, il fallait commencer une vie nouvelle.

Le jeune homme écoutait, cherchant confusément à comprendre.

— Le mal était diminué par le seul fait de

ton retour en ce pays, où tu redevenais le petit Puygarrou, où personne ne ferait attention à toi plus qu'auparavant. Restait l'autre danger : la fortune. Tant que tu te croirais riche, tu agirais en garçon riche, qui sera un homme riche... Pour toi, pour tous, il fallait que notre maison semblât déchue de sa prospérité, et alors...

— Vous vous êtes sacrifiée, tante ! s'écria Jean tombant à genoux devant elle. Vous m'avez fait croire et vous avez dit aux autres que nous n'avions plus qu'une modeste aisance et depuis cinq ans... Oh, tante ! comment vous remercier, comment vous bénir assez pour tant de généreux dévouement ! Vous avez fait cela, sans vous démentir un seul jour !

Il baisait la vilaine robe noire qu'il avait maudite tant de fois, et qui, maintenant, lui semblait le drapeau du sacrifice et de l'abnégation.

Julienne mit une main sur la tête de son neveu.

— Relève-toi, dit-elle ; on peut entrer.

Il obéit et se tint devant elle, le cœur plein à éclater.

— Oui, reprit Mlle de Puygarrou, je l'ai fait, et je l'aurais continué encore des années, si tu ne me forçais toi-même à te dire la vérité. Ne me remercie pas, mon neveu. J'avais promis à Guillaume, quand il mourut, de faire de toi un homme, un homme de notre race ; ce que j'ai fait là était bien peu de chose. S'il n'y avait eu que cela !

Une ombre de larmes réprimées passa dans les yeux surnaturellement agrandis de Julienne, et

Jean, qui l'examinait, commença à comprendre, quoiqu'il ne sût rien encore.

— Si tu avais suivi le chemin tracé, je ne t'aurais parlé qu'en te rendant tes comptes de tutelle ; mais tu as choisi une autre voie ; force m'est de te dire la vérité. Tu n'as jamais été ruiné, et notre train de vie diminué nous a permis de faire des économies considérables ; non seulement tu n'es pas appauvri, Jean, mais tu es riche, plus riche que ne l'était ton père.

— Et vous, tante ? hasarda timidement le jeune homme.

— Moi aussi, naturellement ! fit Julienne avec indifférence.

Il marchait à son tour, dans la grande salle, émerveillé de ce qu'il venait d'apprendre, effrayé aussi, car il sentait bien que son esprit brusquement surpris n'embrassait pas toutes les conséquences de ce bouleversement de sa vie. Il s'arrêta.

— Tante, tante ! Je ne puis vous dire, non, je ne puis pas... jamais une mère, la meilleure et la plus tendre des mères, n'aurait fait mieux que vous. Vous m'avez lié à vous par une chaîne de reconnaissance que je porterai jusqu'au tombeau...

— J'avais promis, répéta simplement Julienne.

Il demeura un instant silencieux ; puis, soudain, une lumière éclatante se fit en lui.

— C'est pour cela que vous ne vous êtes pas mariée ! s'écria-t-il en se laissant tomber sur un tabouret bas, tout auprès d'elle, et en appuyant sa tête sur les genoux de sa " plus que mère".

Elle ne répondit pas.

— C'est pour vous consacrer entièrement à moi, pour qu'aucune part de vos soins ne fût distraite de mon éducation, que vous avez... dites-le-moi, tante, je suis un homme, je puis entendre et garder un secret, — vous avez refusé le bonheur qui venait à vous ! On m'en avait parlé, je n'y avais pas pris garde... Tante, c'est pour moi ?

Elle fit un signe de tête et demeura muette. Comment parler ?

— Vous aviez peur que votre mari ne m'aimât pas assez ?

— Non ! Je savais qu'il t'aimerait tant que tu serais seul et qu'il serait bon pour toi. Mais j'avais peur qu'il ne préférât ses autres enfants, ceux que nous aurions pu avoir, répondit-elle les yeux perdus dans le vague, immobiles, immenses, des yeux où tenait tout l'amour, tout le regret d'une vie manquée.

— Mais maintenant, tante Julienne, je suis un homme ; votre tâche est finie, vous êtes libre ; qui vous empêche ?

— Il est marié, dit-elle simplement.

— Il est marié ? s'écria Jean, bondissant à travers la salle. Il s'est marié ? Il n'a pas pu attendre quelques années, sachant quel trésor vous étiez ! Il a renoncé à sa part de paradis? C'est un indigne ! C'est un inf...

— Tais-toi ! fit Julienne, se dressant devant lui ; tu ne sais pas de qui tu parles.

Jean se tut.

— C'est vrai ; je ne sais rien de cet homme, pas même son nom ; mais je le saurai demain, si je le veux, et rien ne m'empêchera de dire que c'est un être inférieur, un homme de rien !

— Serais-tu un homme de rien si tu renonçais

aujourd'hui à Mariette Gaudens ? demanda Mlle de Puygarrou.

Tout son sang venait de lui monter au visage, et jamais elle n'avait été plus belle.

— Je ne renoncerai jamais à Mariette, déclara Jean. Vous croyez m'en détacher, précisément par cet exemple: la famille, les convenances, les nécessités sociales, tous ces beaux arguments qu'on invoque pour se défaire d'une situation devenue embarrassante... Mais moi, tante Julienne, je suis un Puygarrou, comme vous, et quand nous aimons, nous aimons... Si peu digne qu'il soit de vous, cet homme, je le vois sur votre visage, je le lis dans vos yeux, que vous détournez en vain, vous l'aimez encore et vous l'aimerez toujours...

— C'est moi qui lui ai rendu sa parole, malgré ses supplications, dit-elle ; il a attendu très longtemps. Pour que j'eusse cessé de l'aimer, il eût fallu qu'une action honteuse le rendît indigne de mon estime ; je n'ai rien de pareil à lui reprocher, fit Julienne, de son air hautain.

— Son mariage ne l'a pas rendu indigne de vous ? cria Jean.

— Non ! Il a obéi au désir de son père, qui voulait le voir marié avant de mourir — et son père est très vieux.

Jean demeurait troublé : un monde de pensées nouvelles se heurtait en lui.

Il ne savait rien de la vie, et la vie venait d'entrer brutalement en lui, comme par la brèche d'un mur de forteresse après l'assaut.

— Tu vois, reprit Julienne, qu'on peut être forcé de faire des choses contraires à son désir, à ses promesses parfois, sans être pour cela

un malhonnête homme ou même un être faible et impulsif. Sois indulgent avec les autres, mon enfant ; la vie te prépare peut-être de bien cruelles épreuves, et tu n'es pas sûr d'en sortir vainqueur. Tu auras aussi besoin d'indulgence.

La tête basse, plongé dans ses méditations, le jeune homme essayait de trouver son chemin. Instinctivement, il revint à son amour.

— Tante, dit-il, puisque vous connaissez celle que j'aime, vous savez qu'elle est digne de nous. Sans doute, elle n'est pas de noble extraction, mais, telle qu'elle est, bien peu pourraient lui être comparées...

— Tu ne songes plus aux rois maures ! fit Julienne avec une ombre de sourire.

Jean, à son tour, rougit violemment. Cette parole était la punition de toutes ses erreurs d'adolescent.

— Les rois ont épousé des bergères, répondit-il fièrement. Dites, tante, vous ne m'avez pas répondu ?

— Mon petit, on ne se marie pas à dix-sept ans, ni même à dix-huit, pour peu qu'on ait un grain de plomb dans la cervelle. Tu ne sais rien du monde, tu as rencontré une enfant charmante...

— N'est-ce pas qu'elle est charmante ? Vous en convenez ? fit Jean radieux.

— Je te l'accorde. Mais dans trois ans et demi, quand tu reviendras du service, tu commenceras à peine à connaître la vie ; voudrais-tu te marier à ce moment-là ? Et elle, crois-tu qu'elle t'attende si longtemps ?

— J'en suis sûr ! fit-il avec une admirable confiance.

— Pauvre petit ! dit Julienne attendrie et

amusée à la fois. C'est qu'il le croit ! Eh bien, voyons ! Veux-tu me promettre de ne plus parler d'amour à Mariette avant de partir pour t'engager ? D'ici là, tu auras vu le vrai monde, celui dans lequel tu es appelé à vivre, — car, mon enfant, noblesse oblige.

— Et si je vous fais cette promesse — vous savez que je la tiendrai, tante Julienne, — m'accorderez-vous la permission de considérer Mariette comme ma fiancée pendant ces trois années de service ?

— Non ! dit Mlle de Puygarrou avec une étrange fermeté. Ce serait commettre une bien mauvaise action envers elle, la pauvre enfant. A son âge, sait-on seulement ce qu'on veut ? Vous devez vous considérer comme entièrement libres vis-à-vis l'un de l'autre. A ton retour, si tu n'as pas changé d'idée, on pourrait voir ce que dira Martel Gaudens.

— Vous consentiriez, vous, tante ? s'écria joyeusement le jeune homme.

Toute difficulté lui semblait vaincue, si sa tante n'apportait pas d'obstacle.

— Moi ?

Julienne regardait toujours au loin, de ses grands yeux si beaux, dont le feu semblait s'être amorti.

— Moi, je sais ce qu'il en coûte d'avoir fait un rêve et de l'avoir détruit de ses propres mains... Oui, Jean, de mes propres mains. Nul autre que moi n'a touché à mon bonheur et, si je l'ai vu crouler en ruines, c'est que je croyais bon qu'il en fût ainsi... Où prendrais-je le courage d'empêcher les autres d'être heureux ? Si tu crois que ton bonheur soit d'épouser Mariette, je ne m'y opposerai pas. Mais son père sera

plus difficile à persuader. On parle de l'orgueil de Puygarrou... c'est bien peu de chose auprès de l'orgueil de Gaudens.

— De quoi donc serait-il orgueilleux ?

— Comme tous ceux de sang catalan, il s'estime aussi haut que les plus hauts, et, loin de voir en toi un parti brillant pour sa fille, il t'en voudra d'être plus riche qu'elle. Il la donnerait volontiers à un homme de son rang ; à toi, ce sera très difficile.

— Comment le savez-vous ?

— M. Lambert m'en parlait l'autre jour, sans se douter que cela pourrait nous toucher l'un et l'autre. Mais le moment est lointain où tu auras à te débattre avec l'orgueil de Martel Gaudens. Songe maintenant à tenir ta promesse envers moi.

— Oui, tante, répondit Jean d'un air préoccupé. Il faudra pourtant que je voie Mariette et que je lui dise ce que vous exigez ! Je ne puis pas la quitter sans un mot d'explication. C'est pour le coup qu'elle aurait à se plaindre de moi !

— Où la voyais-tu ? demanda Julienne, s'avisant que ce jeune amour n'avait pas poussé comme un gênet dans la forêt de chênes.

— D'abord chez M. Lambert, qui lui a aussi donné des leçons ; et puis, je ne sais comment cela s'est fait, mais on se rencontrait un peu partout, dans la garrigue, près de la maison de son père...

— Où tu rôdais, cherchant quelque aventure ! fit Julienne avec un demi-sourire. Eh bien, il fait beau ; demain tu pourrais la voir une fois encore et lui rapporter notre conversation. En-

suite, après-demain, nous partons pour Perpignan, où nous habiterons la vieille maison...

— La vieille maison ? répéta Jean en fronçant le sourcil.

Il préférait de beaucoup le château.

— Si nous voulons rentrer dans le monde, il le faut bien ! répondit sagement sa tante. Nous avons là des parents que tu connais à peine...

— Les Carval ?

— Les Carval et d'autres... Tu verras quelle femme adorable est Téphise ; voilà la femme qu'il faudrait dans ton intérieur pour y mettre l'ordre et la joie. Tu l'aimeras, et elle t'aimera, car je l'aime.

L'entretien avait assez duré ; la tante et le neveu se quittèrent sur une tendre caresse, et Jean s'en alla dans la garrigue.

Julienne lui avait permis de voir Mariette le lendemain ; elle ne lui avait pas défendu de la voir aujourd'hui, si un hasard heureux les protégeait...

Mais il n'y eut point de hasard heureux ce jour-là. Seul, Jean parcourut ses promenades préférées, pendant que Mariette racontait sagement à son père la fête du mardi gras et les danses qu'elle avait dansées.

— Tu y as rencontré le fils Puygarrou ? demanda Gaudens en retirant sa pipe de sa bouche.

— Oui, père ; qui vous l'a dit ? fit Mariette surprise.

— Est-ce que tout ne se sait pas ? répondit-il philosophiquement. Tu sais, ma fille, ce garçon-là n'est pas pour toi. Il n'y faudrait pas songer, car ce serait te préparer des soucis inu-

tiles. Le château ne se marie point avec la métarie...

— Même si le château le voulait ? demanda Mariette d'un air innocent.

Gaudens la regarda longuement. Si jolie, si bien élevée, une vraie demoiselle ! Que lui manquait-il pour être une dame ? Avoir de belles robes et dévider des bêtises dans un salon tout le long de l'heure...

Mais Gaudens n'entendait point que sa fille entrât par grâce dans une famille où on le regarderait de haut en bas.

— Si le château le voulait, dit-il enfin, c'est la métairie qui n'y consentirait pas. Je suis têtu, ma fille, tiens-le-toi pour dit. Viens m'embrasser. Quand le temps en sera venu, et quand tu auras vingt et un ans et que la sagesse de ton vieux père ne pourra plus te défendre de tes propres sottises, espérons que l'âge et la raison t'auront apporté leurs leçons.

Mariette s'en alla dans le jardin, mais l'air y était vif ; elle remonta à sa chambre, et tout à coup, sans savoir pourquoi, comme tombent les rosées d'avril, elle se mit à pleurer.

XIV

Les journées de larmes passent aussi vite que les autres, et le sommeil de la jeunesse est un don si précieux qu'il tombe de lui-même sur les yeux les plus lassés.

Le soleil du lendemain éclaira la chambre de Mariette Gaudens, moins matinale que d'ordinaire. Lorsque, après avoir fait sa toilette,

elle ouvrit sa fenêtre, elle aperçut en face d'elle, sur le mur de l'enclos, une branche de fleurs de pêcher d'un rose vif, qui certainement n'était pas venue là toute seule.

En grande hâte, elle descendit, prit la branche, sans avoir rencontré son père, et s'en alla l'enfermer dans un tiroir où elle se dessécherait doucement, sans rien révéler à personne.

Puis, Mariette rejoignit Martel dans la salle où ils prenaient ensemble le premier repas de la journée, et un sentiment très tendre, très touchant, fit monter des larmes dans ses yeux innocents pendant qu'elle l'embrassait comme coutume, les deux bras autour du cou.

— Pauvre père ! C'est mal, ce que je fais là ! pensait-elle, et pourtant, Dieu m'est témoin que je ne veux rien de mal ! loin de là !

— Tu n'as pas d'appétit, fillette ? demanda le vieillard en la voyant émietter son pain d'un air distrait. Tu ne manges guère, depuis quelque temps. C'est la croissance, sans doute... Regarde-moi ?

Il la tint sous son regard, les mains sur ses épaules, pendant qu'elle baissait obstinément les yeux.

— Comme tu ressembles à ta mère ! fit-il après une longue contemplation. Puisses-tu vivre plus longtemps, heureuse, aimée !... Je n'ai que toi, ma petite fille, et ton bonheur est ce que j'ai de plus cher au monde. Je me suis marié un peu trop tard, fillette, et, quand j'ai perdu ta mère, il ne me restait plus rien à attendre de la vie, plus rien que pour toi... Aussi je te fais un beau domaine, ma petite Mariette. Tu ne seras pas millionnaire, mais tu seras riche tout de même, et, le temps venu, tu pourras

choisir à ta guise. Mais ne me quitte pas trop tôt, ne laisse pas le vieux nid avec le vieux hibou dedans... Nous avons le temps d'y songer.

Il la baisa sur les cheveux, poussa un soupir et sortit.

Tous les jours, il accomplissait la même tournée, surveillant attentivement les jeunes taillis comme les vieilles plantations, et rentrait à midi sonnant.

Mariette, le cœur gros, le regarda sortir; trop de choses s'agitaient en elle : elle eût voulu savoir, tout comprendre, dénouer le fil de sa destinée en un instant, afin de rester fixée, pour toute sa vie, sur ce que la Providence aurait ordonné.

Mais rien n'est simple ici.bas, pas même d'aimer. Lentement, comme à regret, Mariette sortit de l'enclos et s'en alla le long du mur, à l'endroit où elle avait vu la branche de fleurs roses. Jean était là, et l'attendait ; pas depuis longtemps car les fleurs avaient été cueillies et portées avant qu'il prît son repas avec Julienne.

La tante et le neveu n'avaient pas échangé une parole relative à ce qui les inquiétait tous les deux ; à quoi bon ? N'était-ce pas convenu?

Debout sur le perron, Julienne regarda s'éloigner le jeune homme, dans la direction de la métairie.

C'était un jeune homme en vérité ; un enfant, sans doute, par l'âge, mais la nature en avait fait un homme à l'heure où beaucoup sont encore de maigres gringalets, incertains de leur sort, et même de leur existence. Elle le suivit

des yeux tant qu'elle put, puis elle rentra en soupirant, elle aussi.

Mlle Gaudens n'avait pas eu de peine à retrouver Jean sous le mur de clôture.

— Tu es venu de grand matin, dit Mariette, sans tendre la main à son amoureux.

C'était une fille à l'âme ardente, mais à la tête solide, comme son père.

— Nous avons à parler sérieusement, dit Jean. Assieds-toi là, et écoute-moi. Je suis bien heureux, Mariette... Ma tante est si bonne ! Si bonne ! Tu avais raison ! Elle a le cœur tendre de ceux qui ont souffert, et elle ne s'oppose point à ce que je t'épouse.

— Vrai ? s'écria la jeune fille, son jeune visage tout illuminé de joie et d'aurore.

— Oui, mais elle ne veut pas que je te revoie, ni que je te parle, avant que mon service militaire soit terminé. Elle veut que j'aie vingt et un ans avant de me laisser faire mon choix, et d'ici là nous allons demeurer à Perpignan pour voir nos parents et nos amis, que je connais à peine ; car tu ne sais pas... je ne pourrai jamais t'expliquer cela... nous n'avons jamais été ruinés, Mariette. C'était pour mon bien que ma tante voulait me le faire croire, à moi et aux autres... Dis-moi, chérie, m'aimeras-tu si longtemps ? Presque quatre ans ! Pense donc ! C'est un siècle !

— Je t'aimerais toujours, répondit-elle en cachant dans ses mains son joli visage couvert de larmes ; mais c'est bien long ! Et tu es riche ? Ça, c'est un malheur de plus !

— Un malheur ?

— Oui ! Mon père m'aurait plutôt laissé épouser un homme moins riche ; si tu es non seule-

ment le seigneur de Puygarrou, mais encore l'homme le plus riche du pays, comment veux-tu qu'il y consente ?

Jean lui prit les mains et, tirant son mouchoir, lui essuya les yeu

Heureuse jeunesse ! T le bon ur et de grâce, où les larmes se s comm s ondées de printemps, où les rais me le plus absurdes ont bientôt dén sa se l mieux échafaudée !

Eh bien, oui, ils sera lus de trois ans sans se voir... Personne vait songe à r dé-fendre de s'écrire ; mai si Mariette pouvait écrire à Jean, celui-ci ne r ri que de lui envoyer le moind bu l aurait des permissions, certaineme s. bien fin serait celui qui l'empêch Mariette !

— Oui, disait-elle, m s si

— Certainement, r nd mai ensuite, toute la vie !

Les heures étaient trop c tout ce qu'ils avaient à se e. lançant son appel trois fois pét air, les fit tressaillir.

— Il faut que je rentre, dit M riette.

— Et moi, j'ai un bon bout de chemin à faire ; mais tante Julienne sait bien q je suis avec toi, et je ne serai pas gronde. Mariette, ma promise, ma femme, donne-moi un baiser ! D'ici bien longtemps, ce sera le dernier.

Elle se jeta sur la poitrine de son bien-aimé, contenant ses larmes pour n'avoir pas à les expliquer à son père. Muette, elle le serrait avec passion, pendant qu'il couvrait de baisers les cheveux, le cou, les tempes si pures, les joues veloutées...

Elle s'écarta de lui.

— Jean, dit-elle, c'est à jamais, ou à toujours. Si tu m'oublies, je n'épouserai personne, mais je ne te le pardonnerai pas. Si je t'oublie, tu peux me mépriser comme ces feuilles mortes que nous foulons aux pieds. C'est que je me serai trompée sur moi-même et alors je ne vaudrai ni un regret ni un reproche. Tu pourras passer près de moi sans me regarder ; ce sera la pire insulte et la mieux méritée.

— Ma femme ! ma femme ! pour vivre et pour mourir ensemble.

Il le regardait éperdu.

— Mariette ! cria Catherine, le déjeuner est prêt ; voici le père qui rentre !

— Adieu, dit-elle en s'enfuyant. ...

— Adieu ? jamais. Au revoir, mon bonheur, mon espérance, au revoir !

Courant comme un jeune chevreau, il se dirigea vers Puygarrou, escaladant les clôtures, au risque de se briser les membres.

Il entra dans la salle du château, rouge, les yeux brillants, les vêtements en désordre, mais rayonnant de beauté virile.

— Eh bien ? fit Julienne, qui ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

— Eh bien, tante, elle m'aime ; elle m'attendra. Vous me laisserez bien la voir quand j'aurai des permissions ?...

— Nous n'avions pas parlé de cela, fit Julienne d'un air grave.

— En revanche, nous avons renoncé à nous écrire. Tante, ne soyez pas plus cruelle que la Providence...

— Va faire un brin de toilette et viens déjeuner, répondit-elle.

XV

— Mlle et M. de Puygarrou ! annonça le valet de chambre.

Aussitôt Céphise se leva, jeta l'ouvrage auquel travaillaient ses doigts agiles, toujours occupés, et s'avança vers sa parente.

La parenté n'était pas très proche, mais la sympathie était grande entre ces deux femmes aux éducations si différentes, et de destins pour ainsi dire opposés. Les quelques années de plus que portait Céphise ne lui étaient pas lourdes, et son teint délicat de femme du monde lui donnait un avantage sur le hâle léger de Julienne, toujours exposée aux intempéries d'un bout à l'autre de l'an, dans son domaine, si vaste et si bien dirigé.

— Cousine Julienne, nous nous demandions si les destins ennemis nous permettraient enfin de vous rencontrer dit ! dit Mme Carval, en embrassant sa visiteuse. Jean, je suis ravie de vous voir ; vous êtes le vivant portrait de votre père. J'espère que la ressemblance n'est pas purement extérieure.

— Jean est un brave cœur, dit Julienne, dont les yeux erraient dans le salon. Nous nous sommes, en effet, manquées plusieurs fois, mais aujourd'hui le charme semble être rompu.

Un coin obscur Lubine émergea, avec un air las et détaché de tout, ce qui lui paraissait le suprême de l'élégance.

— Mme de Morillac, dit Céphise ; Mlle de Puygarrou... Au fond, je vois que vous êtes du même village... Pardonnez à ce que ma présentation pourrait avoir d'incorrect.

Mme de Morillac se sentit tout à coup l'âme pleine du fiel le plus concentré. La comparer, elle, fine plante de serre chaude, avec cette noiraude Espagnole... Car, malgré sa haute taille et l'élégance de sa démarche, le type maure se retrouvait chez Julienne dans toute sa pureté.

Jean toisa la nouvelle venue ; il se déclara que jamais celle-là ne compterait parmi ses amies ; il espéra sur-le-champ qu'il en serait de même avec sa tante.

— Aymery va rentrer, dit Céphise à Julienne: il est sorti avec Armand, pour voir un cheval... Je sais bien que voir un cheval est une occupation très absorbante, mais tout a une fin, cependant, et d'ici dix minutes j'espère les voir apparaître.

Lubine avait serré résolument les lèvres ; cette visite n'était pas de son goût. On avait trop parlé de la demoiselle de Puygarrou, dans la maison ; on en avait fait une sorte d'héroïne...

Lubine n'avait point de goût pour l'héroïsme et Julienne avait trop grand air. On n'a pas le droit d'avoir si grand air que cela !

La porte s'ouvrit. Carval entra le premier, toujours pressé, s'excusant d'avoir tardé ; à peine avait-il terminé sa phrase qu'Aymery parut dans l'embrasure de la porte.

Si accoutumé que l'on puisse être aux surprises dont la vie n'est guère économe, on n'est pas toujours sur la défensive ; l'existence serait un martyre.

En face de lui, debout, comme lui-même, aussi belle, moins fraiche un peu, mais avec plus de noblesse et de dignité encore que jadis, ce tenait l'objet de son premier amour, la toujours ai-

mée, toujours regrettée Julienne, et personne ne l'avait averti de cette rencontre !

Aymery savait bien qu'un jour ou l'autre ils se trouveraient face à face ; mais ainsi, en présence de sa femme, en présence de l'enfant dont l'existence avait détruit leur bonheur, il se trouvait désemparé.

— Qu'as-tu donc ? lui dit Armand.

— J'ai mal à la tête. Ce soleil du Midi... je m'en étais désaccoutumé... Je m'y referai. Pardon, mademoiselle... nous avons été amis autrefois, du vivant de votre frère... Vous en souvient-il ?

Julienne s'était assise, sentant la terre manquer sous elle.

Bravement, elle tendit la main à Morillac.

— La légende prétend que chez nous on n'oublie jamais rien. Ce n'est pas à moi de la faire mentir. Oui, monsieur, vous avez été l'ami de mon frère et aussi le mien... et vous l'êtes resté.

Carval, à demi au courant de ce drame intime, admirait la supériorité des femmes dans les situations difficiles et se disait qu'en pareille circonstance il se fut trouvé bien embarrassé.

Déjà Julienne s'était tournée vers Lubine.

— Ce pays vous plaît-il, madame ? lui disait-elle.

— Pas du tout, répondit sèchement la jeune mariée. J'y suis venue enfant, puis on m'a emmenée à Paris, et, si j'avais été libre de choisir, ce n'est pas de ce côté que j'aurais dirigé mon voyage de noces. Mais on fait bien rarement ce qu'on aimerait à faire.

Cette remarque était si juste, à plus d'un titre que personne ne trouva rien à répondre. Seu-

le, la toujours bonne Céphise entreprit de sauver la situation.

— Le père de notre cousin Aymery tenait à nous faire connaître sa bru, dit-elle avec douceur ; il nous l'a envoyée, messagère de bonnes nouvelles... Il avait tant à cœur de voir son fils marié ! Je crois qu'en se refusant plus longtemps à lui donner cette satisfaction, Aymery eût positivement abrégé ses jours.

— M. de Morillac est un bon fils, dit Julienne de sa voix pleine et grave. Il existe de bons enfants, quoi qu'on en dise et médise...

— Je ne crois pas qu'aucun pays soit mieux partagé que la France à ce point de vue, dit Armand, saisissant la balle au bond. C'est surtout chez nous que se voient les sacrifices les plus généreux, accomplis silencieusement et sans le moindre espoir de récompense. Pour ma part, j'ai vu dans ma propre famille

— Armand, de grâce ! implora sa femme.

Carval baisa la main de celle qui avait rempli son devoir filial jusqu'au delà du moment où la coupe déborde, et il n'ajouta plus un mot.

— Nos enfants nous récompenseront, dit Céphise en souriant.

— Le croyez-vous ? fit Lubine avec un mauvais sourire.

Elle sentait une corde tendue quelque part dans le salon, et sa plus grande joie eût été de la faire éclater ; mais où la prendre ?

Elle avait entendu parler des circonstances difficiles qui avaient précédé le mariage de sa cousine, et s'était dit maintes fois qu'à sa place, si elle avait vraiment eu grande envie d'épouser Carval, ce n'est ni père ni mère qui l'en eussent empêchée.

Mais le ciel, qui la connaissait bien, l'avait faite orpheline de bonne heure, de sorte qu'elle n'avait eu aucun sacrifice à accomplir. Et ce n'est pas Carval qui lui eût inspiré une folle passion...

Elle reporta son regard félin sur le mari qu'elle avait choisi parmi un certain nombre de prétendants ; car Mlle de Santès possédait — outre sa figure, charmante lorsqu'elle le voulait, sa taille et sa démarche élégantes toujours — une fortune très suffisante pour attirer les épouseurs.

Pourquoi avait-elle distinguée Aymery de préférence à tout autre ?

Probablement à cause de son extrême distinction, de l'incontestable beauté de sa personne, et peut-être, obscurément, parce qu'il ne se souciait pas beaucoup d'elle, parce que le vieux marquis la recherchait pour bru, et que c'était presque un bon tour à jouer à Aymery que de l'épouser, alors qu'il se montrait si peu désireux de le faire.

Epouser les gens malgré eux, c'est un plaisir, sans doute ; seulement il est de courte durée ; l'avenir ne tient pas les promesses que le présent s'est bien gardé de faire ; c'est une jouissance négative.

Et cependant, parcevue à vingt-six ans, Mlle de Santès se devait à elle-même de ne pas rester vieille fille : Aymery en valait un autre, pour l'usage qu'elle comptait faire de lui : un mariage de convenance, sans amour, sans bonheur, avec les agréments que procure le monde à une femme mariée... c'est là ce qu'elle avait espéré ; elle l'avait obtenu... Mais pourquoi cet-

te atmosphère de drame, où elle se mouvait mal à l'aise ?

Lubine était un oiseau de volière ; elle n'aimait ni le plein air, ni les grandes échappées du ciel bleu ; vraiment, c'était une malchance que son mari eût l'esprit autrement tourné.

Tant d'aimables jeunes gens se fussent accommodés d'un attelage à deux où chacun ne s'occupe que de soi, comptant sur l'autre uniquement pour le souci des convenances !

Jean écoutait aussi et regardait. Il n'avait pas eu besoin de plus de soixante secondes pour deviner le rôle qu'Aymery avait joué dans la vie de sa tante ; car son cœur était précoce, et, en tout ce qui touchait à Julienne, d'une sensibilité qui approchait la divination.

— S'il s'est marié uniquement pour faire plaisir à son vieux père, pensait le jeune homme, on pourrait plus facilement lui pardonner... Notre cousin Carval a raison ; la France est un pays d'héroïsmes ignorés ; ma tante s'est sacrifiée pour moi ; Céphise s'est sacrifiée pour tous les siens ; M. de Morillac a bien pu se sacrifier pour contenter une lubie de son père. Et pourtant, s'il avait attendu encore un peu, s'il était venu ici quelquefois, s'il m'avait vu, il aurait compris que je n'étais plus un obstacle... Cette femme me déplaît au delà de ce que je puis dire ! ajouta-t-il à ses méditations. Je la crois mauvaise comme tout ce qui est mauvais. Qu'elle ne s'avise pas de faire souffrir ma tante Julienne, seulement ! Car c'est à moi qu'elle aurait affaire, et je la ménagerais pas !

La conversation allait, dans le salon, cahin-caha, chacun sentant qu'il y avait quelqu'un de trop et que la situation était insoutenable.

Julienne se leva.

— Quand viendrez-vous dîner ? lui demanda Céphise.

— Un jour ou l'autre... Laissez-nous un peu respirer, répondit Mlle de Puygarrou. Nous avons vécu très retirés, absorbés par l'éducation de Jean, et maintenant que cinq ou six mois seulement nous séparent du jour où il rejoindra son régiment, je m'imagine que nous ne viendrons jamais à bout de ce que nous avons à faire.

— Cela, déclara Armand, c'est une défaite. Parlons mieux : voulez-vous venir la semaine prochaine, jeudi ?

Julienne hésitait. Comment supporter un pareil supplice, et, d'autre part, comment s'en débarrasser ?

— Ma tante, dit Jean, nous n'avons rien à faire jeudi.

Il examinait tout le monde, désireux de pénétrer le mystère de ces âmes qui le touchaient de si près.

— Eh bien, jeudi, c'est entendu, conclut Céphise. Et, avant ce jour, nous irons vous rendre visite. Vous habitez toujours la vieille maison ?

— Oui, répondit Julienne. Depuis que les Puygarrou ont retrouvé leur ancienne splendeur, — elle masquait son trouble sous une feinte gaieté, — j'ai fait donner congé à nos locataires, qui sont partis. Vous retrouverez le vieux logis tel qu'il était autrefois. Et de même, vous y serez les bienvenus, monsieur et madame de Morillac...

Elle embrassa Mme Carval et sortit avec Jean, laissant dans l'air l'impression d'une

chose tragique, accomplie en silence, malgré le sourire de ses lèvres et de ses yeux.

— Quelle provinciale ! murmura méchamment Lubine.

— Ne dites pas cela, cousine, fit Céphisè, prévenant un brusque mouvement des deux hommes. Vous ne connaissez pas Mlle de Puygarrou ; elle peut manquer de quelque vernis parisien, mais son âme est fort au-dessus de toute mesquinerie.

Lubine se leva et secoua dédaigneusement les plis de sa robe.

— C'est possible ! fit-elle. Quoi qu'il en soit elle ne me plaît guère. Je la crois très pos use.

— Elle ? s'écria Carval. Cousine, vous y mettez de la malice ou de l'esprit de contradiction, ce qui revient au même. Julienne est aussi simple que digne dans ses actions et ses moindres paroles. Nous l'aimons beaucoup et depuis très longtemps ; vous nous feriez de la peine en ne partageant pas nos sentiments à son égard...

— Qui sont aussi ceux de mon mari, je suppose ? fit Mme de Morillac d'un air pincé.

Aymery garda le silence. Il souffrait une intolérable torture, et chaque parole de sa femme y ajoutait un aiguillon.

— Vous l'aimerez quand vous la connaîtrez, conclut Céphise avec son infatigable optimisme. Je ne vous donne pas quinze jours pour en être plus enthousiaste que nous-mêmes !

Lubine ne dit rien. Son système était de se taire et d'attendre, en observant ; elle avait appris ainsi beaucoup de choses utiles ; elle en apprendrait encore.

XVI

Jean était chez son tailleur — car il avait un tailleur, le meilleur de la ville, et la préoccupation futile de sa toilette l'aidait de temps en temps à chasser des pensées plus lourdes et plus graves ; Mlle de Puygarrou se trouvait seule au logis.

Deux jours seulement s'étaient écoulés depuis qu'elle avait rencontré si brusquement Aymery, et son âme inquiète ne s'était pas encore remise d'une secousse si violente.

Oisive, contre son habitude, les mains molles, Julienne songeait au passé.

Le matin même, elle avait fait dans la maison le " tour du propriétaire ", et tant de souvenirs s'étaient trouvés évoqués au cours de cette inspection, en apparence purement matérielle, que son âme en demeurait vaincue, sans force et sans résistance.

Elle entendit retomber le heurtoir dans la maison sonore, le heurtoir maintenant doublé d'une sonnerie électrique. C'était une visite ; il fallait subir cet ennui ; n'était-elle pas venue exprès pour cela ? Oh ! quand Jean serait au régiment, comme elle retournerait au vieux château vivre avec ses souvenirs et ses tristesses !

On lui présenta une carte, qu'elle ne prit pas la peine de regarder. Que lui importait l'hôte ? Quel qu'il fût, il venait mal à propos.

Le carré de bristol à la main, Julienne entra dans le grand salon, où elle avait donné l'ordre d'introduire le visiteur.

Le jour était gris et terne ; les grands rideaux tombant du haut plafond obscurcis-

saient encore le peu de lumière qui jetait par-ci par-là, sur l'or d'un cadre ou la facette d'un cristal, une paillette brillante...

Julienne regarda celui qui l'attendait et demeura immobile. La femme de chambre avait refermé derrière elle le battant de la porte...Le visiteur inattendu était Aymery.

Il s'inclir profondément devant elle, attendant un m n geste. Elle ne dit rien.

— Je n'aurais pas dû venir, n'est-ce pas? fit-il de sa voix profonde, cette voix prenante qu'elle connaissait trop bien, qui remuait en elle un monde de douleurs et d'angoisses.

— Non, fit-elle, vous n'auriez pas dû venir..... seul, au moins.

Il restait indécis.

— Que me voulez-vous ? demanda-t-elle avec une violence contenue. Pensez-vous que ma coupe ne soit pas encore pleine ? Que vous ayez quelque chose à ajouter au chagrin que vous m'avez fait ? Pourquoi êtes-vous venu ? Vous le savez bien... il ne fallait pas venir !

Elle appuya ses deux belles mains au dossier d'un fauteuil et le regarda désespérément. Il s'approcha d'elle et la fit asseoir tout en restant debout.

— Je suis venu, dit-il, parce que la situation ne pouvait se prolonger ainsi. Nous devons nous revoir en public et, avant cela, n'est-il pas bon que vous sachiez par quelle misère je suis venu vous apporter une peine que j'aurais tant voulu vous épargner ?

— Je n'ai besoin de rien savoir, fit-elle en écartant toutes choses d'un geste dédaigneux et hautain.

— Mais, moi, j'ai besoin de parler ! C'est

vous, Julienne, ici même, qui m'avez forcé à renoncer à vous, alors que mon cœur se brisait à la pensée de vous perdre !

— Votre cœur s'est guéri ! fit-elle avec un petit rire amer.

— Vous le croyez ? Non, il n'est pas guéri. J'ai promené mon regret partout, travaillant pour oublier, essayant de vous obéir — oh, bien inutilement ! Celui qui vous a une fois aimée ne saurait en aimer une autre ! Et lorsque, après huit années d'une vie sans joie, je me contrains à céder au vœu de mon père, c'est vous qui me le reprochez !

Elle baissa la tête. Aymery avait raison, pourtant.

— Jean est devenu un homme, continua-t-il, presque un homme ; c'est maintenant qu'il aurait besoin d'un ami, d'un grand frère, et vous m'avez écarté de sa vie... Vous m'avez fait du mal, Julienne, mais à votre neveu autant qu'à moi, et à vous autant qu'à nous deux ensemble. Et maintenant l'irréparable est entre nous... l'irréparable ! Et c'est vous qui l'avez voulu !

— Vous êtes venu pour me dire ces choses cruelles ? fit Mlle de Puygarrou en relevant la tête.

— Non, je suis venu me disculper. Croyez-vous que je n'aie pas senti votre mépris, l'autre jour ?

— Du mépris ? Non. De la pitié.

— De la pitié, soit ; cela se ressemble parfois de bien près !

Elle restait immobile, écrasé sous trop de poids trop lourds.

— Julienne, reprit-il, c'est vous qui m'avez

banni : rappelez-vous combien j'ai résisté, combien je vous ai implorée. Vous avez cru trouver votre devoir là où il n'était pas ; vous vous êtes trompée bien cruellement ; mais si vous avez souffert, n'ai-je pas souffert, moi aussi ?

— Vous vous êtes consolé ! jeta Julienne comme un orgueilleux défi.

— Consolé ? J'ai rivé à ma vie celle d'une femme qui ne m'aime pas, qui est incapable d'aimer tout autre qu'elle-même ! Plaise à Dieu qu'elle n'ait jamais d'enfants ; car ceux-là mêmes, elle ne saurait pas les aimer ! C'est une tête creuse et un cœur vide.

— Vous la connaissez déjà si bien ? En si peu de temps ? fit ironiquement Mlle de Puygarrou.

— Je la connaissais au bout de vingt-quatre heures de mariage ! riposta Aymery, l'œil enflammé, les joues empourprées. Vous avez fait notre malheur à tous, Julienne ; et moi... moi, je ne vous le reproche pas. Soyez-moi clémente un peu, à votre tour !

Elle pleurait silencieusement.

— Comme on se trompe ! gémit-elle. Comme on s'abuse sur son propre cœur ! Comme on prend les rêves pour des réalités ! Une tête creuse, dites-vous ? Eh bien, et moi ? Qu'était mon héroïsme, sinon une vaine chimère, une fumée d'attendrissement ! Un de ces actes que l'on trouve admirables à vingt ans et que l'on pleure durant le reste de sa vie !

Il s'approcha d'elle et s'assit sur un siège bas, presque agenouillé.

— Nous nous sommes trompés, dit-il avec une douceur infinie ; nous avons cru bien faire... Nous aurions dû prendre conseil... mais nous

nous sentions emportés bien au-dessus de l'humanité... Et maintenant, Julienne, quoi qu'il arrive, sachez-le bien, je ne puis vous êtes d'aucun secours, mais vous demeurerez pour moi la plus chère, la plus vénérée, la plus sainte.

Oh ! mon bonheur perdu ! soupira Julienne. Mon cher bonheur gaspillé, jeté à tous les vents du ciel ! Et voilà Jean, à son tour, qui connaît la même folie... Il aime, ou croit aimer; il veut se marier... Dans trois ou quatre ans, je ne serai plus pour lui que sa vieille tante Julienne qui l'a élevée... Mais, arrivé à l'âge d'homme, se souvient-on des bras qui vous ont bercé ? C'est au midi de l'existence qu'il faudrait unir deux vies, pour continuer sur la même route, avec un courage doublé !... Jean se mariera, et je mourrai seule...

— Julienne, ne parlez pas ainsi, fit Aymery, vous me faites trop de chagrin. Et moi aussi je vieillirai seul, cent fois pi. que seul — car la solitude n'est pas une mauvaise compagne, tandis qu'un ménage mal assorti, c'est l'enfer ! Et je n'ai pas d'espoir de recouvrer jamais ma liberté.

Le heurtoir et la sonnerie retentirent ; les anciens fiancés s'écartèrent, comme deux coupables.

— Qui peut venir ? demanda Julienne.

On lui apportait une carte. Elle s'approcha de la fenêtre, car on n'y voyait presque plus.

C'est votre femme ! dit-elle à Aymery. Vous avait-elle parlé de cette visite ?

— Non. Elle a dû apprendre que j'étais venu... Tout se sait dans ces villes de provinces... Méfiez-vous, Julienne... Elle peut être dangereuse, car elle n'est pas bonne.

— En quoi pourrais-je la craindre ? demanda Mlle de Puygarrou, pendant qu'on introduisait la nouvelle venue.

Lubine entra, la tête haute, le regard inquisiteur, et, sur-le-champ, les amis d'autrefois se crurent devinés.

— Les lampes ! demanda Julienne, après quelques paroles de banale bienvenue. On n'y voit pas, aujourd'hui, tant le jour est sombre, et Jean n'est pas encore rentré...

— Vous aimez beaucoup votre neveu, mademoiselle ? demanda Mme de Morillac.

— Comme s'il était mon fils, répondit simplement la tutrice.

— Son éducation vous a donné du mal ? demanda mechamment Lubine.

— Dans le commencement, oui, j'en conviens. Mais, depuis, il est devenu ce que doit être un des nôtres : un brave et courageux garçon.

Julienne avait beau faire, sa voix tremblait, et, malgré l'abat-jour protecteur, son visage ne savait pas dissimuler la trace de ses émotions. Le regard de Lubine la gênait, comme l'intervention d'une personne mal élevée.

— Je ne croyais pas vous trouver ici ? dit Mme de Morillac à son mari. C'est bien le dernier endroit où je vous aurais cherché. Ne devions-nous pas faire notre visite ensemble ?

— Je suis un si vieil ami de la famille que j'ai cru pouvoir me permettre d'entrer, Mlle de Puygarrou n'ayant pas défendu sa porte, répondit-il.

— Moi, fit Lubine, je ne suis pas une vieille amie, mais la femme de mon mari peut, je le pense, se présenter partout où celui-ci est reçu?

Fort heureusement, Jean entra, car la conversation s'aventurait sur un terrain dangereux.

— Ce sera prêt mardi, tante Julienne, dit-il. Oh ! pardon, madame, je ne vous avais pas vue... Bonsoir, monsieur.

— C'est mardi que la chrysalide se métamorphose en papillon ? fit Lubine. Vous cessez d'être un homme des bois pour appartenir à notre monde pervers et civilisé ?

Le regard de Jean cherchait celui de sa tante, qui l'évitait.

— Et c'est jeudi que nous assisterons à la cérémonie ? continua Lubine.

— Quelle cérémonie ? demanda le jeune homme.

— Mais... votre entrée dans le monde...

— Je n'en suis jamais sorti, chère madame, répliqua Jean un peu vivement. Nous avons vécu à l'écart ; il le fallait : on ne peut pas mener de front la vie mondaine et ses études ; mais je ne crois pas avoir jamais mérité la flatteuse appellation d'homme des bois...A Bornéo, c'est ainsi qu'on désigne les orangs-outangs, je crois. Tante, ai-je à ce point l'air d'un singe ?

— Pas le moins du monde, mon neveu. Mme de Morillac a voulu dire seulement que tu avais beaucoup à apprendre au point de vue des habitudes mondaines, et tu sais que, là-dessus, toi et moi, sommes absolument d'accord.

— Pour cela, oui ! répondit Jean.

Aymery se leva. Il aurait voulu emmener sa femme dans un lieu désert pour l'y étrangler à son aise ; mais, de nos jours, ce sont des tentatives périlleuses. Il se contenta de saluer Mlle de Puygarrou come si elle eût été une reine, et,

laissant Lubine passer devant, il se retrouva dans la rue étroite et sombre.

— J'ignorais que vous fussiez avec cette demoiselle sur un pied d'intimité assez solide pour vous autoriser à lui rendre visite quand elle est seule, dit Mme de Morillac en remontant dans la voiture de Céphise qui l'avait amenée.

— J'étais le meilleur ami de son frère, quoiqu'il fût considérablement plus âgé que moi, dit Aymery.

— Ah ! tout s'explique, alors. Il est joli garçon, ce Jean ! Un peu rustaud...

— Je ne trouve pas, fit sèchement le mari.

— J'oubliais qu'il ne faut pas parler légèrement des hôtes de cette maison trois fois sainte, repartit légèrement sa femme. Je serai plus prudente à l'avenir, vous en serez juge vous-même.

Aymery n'avait pas à répondre ; tout à coup il se tourna vers celle qui portait son nom :

— Trois fois sainte, avez-vous dit ? C'est vrai. Cette maison est sainte par le malheur et par la vertu. Ceux qui y ont vécu, ceux qui y sont morts étaient tous de braves cœurs, et quelques-uns furent des héros. Il est peu de choses au monde que je prenne autant au sérieux que ce logis et ce qu'il abrite. Vous me ferez plaisir en ne l'oubliant pas, Lubine.

— On s'en souviendra, répondit-elle posément. J'ai déjà formulé mon opinion sur un des membres de cette respectable famille : très joli garçon, M. Jean. Quel âge peut-il avoir ? Vingt-deux ou vingt-trois ans ?

— Pas encore dix-huit.

— Il paraît davantage, avec cette barbe et ces

sourcils noirs...C'est comme sa tante ; elle pourrait se dire sa mère, sans fausse coquetterie.

Non ! On ne peut pas trouver sur le sol français un endroit tranquille pour y étrangler sa femme sans s'exposer à de regrettables ennuis ! Aymery se mordit les lèvres et garda le silence.

XVII

Jean n'avait plus que peu de temps à passer à Perpignan avant de partir ; il avait été déclaré "bon pour le service" et les quelques mois passés au milieu d'un monde nouveau pour lui avaient ouvert à ses regards d'enfant vite mûri des horizons tout à fait inconnus.

Il comprenait maintenant ce qui faisait la réelle supériorité de femmes comme sa tante ou Mme Carval sur le troupeau banal, semblable à Lubine ou à nombre d'autres. Le " je ne sais quoi " qui fait la véritable grandeur était apparu à ses yeux dessillés et Mariette n'avait rien perdu à la comparaison.

La candeur, la virginale fraîcheur de cette âme toute neuve triomphaient des airs guindés de maintes jeunes filles ; plus que jamais il sentait en elle le parfum de la garrigue, l'arome du sol natal dans sa divine pureté. Non, Mariette ne saurait jamais ni flirter, ni mentir pour "attraper" un beau parti ; mais elle lui resterait fidèle, ainsi qu'elle l'avait promis. C'était une plante des bois, dans toute son intégrité native, sans greffes ni perfectionnements. Telle qu'il l'avait aimée, telle il la retrouverait;

il avait appris cette leçon en regardant et en écoutant les autres.

Moins préoccupé d'une unique pensée, il eût fait tout de suite une bien étrange découverte: sa beauté d'éphèbe triomphant avait attiré l'attention de Lubine, et, il l'ignorait encore. Mais ses yeux ne tardèrent pas à s'ouvrir.

Mme de Morillac ne se cachait guère pour lui témoigner ses préférences. Elle poursuivait ainsi un double but : ennuyer son mari et tourmenter Julienne.

L'âme de Lubine était incapable de concevoir la grande et noble affection qui unissait la tante et le neveu ; de même, elle ne pouvait comprendre l'amitié que son mari semblait porter à ces deux êtres, mais elle sentait très bien qu'en initiant Jean aux délices raffinées du flirt elle serait désagréable à tout le monde.

" Elle le couve ! " se disait-elle parfois avec une sorte de rage, en songeant à Julienne. Lubine, autrefois si pressée de quitter Perpignan, trouvait maintenant un plaisir maladif et compliqué à extorquer des compliments à " ce lourdaud de Jean." Volontiers elle lui passait sous le nez ses mains fines et blanches, elle laissait flotter sur l'épaule du jeune homme les dentelles de ses costumes d'intérieur, imprégnées d'un parfum savant, et se disait qu'en vérité ce garçon devait être bien sot pour ne pas comprendre qu'elle souhaitait entamer avec lui une bonne coquetterie dans toutes les règles.

Pas si lourdaud, Jean ! Il savait parfaitement à quoi s'en tenir, et, lorsque Mme de Morillac croyait le mener savamment, au bout d'une ligne, jusqu'au bas-fond herbeux où elle le laisserait pantelant au soleil — pauvre

goujon maladroit ! — c'était lui qui se donnait le plaisir de la voir jouer pour lui cette comédie vilaine, indigne d'une honnête femme, dans le sens que les Puygarrou avaient toujours attaché à ce mot, de père en fils, de mère en fille.

Aymery n'était pas aveugle. Plus d'une fois il avait été violemment tenté de se mettre dans une de ces belles colères qui renouvellent le sang d'un homme. Mais il sentait obscurément que ce serait imprudent et maladroit de sa part. Il donnerait ainsi à sa femme sur lui un avantage dont elle profiterait, et qui le mettrait à sa merci pour longtemps, peut-être pour toujours.

Que Julienne pût être blessée des façons de Lubine à l'égard de Jean, il ne pouvait le croire... De telles choses n'existaient pas pour eux ; ils voyaient de plus haut.

Cependant Julienne souffrait. Les avances de Mme de Morillac la choquaient dans sa dignité de tutrice, dans sa pudeur de femme, et parfois elle avait envie de crier à son neveu :

— Mais ouvre donc les yeux, et regarde ! Ou bien prends-tu vraiment plaisir à ce vilain manège ?

Oui, Jean y prenait du plaisir, mais non pas celui que croyait Lubine. Jean s'était mis dans la tête qu'il ouvrirait les yeux d'Aymery, si celui-ci était aveugle, et. s'il ne l'était pas, qu'il l'aiderait à rompre sa chaîne.

Jean se reprochait d'avoir été l'instrument involontaire et inconscient des chagrins de tante Julienne, et ce gamin, rusé comme un vrai Gascon qu'il était, jouait si bien son rôle, que tout le monde y était pris.

Julienne se sentait mal à l'aise, de même que

Céphise ; ces deux âmes, honnêtes et faites pour le devoir, ne pouvaient comprendre cette singulière partie, où l'honneur de la famille se trouverait peut-être engagé, — se fût trouvé engagé, si Jean eût eu quelques années de plus.

Mais que faire ? Que dire ? Tout se passait en paroles indécises, en regards fugitifs qui ne liaient rien ni personne.

Souvent Mlle de Puygarrou songeait à Mariette Gaudens. Pauvrette ! Si vite oubliée, après tant de serments solennels ! Il avait suffi de l'apparition d'une Parisienne au cerveau fêlé pour détruire la charmante idylle ébauché à l'ombre des pins parasols...

— Si elle savait ! pensait Julienne. Ce serait pure charité que de le lui dire !

Mais l'honneur de Mlle de Puygarrou se refusait à une délation. Et puis, il y avait dans l'attitude de Jean quelque chose de si bizarre, il semblait parfois se moquer de lui-même, comme des autres, avec tant d'invincible raillerie, que sa tante n'y comprenait plus rien.

— Autres temps, autres mœurs, se disait-elle ; et pourtant, il n'y a pas encore tant d'années...

Un sentiment de pitié bien naturel lui fit souhaiter un jour de voir Mariette. Elles se rencontraient à l'église autrefois, le dimanche ; on échangeait un mot de bon voisinage ; mais, depuis que les Puygarrous habitaient Perpignan, elles ne s'étaient plus revues.

—Je la verrai! se déclara Julienne, je lui parlerai : avant de m'en prendre à Jean de cette étrange conduite, qui, d'ailleurs, va forcément cesser bientôt, je veux connaître mieux cette enfant, et savoir si elle mérite que je me fasse du souci à son sujet.

Julienne fut tout étonné de ne pas y avoir songé plus tôt ; mais elle s'était absorbée dans sa nouvelle vie et dans ses propres inquiétudes, au point de négliger tout ce qui ne la touchait pas de très près.

Un samedi, Mlle de Puygarrou déclara à son neveu qu'il serait maître au logis pour vingt-quatre heures.

— Le domaine a besoin de moi, dit-elle ; je l'ai beaucoup négligé en ces temps derniers et je n'aurai pas trop de toute une journée. Je coucherai au château et je reviendrai demain soir.

Elle s'attendait à la demande ordinaire :

— Tante, vous m'emmenez ?

Elle fut extrêmement surprise de ne rien entendre de pareil ; une lueur malicieuse brillait au fond des yeux de Jean, mais il ne dit rien.

— Tâche de te conduire comme un homme, ajouta-t-elle.

— Ma tante, répondit-il, vous savez bien que je ne suis plus un enfant.

— Malheureusement ! murmura Julienne.

Elle se sentait extraordinairement troublée. Ce n'était pourtant pas la pensée de laisser son neveu seul au logis : bientôt, il lui échapperait pour tout de bon. Ce n'était pas non plus l'idée de l'entrevue qui l'attendait : elle s'y était préparée. Quoi donc, alors ?

Elle n'eût su le dire, et elle partit dans un état d'esprit parfaitement désagréable, mécontente d'elle-même et de l'univers, après avoir recommandé Jean aux soins maternels de Mme Carval.

— Ne craignez rien, répondit celle-ci. Il sortira avec mon mari et peut-être Aymery ; puis

il dînera chez nous, et vous le trouverez endormi ce soir quand vous rentrerez par le dernier train.

— Je ne pourrai peut-être pas revenir avant lundi, expliqua Julienne. Enfin, je ferai de mon mieux.

Jean écoutait silencieusement, avec cette paillette de malice luisant au fond de ses yeux. Il embrassa sa tante de toutes ses forces lorsqu'elle prit congé de lui à la gare, où il avait voulu l'accompagner.

— Tante, lui dit-il, vous verrez peut-être Mariette ; vous ne voudriez pas vous charger d'un message pour elle ; il serait inutile de vous le demander.

— Tout à fait inutile, mon enfant, répondit Julienne. Amuse-toi bien. Tes dimanches heureux sont comptés, à partir de maintenant.

Le train partit, et Julienne, pensant à mille choses, regarda fuir la sombre masse du Canigou, chaperonnée de neige, qui semble si proble si proche, et qui est toujours si lointaine, — comme tous nos espoirs et toutes nos joies.

XVIII

Le lendemain, à l'issue de la grand'messe, Mlle de Puygarrou se trouva fort entourée.

L'aimable familiarité qui, dans le Midi, dégénère bien rarement en laisser-aller, appelait autour d'elle tous ceux que, pendant de nombreuses années, elle avait soignés, encouragés, consolés, et parfois guéris, de leurs souffrances ou de leurs chagrins.

C'est après son départ qu'on s'était aperçu de la très grande place qu'elle occupait dans la vie morale aussi bien que matérielle des voisins, pauvres ou aisés, de tous, en un mot. Son absence avait été un véritable désastre pour plus d'une famille, moins pour les secours, dont elle ne s'était cependant jamais montrée avare, que pour la sagesse de ses conseils, la prudence affectueuse de ses paroles, toujours bienvenues et toujours en conformité avec les besoins de ceux qui les demandaient.

— Oh ! mademoiselle ! Vous voilà revenue ? Sans M. Jean ? Pour tout à fait, alors ?

Si Julienne revenait sans son neveu, c'est qu'évidemment celui-ci était au régiment, ou parti pour Paris, ou pour quelque autre endroit éloigné, où sa tante ne le suivrait pas.

— Non, mes amis, pas encore, répondit Julienne. Je repars ce soir ou demain matin. Mais je m'ennuyais de ne pas voir le vieux domaine, et aussi vous tous... Bonjour, mademoiselle Mariette... Catherine, voulez-vous me confier votre fillette, pour que nous fassions ensemble un tour de promenade ? Je la reconduirai jusqu'à la porte de la métairie.

La nourrice ne savait trop que répondre, et, cependant, la proposition de Mlle de Puygarrou était une faveur si marquée, que déjà tout le pays s'en montrait jaloux. Et puis, qui sait ce que cachait cette proposition, en apparence innocente ?

— Ne craignez rien, vous dis-je. Maître Gaudens n'attendra pas son dîner de midi. Prenez les devants, nous vous suivrons de près. Mais je voudrais causer un peu avec cette mignonne.

Mignonne, Mariette l'avait toujours été, et,

durant ces longs mois de lente souffrance qui de l'enfant avait fait une femme, elle l'était devenue plus encore.

Elle avait grandi ; l'ovale de son visage s'était allongé, ses yeux, toujours profonds, s'étaient encore approfondis. Elle était plus que jolie, maintenant ; elle serait belle, lorsque les années auraient accompli leur œuvre, en même temps que l'attente et la patience.

Svelte, élancée, comme le sont rarement les femmes de son pays, elle trahissait une origine plus relevée que le troupeau frétillant de jeunes filles qui s'envola en caquetant hors du cimetière pendant qu'elle prenait place silencieusement au côté de Julienne.

— Nous nous sommes rencontrés bien des fois, dit celle-ci, et pourtant nous ne nous connaissons guère...

— Oh ! moi ! je vous connais bien ! fit Mariette en rougissant.

— Si bien que cela ? On vous a parlé de moi?

— Tout le monde parle de vous, reprit sagement la jeune fille, et tout le monde en dit du bien. Vous avez manqué à tout le pays, pendant que vous étiez là-bas...

Elle indiquait la direction de Perpignan, d'un geste doux et mesuré. Julienne ne put s'empêcher d'admirer la correction de son attitude.

— Alors, vous avez un peu d'amitié pour moi ? demanda Julienne.

Elles suivaient une route étroite, vrai sentier de chèvres où il fallait s'attendre si l'on voulait obtenir une réponse. Délibérément, Mlle de Puygarrou s'assit sur les cystes brûlés par le

soleil de l'été, à l'ombre courte des chênes-lièges.

— Nous pouvons bien prendre cinq minutes, dit-elle. Nous les regagnerons ensuite...

Mariette s'assit auprès d'elle. Les cigales chantaient dans l'air embrasé de midi, car il n'est presque pas d'automne dans ce pays aimé des dieux, comme la Grèce, à laquelle il ressemble.

— Vous avez de l'amitié pour moi, sans me connaître, reprit Julienne ; il en serait peut-être différemment si vous me connaissiez mieux...

— Je ne croix pas, fit Mariette avec un joli signe de dénégation, fait de sourire et de grâce modeste.

— Et si je voulais vous causer du chagrin ?

— C'est que ce serait nécessaire, dit Mariette, d'un air résigné.

Son joli visage portait l'empreinte d'une sagesse, d'une gravité bien au-dessus de ses années. Le temps, pour bref qu'il eût été, avait fait son ouvrage ; elle n'était plus l'enfant joyeusement inconsciente, Psyché avant l'amour ; c'était une jeune fille qui aimait et qui acceptait la vie telle que la vie se présenterait devant elle, fût-ce lourdement chargée de peines.

Julienne se sentit profondément émue de tant de simplicité.

— Je ne voudrais pas vous faire de chagrin, Mariette, je vous l'affirme. Le chagrin viendra peut-être ; il vient à tout le monde, en cette vie, mais ce n'est pas moi qui vous l'apporterai.

Mariette leva sur la demoiselle de Puygarrou

ses beaux yeux tendres et candides, qui avaient déjà pleuré souvent, et lui dit soudain :

— Jean ne m'aime plus ?

Julienne demeura interdite. Serait-il vrai qu'il y eû chez certaines âmes, particulièrement faites pour la joie et la douleur, une sorte de divination, qui les avertit du mal encore ignoré ?

— Jean vous aime. Rien ne m'autorise à penser qu'il ne vous aime plus, répondit la tante, parlant un peu plus affirmativement qu'elle ne l'eût voulu, mais se sentant incapable de désespérer cette jeune âme avant que la nécessité s'en fît sentir.

— Alors, mademoiselle... Oh, mademoiselle, vous lui permettrez... vous nous permettrez de nous marier ! dit la jeune fille en joignant les mains, comme si le paradis s'ouvrait devant elle.

Julienne ne répondit pas sur-le-champ.

Au bout d'un instant, elle posa sa longue main de patricienne sur la main de l'enfant qui l'implorait, mais sans chercher à lire dans ses yeux.

— Comprenez-moi bien, Mariette, dit-elle ; je ne veux vous causer aucun souci inutile. Pour moi, les questions de noblesse et de roture sont sans grande importance. Je sais seulement que, lorsque deux jeunes cœurs se sont pris d'amour l'un pour l'autre, il serait téméraire de chercher à entraver les desseins de la Providence. Qui sait où est le bonheur ? Aujourd'hui, nous croyons le voir ici ; demain, il est ailleurs... Si Jean vous reste fidèle plusieurs années, c'est en quelque sorte un gage de fidélité

pour l'avenir, — à moins que ce ne soit tout le contraire, hélas !

Mariette la regardait sans la comprendre. A son âge, quatre ans étaient un siècle ; une fidélité de quatre ans, c'était l'éternité.

— Mais il ne faut pas espérer, mon enfant, continua Julienne, il ne faudrait pas espérer, parce que vous avez vu quelques mois, quelques années s'écouler sans apporter de changement dans les sentiments de mon neveu... J'ai vu s'éteindre et mourir des fidélités plus longues, et il n'en restait rien que le regret... Ne pleurez pas, Mariette... Nous autres femmes, nous savons mieux aimer ; seulement il se peut qu'on nous revienne, et qu'alors on nous demande de consoler des chagrins infligés par d'autres... Dans ce cas-là, mignonne, il faudrait pardonner, pardonner toujours... Vous ne comprenez pas ?

— Jean ne peut avoir cessé de m'aimer ! s'écria la jeune fille dans un bel élan de colère juvénile.

— J'espère que non ! J'espère qu'il vous reviendra... après le temps voulu et qu'il tiendra toutes ses promesses, dit Julienne avec douceur. C'est alors que vous verrez combien j'ai été sage, en apportant un obstacle momentané à votre idylle... Vous êtes si terriblement jeunes tous les deux ! Il en est que cela ferait rire... Moi, j'aurais plutôt envie de pleurer, en voyant votre vie d'amour, votre vie de femme au cœur tendre commencer si tôt !...

Mariette s'inclina sur la main de Julienne et la baisa avec un mélange de tendresse et de respect. La tante de Jean passa son autre main

sur la joue veloutée, dont rien n'avait terni la fraîcheur.

— Vous n'avez rien dit à votre père ? demanda-t-elle.

— Non, avoua l'enfant : je n'ai pas osé...

— C'était plus sage. Si ce mariage doit se réaliser, votre père sera toujours averti assez tôt, car c'est un homme fier ; s'il n'était pas votre père, je dirais qu'il est orgueilleux... Il est bon d'être fier, Mariette, cela sauve de bien des périls, mais l'orgueil...

Elle se tut et son regard reprit l'expression lointaine qu'il avait parfois, lorsqu'elle songeait aux choses du passé.

— Mademoiselle, vous ne m'avez rien dit de Jean... Il n'est pas malade ?

Julienne sourit ;

— Malade ? Oh ! non ! certes ! il se porte à merveille. Il trouve la vie bonne... Bientôt il la trouvera tant soit peu dure...

Mariette soupira, très discrètement, à peine un souffle.

— Il ne vous a pas parlé de moi ? fit-elle, en détournant les yeux.

— Si je lui permettais, il me parlerait souvent de vous, et de l'avenir ; mais je ne puis l'y encourager. C'est déjà beaucoup, Mariette, de ne pas lui avoir défendu d'y songer.

— C'est vrai ! avoua humblement l'enfant. Mademoiselle, vous êtes venue me voir, car c'est bien pour moi que vous êtes venue, comme une bonne et tendre messagère... Dites-moi la vérité, faut-il arracher de mon cœur ?...

Elle s'abattit soudainement sur l'épaule de celle qu'elle n'osait appeler son amie.

— Pauvre petite ! dit Mlle de Puygarrou avec

une clémence pleine de délicatesses sous-entendues ; non, n'arrachez rien de ce pauvre petit cœur, je ne suis pas venue ici pour le déchirer; mais ne choyez pas trop non plus l'amour que vous avez laissez naître. L'âme des hommes n'est pas faite comme la nôtre, Mariette ; nous sommes nées pour aimer, souffrir... et pardonner. Eux, leur destin en fait des maîtres... Soyez patiente, Mariette, ne caressez pas trop vos chimères ; c'est si cruel de les repudier quand on les a eues trop longtemps pour compagnes !

— Vous me cachez quelque chose ! s'écria Mariette en se levant, prête à combattre pour son jeune amour.

— Je n'ai rien à vous cacher, rien à vous dire... Mais la vie est si différente à vingt ans de ce qu'on la croit à dix-sept, — et plus différente encore à trente de ce qu'on l'a vue à vingt ! J'ai de l'amitié pour vous, mon enfant, je voudrais vous savoir heureuse. En ce qui dépend de moi, vous le serez ; cela ne vous suffit-il pas?

— Oh ! mademoiselle, c'est déjà tant de bonté ! murmura Mariette ; mais mon cœur est triste et inquiet...

— Cela, c'est le commencement de la vie, dit Julienne. Ayez foi dans l'avenir et soyez patiente. Et puis, sachez aussi que je vous aime. Midi va sonner, il faut entrer à la métairie ; allez, mignonne, et que Dieu vous aide !

Elle baisa le front pur et regarda tout au fond des yeux innocents. Ceux-là ne connaissaient ni la ruse ni le mensonge. Que leur réservait l'avenir, cet avenir qu'invoquait Julienne ? Des larmes certainement, et des larmes encore...

Elle serra la petite main tremblante qui se tendait timidement vers elle et retourna au château, pendant que Mariette rentrait à la métairie, au son joyeux des cloches, lancées à toute volée pour l'angélus de midi.

XIX

Jean avait déclaré que cette journée de dimanche serait consacrée par lui à mettre en ordre une infinité de choses, toujours remises et retardées, mais qui ne pouvaient plus l'être davantage, son départ étant désormais si prochain.

Tout au plus, vers cinq heures, se permettrait-il une apparition dans l'hospitalière maison des Carval, où les enfants l'adoraient pour sa bonne grâce et sa disposition à se prêter à toutes leurs fantaisies.

— C'est que nous rentrerons peut-être un peu plus tard, fit remarquer Céphise ; nous avons promis aux mioches de les conduire à la matinée du cirque ; mais nous vous attendons pour dîner. Jean, vous savez que votre couvert est toujours mis chez nous, et aujourd'hui plus encore que de coutume, puisque vous seriez seul.

— Eh bien, je viendrai dîner, merci, fit Jean, dont les yeux brillaient de cette singulière paillette malicieuse, visible pour bien peu et qui n'était pas sans inquiéter Céphise. Que voulez-vous que fasse de sa personne un pauvre grand garçon, esseulé dans le logis immense et mélancolique des Puygarrou ? Car, il n'y a pas à dire, majestueux et plein de dignité, le logis,

mais fort mélancolique, lorsqu'on s'y trouve seul, à l'heure où le soir tombe !

— Mon cher enfant, fit affectueusement Carval, vous viendrez quand il vous plaira. Vous trouverez ici des revues, des journaux et toute ma bibliothèque. La maison est à vous.

Jean remercia et alla faire un tour, sous les somptueux platanes qui sont la gloire et la beauté du Perpignan extérieur.

Cette partie de cirque, promise depuis longtemps aux enfants, était une fête qui mettait leurs petites cervelles à l'envers. A peine put-on les habiller, tant ils avaient de peine à se tenir en place.

On ne saura jamais, à moins de l'avoir essayé soi-même, la dose de patience et de fermeté qu'il faut apporter à cette opération si simple en apparence : boutonner ou lacer deux ou trois paires de petites chaussures.

On dirait que les pieds mignons, révoltés contre toute contrainte, dansent d'impatience et refusent de se laisser enfermer.

Cette délicate opération fut achevée cependant à la satisfaction générale ; les chapeaux trouvèrent leur place sur les boucles rebelles ou soyeuses ; à grand renfort de bonnes paroles, on fit entrer les doigts récalcitrants dans les gants indispensables, mais si ennuyeux ! Et tout le monde se trouva prêt.

Tout le monde, excepté Lubine, qui apparut au repas de midi dans le plus séduisant des costumes d'intérieur, fraîche, autant que le lui permettait son teint de Parisienne déjà lasse de bals et de théâtres, mais affligée, disait-elle, d'une migraine dont le repos pourrait avoir raison.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, j'ai horreur des cirques et autres divertissements forains. C'est bon pour les bébés, ces plaisirs-là.

— Je n'en fais pas fi ! déclara Carval, et Céphise non plus ; pourtant nous avons laissé bien loin derrière nous l'âge des robes courtes et des petites chaussettes à mi-jambes, eh, Céphise ?

Celle-ci rit de bon cœur. Elle avait conservé une fraîcheur d'impressions et de vie qui lui faisait goûter les plus simples plaisirs comme les plus raffinés, avec la même intencité et la même joie.

— J'aime le cirque, je l'avoue, dit-elle, en rougissant un peu. J'aime les chiens savants...

— Oh ! maman ! les chiens savants ! qui comprennent tout, avant qu'on leur ait parlé, et qui meurent d'envie de faire leurs tours les premiers, avant leurs camarades ! s'écria l'aîné des garçons.

— Les chiens savants, parce qu'on les dresse avec du sucre et de bonnes paroles, reprit Céphise en riant ; je n'aime pas tout ce qui est factice, et par trop préparé ; mais les éléphants si intelligents, sous leur lourde forme, avec leurs petits yeux malins...

— Comme les yeux du cousin Jean quand il médite une bonne farce...

— Tu as vu ton cousin Jean méditer une bonne farce, comme tu dis ? fit Mme Carval, stupéfaite de la perspicacité de son premier-né.

— Pas plus tard que ce matin, à déjeuner, quand papa lui a dit que la maison était à lui. Tu ne l'as donc pas regardé, maman ?

— J'avoue que non ! fit Céphise, de plus en plus confondue.

— Eh bien, tu verras. Ou alors je me serais joliment trompé, mais ça m'étonnerait bien !

— Nous verrons cela en rentrant, dit Carval. Décidément, dame Lubine, vous refusez de partager nos plaisirs innocents ?

— Je ne refuse pas, rectifia poliment Mme de Morillac, mais je ne trouverais là aucun agrément, et...

— Pas même si l'éléphant se mettait à genoux devant vous pour vous rendre les honneurs et ne voulait plus s'en aller, comme c'est arrivé à maman une fois, quand elle était jeune fille ?

— A vous, Céphise ? demanda Lubine en relevant la tête.

Tout honneur rendu à une autre lui semblait quelque chose de pris sur sa part, cet hommage vînt-il d'un simple éléphant.

Carval riait.

— C'est, je crois bien, la plus grosse conquête qu'ait jamais faite ma femme, dit-il, même en me comptant. Tu n'as pas besoin, Céphise, de m'adresser des regards courroucés. Je sais bien que je ne puis entrer en ligne de compte avec un éléphant, même un petit éléphant ; mais, tout de même, cela devait être drôle !

— Où, quand, comment ? demanda Lubine très intéressée.

— A Clermont-Ferrand, sur la place de Jaude, à l'époque où ma pauvre Céphise promenait sa mère d'hôtels en hôtels, de purgatoire en purgatoires, pour ne pas dire pis encore. C'était le temps des villes d'eaux et des cures qui font tant de bien au médecin, à l'hôtelier, et tant de mal au malade ; Céphise n'était pas mariée à cette époque, et nous ne pensions même

pas pouvoir jamais l'être. Il y avait un cirque superbe, et comme nous vous avons confessé nos goûts vulgaires, cousine, je n'ai pas besoin de vous dire que Mme Maubert, sa fille et mon cher beau-frère Gaétan sautèrent sur la possibilité de passer une soirée au cirque, un peu comme des naufragés sauteraient sur un navire destiné à les rapatrier.

La troupe, reprit Armand, comprenait plusieurs éléphants, déjà respectables et bien dressés ; ils exécutèrent, avec la gravité qui caractérise ces nobles personnages, tout ce que comportait leur programme. Mais ils avaient pour compagnon un autre éléphant beaucoup plus jeune, gentil comme un très gros bébé, gris de souris, probablement " né à la ménagerie ". Celui-là était le chéri, le choyé, l'enfant gâté, celui à qui tout est permis. D'excellentes façons d'ailleurs, mais tournant et papillonnant autour des lourds pachydermes, avec la grâce ingénue d'un cœur sans malice...

Lubine fronça légèrement les sourcils ; elle trouvait tout cela d'un goût déplorable ; Aymery avait l'air de s'amuser, ce qui n'améliorait pas la situation.

— Bref, dit Carval, lorsque la famille Jimbo eut terminé ses exercices et qu'il fallut traverser la piste pour retourner aux écuries, dans les couloirs réservés, les gros éléphants prirent le devant, avec la pompeuse majesté qui caractérise leurs mouvements, salués sur leur passage par des applaudissements enthousiastes, récoltant même des sucres d'orge et des tablettes de chocolat, qu'ils savaient très bien happer sans les laisser choir. Tout à coup, l'enfant gâté avisa Céphise, ma future épouse, qui n'était

pas plus joyeuse que de raison. Est-ce l'expression légèrement mélancolique de ce jeune visage qui toucha l'éléphantin, ou bien fut-ce le coup de foudre, l'irrésistible coup de foudre?...

— Armand ! de grâce ! implora sa femme.

— Soudain, continua l'impitoyable mari, le jeune animal s'arrêta devant celle qui devait porter mon nom... Je naviguais alors vers l'Extrême-Orient, bien loin de soupçonner ce qui se passait sur la place de Jaude, au centre même de ma patrie ! Ce jeune être plein de goût et de tendresse s'arrêta devant Céphise, encensa deux ou trois fois avec sa trompe et posa celle-ci sur le rebord de velours rouge de la loge où trônait modestement la dame de mes pensées.

Un éclat de rire salua la péroraison de cette phrase. Armand continua, sans se montrer glorieux de son succès d'orateur :

— C'était le coup de foudre, vous dis-je! Jimbo junior, Bébé Eléphant, quel que fût son nom, ne voulait plus s'en aller. Vainement Céphise lui gratta doucement la trompe, elle ne fit que se l'attacher davantage. Les cornacs, accourus, stupéfaits de cette équipée, n'obtinrent rien de plus. Le jeune éléphant s'était épris à première vue de celle qui devait être Mme Carval, et rien ne pouvait l'en détacher. Les paroles, bonnes ou mauvaises, dans des idiomes très variés et parfaitement inconnus, restèrent sans effet sur ce jeune cœur — ou ce jeune cerveau ; on prétend que l'éléphant possède une dose d'entêtement presque comparable à celle d'un être humain ! Bref, le barnum de la ménagerie finit par s'approcher de Mlle Maubert et la pria de bien vouloir sortir avec lui, pour

l'accompagner jusque dans la loge de ce jeune sujet, à l'imagination inflammable.

Au milieu de la gaîté générale, Céphise et sa mère, pour ne pas entraver éternellement la suite de la représentation, durent passer devant et accompagner le sensible animal jusque chez lui.

Là, on le boucla sérieusement au moyen d'une chaîne en fer dont il ignorait encore la fermeture ingénieuse, et ma future épouse, renonçant au reste des plaisirs de la soirée, rentra à l'hôtel avec sa mère ; elle se sentait incapable de supporter les regards curieux d'un public très amusé, qui n'avait sans doute jamais assisté à pareil spectacle.

— C'est très drôle ! fit Aymery. Et vous ne l'avez jamais revu ?

— Je vous prie de croire, répondit Céphise, que je n'ai rien fait pour cela. Pendant longtemps ce fut une de mes craintes que d'être exposée à me trouver nez à nez...

— Nez à trompe ! rectifia son mari, pendant que les enfants se roulaient en riant sur les canapés.

— Soit !... avec un ami de cette envergure. C'était flatteur, mais encombrant, il faut l'avouer. Voyons, mon petit monde, maintenant que papa vous a fait rire aux dépens de maman, il est grand temps de partir si vous voulez être bien placés. Vous venez, Aymery ?

— Assurément ! Je confesse mon goût pour ces plaisirs peu distingués. Je n'aime ni les hercules, ni les écuyères en robe de tarlatane, mais un beau cheval dressé en liberté ou une séance de haute école ne me laissent pas indifférent. Nous vous retrouverons ici, Lubine ?

— Plus probablement dans ma chambre, car j'ai grand mal à la tête, fit-elle d'un air souffrant. Oh ! que cela ne vous empêche pas de vous amuser, mon ami. Je ne me pardonnerais pas de gâter votre plaisir.

Là-dessus, ils se séparèrent.

Demeurée seule dans la villa, car les domestiques avaient eu leur part de liberté et ne devaient rentrer que pour s'occuper du dîner, Mme de Morillac donna congé à sa femme de chambre, qu'elle avait retenue.

— Faites comme les autres, lui dit-elle, amusez-vous ; je n'aurai pas besoin de vous.

— Mais si madame désirait mes services ? dit la jeune personne en hésitant.

— Je n'ai besoin de personne, vous dis-je. Allez. Pourvu que vous soyez ici pour six heures, afin de m'aider à m'habiller pour le dîner, je vous tiens quitte du reste.

Ravie, la jeune fille courut s'attifer, au moyen de quelques chiffons de couleurs éclatantes ; puis elle sortit la dernière.

— Et pour rentrer, comment faire ? demanda-t-elle.

— La cuisinière sera revenue bien avant vous.

— Et s'il venait quelqu'un ?

— Personne ne viendra ; ou, si l'on venait, ce seraient des amis de la maison, et j'ouvrirais moi-même. Mais je n'aurai pas à me donner cette peine, car j'ai sommeil, et je crois que je vais dormir.

La jeune fille s'envola, radieuse de la bonne aubaine. Elle ne se privait pas de sortir en cachette, mais avec la permission de madame c'était bien plus commode. Personne n'y trouvait

verait rien à dire. Elle tira sur elle le battant de la porte et disparut.

XX

La villa était vaste et sonore, sans les petits pieds d'enfant pour lui donner le mouvement et la vie ; sans les voix bien timbrées des hommes, rarement entendues, mais si nécessaires pour maintenir une impression d'existence active dans un logis ; sans les allées et venues de l'alerte Céphise, toujours présente... Lubine eut presque peur de se voir seule, comme elle l'avait pourtant désiré.

— Bah ! Je ne serai pas seule longtemps ! se dit-elle en s'allongeant sur une couchette style Empire, meuble précieux d'acajou orné de bronze et tel qu'on n'en trouve plus maintenant qu'à prix d'or. Je serais bien étonnée si maître Jean ne faisait pas son apparition avant l'heure si charitablement indiquée par mon aimable cousine Céphise. Elle est pleine d'attentions, Céphise !

Un mauvais petit sourire flotta sur le visage de la jolie délaissée.

Elle s'ennuyait à périr, dans cette maison honorable, où un parfum de vertu surgissait des plus petits tiroirs de commode.

— Il y en a partout ici, de la vertu ! pensa-t-elle en faisant tourner ses bagues sur ses doigts un peu maigres. Il y en a dans le linge, dans l'argenterie, dans les cristaux, dans les journaux mêmes, et Dieu sait que ce n'est pas là qu'il est le plus facile d'en trouver ! On di-

rait que M. et Mme Carval font faire des tirages à part pour leur impeccable maisonnée ! Pas une anecdote risquée, par un centimètre de médisance mondaine... C'est à en mourir d'ennui... Sans l'éducation de ce grand benêt de Jean, qui laisse vraiment quelque chose à désirer, il y a beau temps que j'aurais pris ma volée ! On ne se marie pas pour vivre cloîtrée. Ce n'est pas du tout, mais du tout le mariage tel que je l'avais rêvé ! Je m'étais figuré un mari qui vivrait à Paris, faisant par-ci par-là une escapade pour gagner ses appointements et obtenir de l'avancement... Et me voilà tombée sur un garde général qui prend ses fonctions au sérieux, qui inspecte et respecte..., qui m'a tout l'air de vouloir rester ici tout le temps nécessaire et réglementaire... Y resterait-il sans les yeux trop foncés de Mlle de Puygarrou ? Ah ! j'étais loin de me douter qu'il m'amenait ici pour y contempler les ruines de sa première passion !... Est-elle morte, cette passion-là, ou bien couve-t-elle seulement sous la cendre ? Les vieux tisons, on les croit éteints, et puis,quand on y touche, on se brûle les doigts, parfois très cruellement. Si je croyais que monsieur mon mari nourrît encore un amour aussi chaste que violent pour cette vieille fille désagréable, j'aurais un joli prétexte pour changer d'existence !

Lubine regarda au fond de son âme, qui n'était ni très belle ni très lumineuse, et fit un examen de conscience approfondi.

Elle n'aimait pas Aymery, mais pas du tout, du tout ! Elle n'aimait pas davantage la vie qu'elle menait à ses côtés, et, si elle se voyait condamné à cette vie-là pour toujours, elle se

sentait capable de n'importe quoi plutôt que de l'accepter.

Il y avait eu maldonne dans ce mariage-là : on l'avait leurrée. D'abord, Aymery n'était pas aussi riche qu'on le lui avait donné à entendre. Quand le vieux père serait mort, l'héritage qui reviendrait au fils unique serait certainement fort respectable ; mais ce vieux, qui parlait sans cesse de sa mort, qui semblait n'avoir que le souffle, ne s'était-il pas avisé, au lendemain des noces, de redevenir plus jeune et plus guilleret que jamais ?

— C'est la joie ! disait Aymery, avec un bon sourire de fils heureux.

Et, en effet, s'il s'était sacrifié pour satisfaire le désir ardent de son père, il en était bien récompensé quand il recevait de lui des lettres où le changement heureux se manifestait à chaque ligne.

— Il vivra jusqu'à cent ans passés, se disait Lubine, et je serai vieille lorsque nous hériterons. A quoi bon, alors ! Ah ! si j'avais su ! Ma fortune personnelle me permettait de vivre à ma guise ; un mari était la chose la moins utile du monde, dans toute cette affaire ! La " respectabilité " ? Que m'importe ! Je me soucie bien de la respectabilité et des yeux furibonds des personnes vertueuses ! Mme de Santès, divorcée, vaudrait bien Mme de Morillac mariée, et Mlle de Santès, pas mariée du tout, valait les deux ensemble. Que je m'ennuie. Est-ce que personne ne se donnera la peine de rompre ma chaîne ou seulement de la dénouer? Je n'aime pas les esclandres, cela nuit plus tard, — à moins que cela n'amène la délivrance, — mais, si je pouvais arriver à mettre en fureur

mon impassible mari, ce serait un bien bel atout dans mon jeu !

L'après-midi s'écoulait cependant, et Lubine s'ennuyait de plus en plus.

Le jour triste et bas y contribuait pour une bonne part ; mais elle se fût ennuyée sous le plus radieux soleil d'été. Lubine avait sa chaîne en horreur, et rien ne pouvait en alléger le poids.

— Jusqu'au tombeau ! se dit-elle, en laissant tomber ses mains, qu'elle avait jointes en un geste de rage. C'est que ce ne serait pas long, si tout devait continuer de la sorte ! Et il n'y a personne ici qui veuille m'aider, qui comprenne combien je serais disposée à prendre la fuite ! Vertueux, tous vertueux ! Assommants, dans ce pays de vertu !

La grille de la villa retomba, faisant un bruit de ferraille.

— Enfin, voici Jean ! s'écria Lubine. Avec celui-là, au moins, on peut causer. C'est un bébé... trop jeune pour m'être utile, mais assez âgé pour me désennuyer.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre, pendant que Jean s'avançait lentement vers le perron, en tournant autour de la pelouse.

Il avait l'air préoccupé, et cette gravité ne messeyait pas à son beau visage régulier. Lubine, qui voulait d'abord l'appeler, se contenta de le regarder.

— Il est superbe ! se dit-elle ; mais pas même dix-huit ans ! Que peut-on faire d'un garçon de dix-huit ans, lorsqu'on cherche à se débarrasser de son mariage ? Il serait considéré comme ayant agi sans dicernement.

A cette je[illegible] idée, une folle envie de rire secoua Mme de Mor[illegible].

Sans bruit, elle r[illegible] ga[illegible]na sa chaise longue s'y installa de la [illegible] la [illegible]us [illegible]isante et attendi son [illegible]isite.

Jean [illegible]t son [illegible] l'[illegible] le plus ingénu. Malgré [illegible] mâl[illegible] certains m[illegible]ments, il [illegible]ait v[illegible] d[illegible] la [illegible]hysionomi[illegible] quelque [illegible] d'[illegible] te candeur n[illegible]xe [illegible]ce.

[illegible]ale. [illegible]dame ? d[illegible]-il avec la p[illegible] par[illegible]

[illegible]'on[illegible] [illegible] le voyez ! répondit-elle [illegible]angeant un p[illegible] de sa robe.

[illegible] tout l'[illegible]rès-midi ? Vous avez dû [illegible] emps [illegible]g ! Pas même un livre ! J[illegible] parle pas [illegible] br[illegible] vous n'aimez gu[illegible] les ouvra[illegible] l'[illegible]ille, ces petits " per[illegible] temps ". [illegible] d'ail[illegible]rs, aujourd'hui, c'est [illegible] ma[illegible]he.

— [illegible] ou[illegible], fit Lubine en indiquant un [illegible]g[illegible]

[illegible]le [illegible]en prit un autre, plus rapproché ; c'est [illegible] jeune femme avait espéré.

Do[illegible] vous allez nous quitter ? demanda-t-[illegible]lle en [illegible]dant à la dérobée.

Cro[illegible]ue ce ne sera pas sans regret ! fit l'héritier de Puygarrou.

Lubine poussa un soupir.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-elle avec sa prudence instinctive.

— Je ne [illegible]ais pas, quatre heures, quatre heures et demi[illegible]

— Pourqu[illegible]être vous venu si tard ? demanda Célimène. Nous [illegible]rions pu passer ensemble un

bon bout d'après-midi ; maintenant toute la famille va rentrer d'un moment à l'autre...

Jean rougit violemment. C'était un honnête et brave garçon. Quoiqu'il eût machiné d'une façon très satisfaisante la petite scène qui allait avoir lieu, il avait un peu honte pour lui-même, et grand'honte pour celle qui lui donnait la réplique avec tant d'aisance.

— Elle doit en avoir l'habitude ! se dit-il ; je suis joliment content qu'elle ne soit pas de notre race ! Les rois maures dorment bien tranquilles, semés n'importe où, sous les dalles de leurs sarcophages ou la terre des champs de bataille ; mais je ne voudrais pas que Mme de Morillac fût une Puygarrou, toute cousine qu'elle puisse nous être, de brix ou de broc, principalement par les femmes, je suppose, car je n'ai jamais tiré cela au clair ; c'est si peu intéressant !

La vision de Mariette, si fraîche, si pure dans sa simplicité de jeune fille, mi-demoiselle, mi-campagnarde, flotta un instant devant les yeux de Jean, d'où toute malice avait soudainement disparu.

— Jean, fit la voix de Lubine, vous ne m'écoutez pas !

— C'est vr[illegible] mes
très humble [illegible]te,
qui fait le [illegible];
on dirait qu[illegible] i-
que nous so[illegible]uvais
jours d'aut[illegible]

— Qu'avez-vous à par[illegible]es jours d'automne? demanda Lubine. C'est de printemps qu'il est question, puisque vous êtes là... Le régiment

vous semblera bien dur, à présent que vous avez goûté à la civilisation...

— Pas tant ! répondit-il, en faisant de son mieux pour entrer dans son rôle. Mais, malgré la peine qu'il se donnait, il n'y pouvait parvenir. Le noble visage d'Aymery s'obstinait à s'interposer entre lui et la jolie coquette.

— Si Aymery savait, il aurait de moi une piètre opinion, songeait le jeune philosophe ; et cependant, s'il connaissait la vérité, toute la vérité, il me saurait peut-être quelque gré... Mais il ne la connaîtra jamais; c'est impossible. Et pourtant, c'est dommage! J'aurais bien mérité une petite récompense,un petit merci,gros comme rien du tout... Cela vaudrait au moins cela ! Mais on n'est jamais récompensé à proportion des services rendus, au contraire. Si Aymery rentrait, en ce moment, je crois qu'il me tirerait plutôt les oreilles ! Et ce ne serait pas juste du tout, mais du tout !

— Vous n'allez pas me faire croire, Jean, disait Lubine, que vous n'avez pas encore été amoureux ?

— Pourquoi voulez-vous que je vous le fasse croire, cousine ? répliqua-t-il, — Toute sa malice était revenue dans ses beaux yeux. — Et qui cela peut-il intéresser, en dehors de moi-même ?

— La personne aimée ! riposta Mme de Morillac, décidée à le faire parler.

— Oui, évidemment, cela intéresse aussi la personne, répondit-il avec l'étonnant mélange de finesse et de candeur qui lui appartenait en propre. Mais si elle ne m'aime pas ?

— Le lui avez-vous demandé ? interrogea Lubine sans le regarder.

— Ce sont des questions bien hasardeuses, cousine ; c'est très mortifiant de ne pas être pris au sérieux, vous savez ? On devrait tout au moins être assuré qu'on ne se verra point rire au nez !

— Cela vous est-il arrivé ?

— Qu'on me rie au nez ? Non, en vérité, pas encore, répondit Jean en toute franchise ; mais je suppose que c'est à cause de ma prudence. On est fier, chez nous ; on n'aime pas à se voir traité comme un enfant, lorsqu'on a en soi le cœur d'un homme.

Lubine sourit ; cet adolescent parlait vraiment très bien de choses qu'il ignorait peut-être... Mais dans les Pyrénées, à dix-huit ans, quel est le jeune homme qui n'a pas senti battre son cœur, à tort ou à raison ? Le soleil qui fait fondre les neiges mûrit aussi les oranges.

— Vous ne m'avez toujours pas dit qui vous aimez ? demanda-t-elle.

— Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer ! ....

cita Jean de Puygarrou, émerveillé de ses rapides progrès dans l'art de tromper les femmes. " Pauvre Mariette ! ajouta-t-il intérieurement à sa citation, elle serait bien en colère contre moi, elle aussi, et, pas plus qu'Aymery, elle n'aurait pour deux sous de bon sens, en ce qui les concerne."

— Alors, elle est blonde ? demanda Mme de Morillac, regardant dans une glace lointaine son image, nimbée de cheveux d'or.

— Admettons qu'lle soit blonde ! concéda Jean.

La pendule sonna cinq heures.

— Ils ne rentreront jamais ! maugréa l'amoureux de comédie ; si j'avais su, je serais venu un quart d'heure plus tard. C'est maintenant que le jeu va devenir difficile ! Et c'est qu'elle a raison, ma jolie Parisienne de cousine, je manque absolument d'habitude, et cela doit se voir comme les yeux au milieu du visage !

— Jean ! fit impérieusement Lubine, qui sentait aussi fuir le temps, il faut oser en ce monde, sans quoi, on n'obtient rien !

— Oser... oser... C'est vite dit. Qu'arriverait-il, si on osait ?

La porte du salon s'était ouverte doucement, derrière Lubine ; Jean avait entrevu la silhouette d'Aymery dans les rideaux. Le danger de cette comédie lui apparut brusquement. Il resta figé, muet, les traits un peu tirés, le visage pâle... Lubine mit cette émotion sur le compte de son irrésistible ascendant : flattée, triomphante, elle s'inclina vers le beau visage où les boucles noires, quoique soigneusement coupées, repoussaient en moutonnant, où la jeune barbe qui n'avait jamais connu l'injure des ciseaux encadrait des traits réguliers et purs.

Elle posa sa main effilée sur la chevelure soyeuse, d'où se dégageait une mystérieuse électricité.

— Demandez, fit-elle, et il vous sera donné !

— Madame ! dit Aymery d'une voix profonde et étouffée dans le salon presque obscur, n'avez-vous pas honte ? Dans la maison de nos hôtes, et un enfant !

Un enfant ! C'est cela qui était le plus difficile à digérer, mais qu'y faire ?...

— Jean, dit le mari, je crois que vous serez

mieux dans la salle à manger ; vous y trouverez toute la famille ; on vous racontera les merveilles de la haute école.

Silencieusement, Jean disparut, à la fois ravi, humilié et inquiet.

XXI

— Lubine ! dit Aymery lorsqu'il se fut assuré par le bruit des voix que toute la famille, réunie dans la pièce voisine, était occupée de récits fort amusants, à en juger par les éclats de rire ; Lubine, venez dans notre chambre ; il faut que nous puissions parler sans être entendus.

Elle le suivit docilement, quoique avec sa mauvaise grâce ordinaire. Elle referma soigneusement la porte et les fenêtres, vérifia les autres entrées, et lui offrit un fauteuil.

— Lubine, dit-il, se contraignant à grand'peine, vous venez de faire une chose abominable, une chose sans nom !

— Tant que cela ? répondit-elle, en le regardant d'un air insolent.

— Sans nom dans notre famille d'honnêtes gens.

— J'étais bien sûre que les honnêtes gens ne tarderaient pas à faire leur apparition, dit Mme de Morillac avec son ironie habituelle. On ne saurait causer plus de cinq minutes sans voir apparaître le spectre de ces honnêtes gens défunts, ou leur personne en chair et en os !

— On y pense toujours, j'en conviens, répondit Aymery, quoiqu'on en parle moins souvent

qu'il ne vous plaît de le dire. Mais ce que vous faites aujourd'hui est simplement odieux.

— Déniaiser un grand nigaud, c'est donc un crime ? Surtout lorsque tout se passe en paroles, en innocentes paroles ? demanda Mme de Morillac, en serrant ses lèvres, plus minces encore que de coutume.

— Il ne s'agit pas de paroles, reprit Aymery. Cet enfant est un honnête cœur ; sa tante et tous les siens — tous les nôtres, devrais-je dire — l'ont élevé dans le respect de la foi jurée, de la sainteté du mariage, et vous vous essayez à lui enseigner... Vous me faites encore plus de honte que de dégoût !

Il se détourna, sincèrement ému.

En son âme de preux grandi dans la civilisation moderne, l'amour qu'il avait eu pour Julienne — qu'il avait toujours, il ne le sentait que trop — avait conservé la tradition des plus nobles sentiments. Le monde ne l'avait pas gâté ; il n'était pas plus irréprochable que tout autre homme de son temps et de son éducation, mais deux choses lui étaient demeurées sacrées : la jeune fille pure et la femme mariée. A cela, tout à coup, il venait de s'apercevoir qu'il ajoutait, à son insu, le respect de l'adolescent, que la vie saurait ternir assez tôt.

Sa femme se leva.

— Voulez-vous savoir une bonne fois ce que je pense ? lui dit-elle. Eh bien, vous me faites mener une vie aussi ridicule qu'odieuse. Parce que j'ai plaisanté avec ce gamin, vous montez sur vos grands chevaux, et vous me recommencez la scène des portraits d'Hernani ! Nous ne sommes pas en Espagne, mon cher, mais de l'autre côté de la frontière. Souvenez-vous-en,

je vous prie. En ce qui me concerne, si je vous parais odieuse, je vous trouve assommant. Vous l'avez compris, je pense ? Il est inutile que je le répète ? Brisons là.

La nuit était venue ; tranquillement Lubine alluma les bougies d'un candélabre sur la cheminée, et se retourna vers son mari.

— J'ai ma fortune qui me rend indépendante, vous avez la vôtre ; je ne sais pas pourquoi nous resterions rivés l'un à l'autre parce que, dans un jour de faiblesse, je me suis laissée aller à dire : " oui ". Le mariage n'est pas de mon goût, pas plus avec vous qu'avec tout autre. Veuillez vous considérer comme délié ; pour ma part, je me sens libre. A dater de cette heure, je reprends ma liberté. Je n'en mésuserai pas ; je ne le pense pas du moins, car moi aussi j'ai ma dignité, bien que j'en parle moins que nombre d'autres... C'est adieu que je vous dis, monsieur de Morillac.

— Lubine, fit-il, étendant les bras pour la retenir ; on ne peut pas, dans notre société que vous reconnaissez comme civilisée, se prendre et se quitter comme on fait d'un attelage mal appareillé. Il y a le monde, la famille, les devoirs, les convenances...

— Arrangez tout cela au mieux de vos intérêts, dit la jeune femme. Pour moi, je vois que je me suis trompée. Il y a eu maldonne. En me mariant, je ne pensais pas prendre un maître. Libre j'étais, libre je veux être, et libre je serai. La prévoyance de cette excellente Céphise nous a donné deux chambres ; je ne me suis jamais permis d'entrer dans la vôtre : je vous prie d'observer dorénavant la même réserve vis-à-vis de la mienne.

Aymery l'écoutait, plus triste que surpris, e songeait à son vieux père, qui avait fondé de si grandes espérances sur l'avenir de ce mariage. Quel chagrin ce serait pour lui, quand on ne pourrait plus lui cacher la vérité !

Tout le meilleur de lui s'envolait vers Julienne. Julienne bonne, résignée, parfaite, la femme à jamais désirable, la femme qu'il ne posséderait jamais, celle qui l'avait tant aimé, il le sentait maintenant, tout blessé qu'il eût été d'abord.

Et pourtant le sentiment du devoir était si fort dans cet homme, élevé suivant des principes de droiture et de sacrifice, qu'il voulait essayer de retenir à son foyer celle qui ne pouvait lui apporter que le malheur, et peut-être la honte.

— Lubine, je vous en conjure, dit-il, réfléchissez... la vie est longue devant nous...

— Il y a longtemps que c'est tout réfléchi, dit-elle. M'obligerez-vous à vous prier de vous r[illegible] ajouta-t-elle avec hauteur.

Aymery sortit sans répliquer un mot.

Une heure plus tard, la famille se trouva réunie pour le dîner. Jean avait reparu. Assis entre les deux garçons de Céphise, il leur contait des histoires très drôles, à en juger par la gaieté des gamins.

— Julienne n'est pas revenue ! dit tout à coup Mme Carval. Maintenant, nous ne pouvons plus l'attendre avant demain matin par le train de onze heures. Autant vaut, d'ailleurs, qu'elle ne voyage pas le soir. C'est si triste, quand on est seul, de rentrer dans une maison noire, endormie...

Jean regardait dans son assiette. Il préfé-

rait de beaucoup, lui aussi, que sa tante ne revînt que le lendemain.

Presque aussitôt après le dîner, il se retira et rentra chez lui, passablement inquiet sur les suites de son équipée. Aymery n'avait pas semblé faire attention à lui ; son amour-propre en souffrait un peu. Cependant, c'était préférable. Une querelle où il eût été traité en homme fait aurait été plus flatteuse, mais plus dangereuse aussi pour tous.

Le lendemain, à neuf heures, quand la femme de chambre de Mme de Morillac se présenta avec le plateau du déjeuner, elle trouva sa maîtresse debout, vêtue d'un costume de voyage, et reçut l'ordre d'aller chercher une voiture.

— Tu sors de si bon matin ? demanda Céphise en rencontrant Lubine dans le hall. J'aurais fait atteler, si tu m'avais prévenue !

— J'ai des courses à faire avant-midi, répondit évasivement la jeune femme. Au revoir. Ne m'attendez pas pour déjeuner ; je pourrais être en retard.

Elle sauta lestement dans la victoria de louage qui l'attendait devant la grille, ouvrit son ombrelle et disparut, laissant derrière elle l'impression d'un mystère désagréable.

— Où donc est Aymery ? demanda Carval.

— Dans sa chambre, je suppose, répondit sa femme.

Une demi-heure passa, puis une heure.

Carval fit demander si M de Morillac n'avait besoin de rien.

M. de Morillac n'avait besoin de rien et écrivait des lettres, son courrier du matin ayant été particulièrement chargé ce jour-là.

Onze heures sonnèrent, puis la demie ; enfin,

un commissaire se présenta, porteur d'une courte missive adressée à Mme Carval.

Lubine demandait qu'on expédiât ses malles à Paris en consigne. Elles étaient prêtes et fermées, dans son cabinet de toilette. Elle remerciait ses aimables parents pour leur hospitalité, et les priait d'avertir son mari qu'elle ne reviendrait pas. Elle avait pris le train de dix heures et demie, et n'espérait pas revenir cette année-là.

— Armand, fit Céphise, tremblante d'émotion, Lubine est partie et ne reviendra pas !..... Comment le dire à Aymery ?

— Aymery ? Je m'en charge ! fit Carval, qui avait deviné la moitié du mystère, dès la veille au soir.

Il se rendit près de son ami d'enfance et lui transmit le message en très peu de mots.

— Tu connais la loi, ajouta-t-il ; à moins qu'une autre folie ne lui passe par la cervelle ou que tu ne te mettes à sa recherche, ce que je suis loin de te conseiller, tu seras aussi libre que si tu n'avais jamais été marié. Ton père en souffrira bien un peu, mais, s'il connaît seulement la moitié de la vérité.

Jean passa sa tête par l'ouverture de la porte.

— Puis-je entrer ? demanda-t-il presque timidement.

Mais aussitôt, sans attendre la réponse, il pénétra dans la chambre d'Aymery.

— Je suis chargé par ma cousine Céphise, dit-il, de vous faire savoir qu'on vous attend en bas pour le déjeuner... Et je retourne chez ma tante Julienne. Vous la verrez dans

l'après-midi, bien certainement, mais peut-être sur le tard. Au revoir.

Il disparut.

— Je ne déjeunerai pas... commençait Aymery.

— C'est ce qu'il ne faut pas faire ! proféra sagement Carval. Pour le monde entier et pour toi-même, mon cher ami, il est indispensable que tu viennes déjeuner et que tu aies l'air d'approuver ce qui est arrivé aujourd'hui.

XXII

Dès l'arrivée de sa tante, Jean, profitant du premier prétexte venu, bon ou mauvais, avait pris sa bicyclette et s'était envolé vers la demeure des Carval.

Son cœur battait un peu... L'entretien de la veille, ou plutôt le monologue de Lubine interrompu par Aymery, l'avait laissé fort inquiet, bien qu'il en ignorât les suites. Le dîner, qui, sans la présence des enfants, eût été pareil à un repas de naufragés, n'avait ni allégé son cœur ni soulagé ses nerfs. Sa nuit avait été mauvaise.

Il avait parfaitement conscience du piège auquel Lubine s'était laissé prendre avec une déplorable facilité, et cela lui causait quelque remords.

— Bah ! moi ou un autre, c'eût été la même chose ! se disait-il.

— Peut-être !... lui répondait sa conscience. En tout cas, c'est toi... Comment cela finira-t-il ? Sais-tu où tu allais ?

On devine sa stupéfaction, sa joie triomphante mais affreusement troublée, lorsque Céphise lui annonça le brusque départ de Lubine. Le hasard et le choc des caractères avaient plus fait pour ce résultat que ses propres combinaisons ; mais, malgré tout, sa part de responsabilité restait grande.

Comment Aymery prendrait-il, dans cette histoire que Jean trouvait maintenant assez vilaine, le rôle de son jeune cousin ? Croirait-il à sa parfaite innocence ?

Lubine avait abominablement flirté, ce n'était pas douteux ; Jean s'était laissé faire. Où commençait sa part de responsabilité ? Pour être plus exact, où M. de Morillac trouverait-il qu'elle commençait ?

— Je lui donnerai toutes les satisfactions qu'il croira devoir me demander, résolut Jean. Je ne puis ni plus, ni moins.

C'est après avoir réglé ce point avec lui-même qu'il était entré chez Aymery. Puis, sans perdre de temps, il enfourcha sa bicyclette, doubla ses enjambées, et se trouva au coup de midi en présence de sa tante, plein de questions qui lui brûlaient les lèvres, mais qu'il n'osait formuler.

Lorsqu'ils furent seuls, cependant, et sûrs de n'être pas troublés, Jean ne put se contenir :

— Tante, dit-il, vous avez été à la messe, hier... Vous avez vu beaucoup de personnes... Vous avez vu Mariette ?

Julienne regarda le beau visage de son neveu, enflammé d'orgueil, d'amour et d'une sorte de honte secrète, qu'elle ne pouvait comprendre en ce moment.

— J'ai vu Mariette, répondit-elle loyalement.

Si tu es digne d'elle, la race ne dechoira pas. C'est une noble et charmante jeune fille.

— Oh, tante ! Il faut que je vous embrasse pour cette parole-là ! s'écria-t-il en l'entourant de ses bras.

— Grand gamin ! Et cela veut se marier! fit Mlle de Puygarrou, en rétablissant l'ordre de sa coiffure, très compromis par la furieuse embrassade de son neveu. Tu veux savoir toute la vérité ? Eh bien, la voici : cette enfant —car elle n'est qu'une enfant, de même que toi—possède le germe de toutes les qualités essentielles chez une femme de bien. Je l'accepterai pour nièce dans quatre ans, si tu n'as pas changé d'avis et si son père y consent.

— Moi ! Oh ! moi ! fit Jean d'un air assuré.

Tout à coup il s'avisa qu'une confession générale était absolument nécessaire, s'il voulait conserver la bonne opinion que sa tante avait de lui. Si Julienne apprenait par Aymery ou Armand, voire même Céphise, le moindre fragment de ce qui s'était passé dans l'après-midi de la veille, la fidélité de Jean devenait la chose la plus problématique du monde !

— Tante, reprit-il d'un air grave, vous n'avez pas été absente bien longtemps, et, pendant ces quelques heures, il s'est passé des événements d'une extrême importance.

— Tu as cassé quelque chose de très précieux? demanda Julienne.

— Je n'ai rien cassé du tout, ma tante ! Vous me traitez toujours comme un enfant et j'estime, au contraire, m'être conduit comme un homme ; votre ami, ma tante, oui, votre ami reconnaissant... Et ne croyez pas qu'il ne m'en ait point coûté... Je vous assure que j'ai

passé des moments très durs .. Mais je songeais à vous, et il me semblait que je remplissais mon devoir, mon strict devoir, envers celle qui avait sacrifié sa jeunesse pour moi.

Les yeux du jeune homme s'étaient voilés d'une rosée de larmes.

La veille, il n'avait envisagé que le côté comique de l'aventure : laisser Lubine prendre l'appât et ensuite lâcher la ligne avec l'hameçon, c'était un plaisir quasi royal. Aujourd'hui, ce n'était plus drôle du tout.

Ce qu'il devait faire, et cela sans perdre un instant, c'était de dire la vérité à sa tante, afin que Mariette ne pût l'accuser d'infidélité, si le bruit du départ de Mme le Morillac venait à ses oreilles, avec les circonstances qui l'avaient accompagné. Que ne s[illegible] as en province, même loin de la ville ?

Les chances étaient peu nombreuses de ce côté-là, pourtant ; la métairie était un coin retiré du monde, où les bruits de Perpignan n'arrivaient guère ; mais tout est possible... Et enfin, Jean était un brave garçon ; sa faute — car c'en était une — lui pesait déjà très lourdement sur le cœur, et il lui tardait d'en faire l'aveu.

— Ma tante, reprit-il avec courage, j'ai fait une chose que vous blâmerez sûrement et, cependant, je l'ai faite à bonne intention. L'avenir nous prouvera si je me suis trompé ou non.. Quoi qu'il en soit, je voulais bien agir, quoique j'aie mal agi, suivant les lois de notre courtoisie héréditaire ..

Il s'arrêta. Jamais Jean de Puygarrou n'eût cru que le récit d'une pauvre petite heure—une heure ? une demi-heure tout au plus ! — pou-

vait être si difficile à faire à celle qui, depuis qu'il avait ouvert ses yeux d'enfant, lisait dans son âme comme dans un livre aimé, feuilleté souvent, repris à toute heure du jour.

— Quand même je tournerais autour de l'histoire pendant une heure ou deux, rien n'en serait plus avancé, au contraire, dit-il bravement; voici le fait, ma tante Julienne. Vous savez que je n'aime guère ma cousine de Morillac ; autant son mari m'est devenu cher, tout à coup, je ne sais pas pourquoi...

Les yeux de sa seconde mère interrogeaient si directement sa jeune âme honnête, quoique fine et fûtée, qu'il se sentit en défaut et n'osa passer outre en escamotant la difficulté.

— Si, tante Julienne, je sais très bien pourquoi j'aime Aymery de Morillac et pourquoi je voudrais l'avoir sans cesse auprès de moi ; il me semble qu'avec cet ami-là je n'aurais jamais pu faire de bêtise ! Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant. J'aime mon cousin de Morillac et je n'ai jamais pu souffrir sa femme. Je vous l'ai dit sur-le-champ, vous vous en souvenez ?

Julienne fit signe qu'elle s'en souvenait.

— Eh bien, avec Mme de Morillac, il n'en était pas de même. C'est une flirteuse invétérée. Elle s'est mariée pour s'amuser : pas comme vous auriez voulu le faire, tante ; pas comme je le souhaite moi-même, c'est-à-dire pour fonder une famille ou perpétuer la même, pour rendre les gens heureux autour de nous ; pour vivre de la vie noble et saine de ceux qui servent leur patrie, aiment leur femme ou leur mari, élèvent leurs enfants et s'en font chérir au-

tant que respecter... Tante, je vous en supplie... ne pleurez pas !

Deux larmes coulaient sur les joues mates de Julienne, pareilles à des perles uniques et très précieuses, perles que nul ne recueillerait et qui devaient retomber au sein des profondeurs insondées de ce cœur de femme, précieux et unique, lui aussi.

— Continue, Jean, dit-elle. Qu'est-il arrivé ?

— C'est bête comme tout, tante, et j'ai grand'honte à vous le raconter, car c'est bête, et c'est vilain ! Heureusement Aymery a autant de cœur qu'il a d'esprit ; avec un imbécile comme il n'en manque pas, cela aurait pu mal finir...

— Mais parle donc ! fit Julienne impatientée de tous ces préparatifs.

— Eh bien, en deux mots, voilà ! Mme Lubine, pour se faire la main, ou pour ne pas en perdre l'habitude, je ne sais lequel des deux -- s'est amusée à me cajoler... Non ! je ne puis pas vous raconter tout ça ; il faut m'aider un peu, ma tante ! s'écria Jean exaspéré.

— T'aider ? quand je ne sais pas de quoi il est question !

— Mais si, vous le savez très bien ! Et vous me laissez dire des bêtises prodigieuses... Ma seule consolation, c'est que je n'en ai pas fait.

Julienne poussa un soupir de soulagement..

— Vous n'avez pas pu croire que j'en ferais ou que j'en avais fait ! insista le jeune homme ; vous ne m'avez pas élevé pour cela !

— Est-ce qu'on sait jamais ! dit Mlle de Puygarrou, visiblement soulagée.

— Mme Lubine m'a fait passer un examen de conscience sérieux, je vous en réponds ! reprit

Jean ressaisi par le côté comique de la situation. Cela ressemblait au conseil de revision— au moral, bien entendu. Par moments, je me croyais à confesse ! Mais je ne prendrai pas Mme Lubine pour confesseur, vous pouvez m'en croire !

— Et alors ?

— Alors ? Je ne sais pas ce qui serait arrivé, mais Aymery est entré, et il était dans une belle rage. Une rage comme je les aime ; une rage d'homme bien élevé, tranquille et qui ne fait pas de bruit. Il m'a parlé comme si tout cela était la chose la plus naturelle du monde ; mais si vous l'aviez entendu dire: "Madame!" à sa tendre moitié ! Vous auriez compris sur-le-champ que cela n'irait pas tout seul !

— Eh bien ? finis-en, Jean, je t'en supplie !

— Je suis allé dans la salle à manger, retrouver les enfants, qui revenaient du cirque, et il est resté seul avec sa femme. Puis nous avons dîné tous ensemble ; et ce matin, sans crier gare, Lubine est partie.

— Partie ? s'écria Julienne. Seule ? Où est-elle allée ?

— Elle a fait envoyer ses malles en consigne à Paris.

— Partie ! répéta Mlle de Puygarrou stupéfaite. Partie seule, après une querelle avec son mari... C'est une rupture !

— Cela m'en a tout l'air, fit Jean, prenant une mine contrite qui eût été très réjouissante pour celui qui l'eût examiné de près.

— Une rupture... Le père d'Aymery en éprouvera un chagrin mortel...

— Pas si mortel que ça, peut-être ! Mme Lu-

bine n'était pas du tout la belle-fille de ses rêves, si vous voulez m'en croire !

— Mais la famille est détruite ! Plus de petits-enfants, plus d'espoir de voir se conserver le nom.

— J'y ai bien songé... Mais rien n'est perdu: ils ont le divorce.

Julienne regarda son neveu avec un étonnement sans bornes.

— Tu avais pensé à cela ? Comment, et à quelle occasion, y avais-tu songé ?

Une lumière étrange se faisait dans l'esprit troublé de Mlle de Puygarrou ; elle ne comprenait pas encore, elle craignait de comprendre, et cependant, si ce que disait son neveu était vrai, le mariage d'Aymery n'était plus qu'un mauvais rêve — à condition que Lubine n'en fût pas avertie, et qu'elle ignorât la joie que sa fuite apporterait dans plus d'une âme troublée.

Soudain, Julienne s'avisa d'un détail.

— Et toi, garnement, pourquoi n'étais-tu pas au cirque ? Tu devais y aller, c'était convenu ! Je te croyais passionné pour les bêtes...

Jean prit un air repentant, tout à fait drôle.

— J'aurais dû être au cirque, j'en conviens, dit-il. Cela m'aurait même fait un sensible plaisir... Mais ce n'était pas absolument nécessaire, et Mme Lubine avait déclaré qu'elle n'irait pas. Elle m'avait prié de venir lui tenir compagnie, puisqu'elle devait rester seule.

Mlle de Puygarrou commençait à y voir plus clair.

— Jean ! fit-elle, oh ! Jean ! tu as médité et exécuté ton beau plan, à toi tout seul ! C'est abominable... Non ! Ne me parle pas... Laisse-

moi ! le ne puis pas te voir, en ce moment du moins.

— Tante, fit-il très humblement, dites-moi au moins ce que deviendra Mariette pendant ma longue absence ? Car vous croyez à ma fidélité, je pense, maintenant ?

— Je pense... je ne sais pas ce que je pense affreux garnement ! répondit Julienne en détournant la tête. S'il est une qualité que je croyais pouvoir te reconnaître, mon neveu, c'était la sincérité !

— Eh bien ?

— Tu as agi avec un machiavélisme indigne ! s'écria Mlle de Puygarrou, ne sachant si elle devait rire ou pleurer, ou se mettre en colère,ce qui eût tout concilié.

— Moi ? fit Jean dè cet air ingénu qu'il savait irrésistible sur le coeur de sa tante depuis sa plus petite enfance. Moi ? un Machiavel ? Vous me faites trop d'honneur, je vous assure ! J'ai laissé aller les choses, tout simplement.Et vous, vous avez vu Mariette par hsard, à la soertie de messe ? Vous nè pensiez pas la trouver là, assurément ?

Prête à se mettre en colère pour tout de bon, et se retenant à grand'peine de serrer sur son coeur cet étrange neveu, si mûr pour ses années, Mlle de Puygarrou regarda la pendule.

— Il faut absolument que j'aille chez Céphise, dit elle. La maison doit être dans un désarroi complet...

— Ah bien oui ! fit Jean. Vous ne connaissez pas notre Céphise ! Si vous la croyez femme à se laisser démonter par quoi que ce soit ! Hier, l'atmosphère était saturée d'électricité, — au figuré, s'entend,—et Mme Carval présidait à

la table tout comme si elle eût donné à dîner au préfet ! Enfin, avec un calme merveilleux. Jamais on ne se fût imaginé qu'il était arrivé quelque chose dans cette maison-là ! Son mari est tout pareil, d'ailleurs, je dois le reconnaître, et Aymery, bien qu'un peu déconfit,—il y avait de quoi !—doit être fait de la même composition chimique. Ils étaient superbes, tous les trois, c'est indéniable.

— Eh bien, et toi ? demanda Julienne.

— Je faisais de mon mieux. A vrai dire, ma situation était la moins embarrassante. Tous les torts étaient du côté de dame Lubine ; moi, un pauvre innocent de dix-sept ans...

— Tu te rajeunis, à présent ? dit ironiquement sa tante.

— C'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit Jean avec un sang-froid admirable ; si vous voulez vous donner la peine d'y refléchir un instant, ma tante Julienne...

Elle avait de plus en plus envie de le battre et de l'embrasser. Pour sortir d'une situation par trop tendue, elle mit son chapeau, devant la glace, et envoya chercher une voiture.

— Nous causerons ensemble quand j'aurai vu Céphise, dit-elle à son neveu. Jusque-là, je t'engage à ne pas t'aventurer trop près de moi, car j'ai grandement envie de te tirer les oreilles...

— Oh ! tante ! Maltraiter un pauvre orphelin ! Vous n'en auriez pas le cœur ! dit Jean en lui passant les deux bras autour du cou.

Elle l'écarta doucement, mais avec fermeté.

— Il faut que tout ceci soit tiré au clair, dit-elle, avant que je sache si je puis te pardonner ou si je dois te tenir sévèrement rigueur ; car si

tu es coupable, Jean, tu l'es beaucoup, mais beaucoup !

— Vous verrez, tante chérie, que vous n'aurez rien à me pardonner, ou pas grand'chose... Allez voir Mme Carval ; vous savez qu'on l'avait surnommée sainte Cephise de Bon-Conseil. Je m'en rapporte à elle, absolument, et en tout.

Julienne avançait la main vers le lourd vantail de la porte, son neveu la prévint, d'un joli geste de chevaleresque courtoisie.

Comment tenir rigueur à cet être charmant ! Mais ce sont ceux-là, précisément, songeait-elle, qui déchirent les cœurs des femmes, et qui détruisent le bonheur des familles... Il faudrait voir, avant de lui pardonner, à ce Machiavel de dix-huit ans.

XXIII

Julienne n'avait pas encore tourné le coin de la rue, dans la voiture découverte, lorsqu'elle aperçut, se dirigeant à pied vers sa maison Aymery de Morillac, très préoccupé, très absorbé, mais sans que son visage portât l'empreinte de la douleur ou même de la tristesse.

Elle fit arrêter le véhicule d'emprunt et le congédia.

— Vous veniez chez moi ? demanda-t-elle à son visiteur surpris.

— Oui, j'ai beaucoup de choses à vous dire, fit-il, soudain illuminé par cette présence inattendue.

— Eh bien, rentrons. J'allais voir Céphise; il

vaut mieux, je crois, que nous soyons chez moi pour y parler librement.

Elle tira sa clé et ouvrit sa porte. Jean avait regagné sa chambre et ne se doutait même pas de leur présence. Julienne entra dans son petit boudoir, ordinairement fermé, et indiqua un siège à Aymery.

Il resta debout devant elle, si troublé, qu'il ne trouvait plus de paroles.

— Monsieur, dit Julienne, j'ai des excuses à vous présenter. Mon neveu s'est conduit d'une façon inqualifiable. S'il était un enfant, on devrait porter sur lui le jugement le plus sévère...

— Un enfant ? répéta Aymery. Un enfant de bonheur ! tombé dans ma vie autrefois pour m'apprendre toutes les mâles vertus que j'ignorais, et retrouvé pour... je ne dirai pas pour m'ouvrir les yeux... hélas ! la chose était faite, depuis le lendemain même de ce malheureux mariage, mais pour justifier devant les autres toutes les mesures que j'ai le droit et le devoir de prendre pour sauvegarder l'honneur de mon nom.

Aymery n'était plus le jeune homme triste et mal résigné qui, dix ans auparavant, avait franchi le seuil de cette pièce, la tête basse, le cœur saignant, incapable de lutter contre une force qu'il sentait supérieure à la sienne ; c'était maintenant un homme, mûri par le travail et par la souffrance.

Trois mois de vie en commun avec Lubine avaient étrangement changé sa manière de voir en toutes choses. Il avait compris que, si bien peu de femmes ressemblaient à Julienne, en revanche, dans le monde où les demoiselles à ma

rier cherchent un époux, Mlle de Santès n'était pas une très rare exception.

Certes, elle ne valait pas grand'chose, mais elle n'était pas pire que certaines autres. Il avait vu d'aimables personnes, saupoudrées de fleur de riz, embaumées de parfums violents, l'œil hardiment ouvert, prêtes à détailler l'Apollon du Belvédère comme on détaille un simple poulet dans une exposition de produits alimentaires ou sur la table de la cuisine — sauf qu'elles n'entraient jamais dans cette pièce vulgaire et peu engageante.

Les maillots de bain, sur toutes les plages à la mode, enseignaient à certaines baigneuses à apprécier la beauté d'un homme comme on apprécie celle d'un cheval, simplement vêtu de son guidon, lorsqu'il paraît sous les yeux avertis d'un connaisseur émérite.

Aymery avait vu tout cela avant son mariage, et s'il avait consenti à épouser Lubine, c'est parce qu'elle lui avait semblé différente des autres. Il avait cru voir en elle une simplicité, une retenue rares ; et voici qu'à peine mariée, dès le premier dîner donné en leur honneur dans cette brillante préfecture, il avait vu surgir des épaules que l'admiration ne faisait pas rougir ; il avait rencontré le regard d'yeux bien accoutumés à détailler un homme par le menu. Lubine était comme les autres, les mauvaises, du moins ; elle ne l'aimait pas, lui ; elle n'aimait pas son mari, Aymery ou tout au-

[illegible] coup avait été très cruel et très inatten-[illegible] la perle choisie pour lui par M. de Moril-[illegible] était plus qu'une imitation douteuse, et

c'est à cette femme, faite entre toutes pour lui déplaire, qu'il était lié pour toute sa vie !

L'idée du divorce avait traversé son esprit ; mais le divorce n'était qu'un chagrin éventuel de plus pour l'honnête vieillard qui portait si haut le nom et les traditions de sa famille.

— Quand mon père n'y sera plus, s'était dit Aymery, il sera temps de me libérer, si d'ici là cette femme n'a point commis quelque irréparable faute, de celles qui contraignent un homme d'honneur à briser une chaîne infamante.

Et voici que, tranquillement, sans esclandre, — car nul ne soupçonnait le fond des choses hormis Jean, instrument docile, mais sans doute involontaire de cette extraordinaire équipée, — Lubine avait rompu la chaîne qu'elle trouvait trop lourde.

Elle était partie pour être libre, pour agir à sa guise, pour éviter les sermons, rares pourtant, de son mari, les insinuations, discrètes toujours, de Céphise, les silences de Julienne, tous ces riens qui, réunis, formaient un faisceau intolérable de blâmes...

Lubine ne pouvait supporter aucun blâme ; elle voulait être libre, et, la liberté se trouvant à portée de sa main, elle l'avait prise.

On la blâmerait, une fois partie ! Que lui importait ! Et à cette pensée, Aymery se sentait rougir, car lui non plus ne pouvait supporter le blâme — le blâme immérité.

— Jean n'a pas de reproches à se faire, dit-il enfin, après un silence pendant lequel ses pensées avaient flotté dans son cerveau, comme ces corpuscules qu'on voit passer devant ses yeux fatigués. Jean a été l'objet d'une très vilaine tentative...

— Le croyez-vous si innocent ? demanda Julienne, de sa voix profonde.

— Et vous, le croyez-vous réellement coupable ? répondit Aymery.

— Je crois qu'il voyait le piège et qu'il a feint de s'y laisser prendre, répliqua honnêtement Mlle de Puygarrou.

— Dans quel but ? demandait Morillac surpris.

Soudain, la lumière se fit en lui, aussi.

— Le brave enfant, s'écria-t-il. Jean a voulu m'aider à reconquérir ma liberté...

— Trouvez-vous le moyen irréprochable, en admettant que le but fût louable ?

— Le moyen... le moyen n'est pas en cause, s'écria Morillac avec la vivacité de ses jeunes années. J'étais attaché à la plus lourde chaîne, Jean m'a délivré ; je ne veux rien savoir de plus.

Il regarda Julienne et, dans ces beaux yeux de femme éprouvée par toutes les honnêtes douleurs, il aperçut une aube lointaine, comme si le soleil se levait très loin, derrière une longue traînée de nuages, dans les montagnes...

Qu'il avait de peine à percer, ce soleil encore timide ! et pourtant sa chaleur se faisait sentir : les neiges amassées par des années—des siècles, des éternités — de peines supportées en silence, ces neiges fondaient et la brume qui ternissait les radieuses prunelles, c'était la fin d'un long et sinistre hiver, le commencement d'un printemps qui, pour être tardif, n'en était pas moins plein d'heureuses promesses.

— Julienne, je suis libre, répéta Aymery ; la femme indigne de mon nom m'a rendu la liberté, je m'appartiens... Et vous, votre devoir est

accompli... Que nous reste-t-il à faire, sinon d'être heureux ?

Mlle de Puygarrou se laissa imperceptiblement aller dans son fauteuil. Elle n'avait pas cru à tant de bonheur, si simple, venu si naturellement... Elle ne pouvait y croire. Un instant elle ferma les yeux, pour regarder en dedans d'elle-même.

— Etre heureux ? fit-elle tout à coup. Avec ce fardeau de devoirs et de reproches que Jean vient d'amasser sur nos têtes ? Non, certes ! Nous ne pouvons pas profiter d'un moment de folie, coupable ou non ! Il faut réparer d'abord !

— Réparer ? s'écria Aymery. Vous n'allez pas m'ordonner de me mettre à la recherche de la femme qui a quitté mon toit ?

— Pas vous, assurément, mais sa famille...

— Elle n'a pas de famille. C'est une des raisons qui m'ont décidé. Elle est orpheline et ne possède plus que des collatéraux.

— Céphise au moins, la sage et prudente Céphise, qui sait trouver les paroles nécessaires...

— Céphise ne veut pas s'en mêler ; elle trouve que Mme de Morillac s'est conduite vis-à-vis d'elle avec un sans-gêne inexcusable. Je trouve même qu'elle apporte beaucoup de grandeur et de générosité dans sa manière d'être à mon égard !

— Ce n'est pas votre faute ! fit judicieusement Julienne. Et, de la part de Céphise, cela ne m'étonne pas. Qu'allez-vous faire, pour le présent ?

— Pour le présent, je vais m'installer dans un hôtel, ou plutôt un appartement, si j'en trouve

un. Je dirai que ma famme est retournée à Paris, près des siens... On en pensera ce qu'on voudra. Mes fonctions me retiennent ici, je n'ai nulle envie de démissionner. J'aime ma carrière, qui est pleine de poésie, malgré les nigauds qui n'y comprennent rien. Et puis, je ne veux pas m'écarter de cette ville. C'est le pays de ma jeunesse : j'y ai été très heureux et très malheureux... Je ne vois pas d'endroit où je pourrais vivre aussi pleinement. Et enfin, il y a l'avenir...

Le silence se fit sur ce mot. Julienne avait levé la tête et regardait dans la glace.

Elle y voyait son beau visage, bruni par le hâle, mais d'une pureté de traits merveilleuse ; un de ces visages qui, sous le pinceau d'un artiste, traversent les siècles et deviennent immortels. L'âge viendrait, les années s'accumuleraient sans beaucoup le changer. Elle n'était pas faite de fraîcheur et de sourires, elle était d'une impérissable beauté, car son âme avait modelé sa figure, ainsi que le pouce du sculpteur modèle la cire.

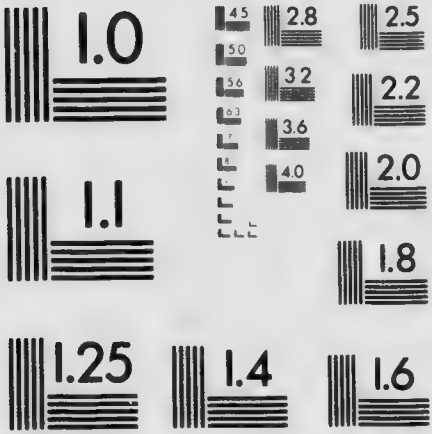
Les douleurs, les joies, les nobles et féconds enthousiasmes avaient tous laissé sur cette tête splendide une empreinte dont quelque chose resterait malgré tout après elle : le plus méchant portrait donnerait toujours d'elle l'impression d'une femme admirable, d'un cœur sans détours, dans une forme idéale.

— L'avenir, dit Julienne en détournant ses yeux du miroir fidèle, c'est Jean... Quel malheur que...

— ... Que ce n'ait pas été aussi le passé, n'est-ce pas ? Mais le passé et l'avenir se confondront, quand le moment en sera venu. Cette

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

fois, Julienne, vous ne repousserez pas le bonheur lorsqu'il s'offrira à vous les mains tendues...

Elle fit un triste signe de tête.

— Le présent, c'est Jean, tout comme l'avenir. Jean est incompréhensible. Il est fait de beaucoup de bien et...

— ... Et d'un peu de mal ? Comme nous tous, Julienne, fit Morillac, s'asseyant auprès d'elle. Ai-je rêvé assez de fois que j'étais assis là, précisément à cette place, et que nous causions comme de vieux, très vieux amis !... Et je m'éveillais toujours en sursaut, seul et désolé. Mon bonheur, c'était d'être assis dans ce fauteuil et de vous entendre parler... Nous aurons un autre bonheur, Julienne ; mais, en attendant, nous avons le droit de savourer celui-ci à pleine coupe !

— Non ! fit-elle. Il faut s'occuper de Jean, avant tout.

— Jean ? il m'a rendu le plus grand service ! Je ne puis pas l'en remercier, et pourtant, Dieu sait si j'en brûle d'envie ! Vous me le donnerez, pour que je lui enseigne la vie de la forêt, n'est-ce pas ?

— Après le régiment, s'il y songe encore, répondit-elle, indécise.

— Mais vous, Julienne, vous ne me ferez pas attendre jusqu'après le régiment, vous ? dit Aymery d'un ton suppliant.

— Moi ? Il n'est guère question de moi, maintenant, fit-elle. La vie est si compliquée. Je vous en conjure, Aymery, ne parlons pas de nous ! Que dirait le monde, si...

— Vous avez déclaré que le monde ne comptait pour rien à vos yeux ! dit-il.

— Je le croyais ! Je l'ai cru tant que j'ai vécu hors du monde, et maintenant je vois qu'on ne peut pas faire fi de lui, le considérer comme une non-valeur... Si ce n'est pas pour nous-mêmes, c'est pour les autres... Il y a des êtres que nous n'avons pas le droit de faire souffrir, Votre père, d'abord...

— Mon père vous bénira ! murmura Morillac en portant respectueusement à ses lèvres la belle main fine de Julienne.

C'est la première fois depuis des années... tant d'années !... Elle rougit comme l'eût fait Mariette elle-même.

— Et d'autres... reprit-elle en retirant sa main; il faut que notre nom soit respecté. Que ce soient des gens de peu ou des gens de bien, le jugement n'en sera pas moins porté sur nous. On ne doit pas toucher à l'honneur des Puygarrou.

— Vous avez raison, fit-il, sans faire d'effort pour retenir cette main qui tenait son bonheur, qui gardait entre ses doigts effilés tout l'honneur de leurs deux maisons, tout l'orgueil de leurs deux races.

— Au lendemain du départ de Mme de Morillac, si vous veniez ici, régulièrement, comme par le passé... quel vieux passé !...

— Quel doux, cher passé ! interrompit-il.

— Oui, c'était doux et cher, répondit-elle, avec ses yeux de rêve lointain. Mais si celle dont nous ne devons pas parler, ni en bien ni en mal, si elle soupçonnait que sa fuite est la délivrance pour nous plus que pour elle, ne pensez-vous pas qu'elle reviendrait aussitôt ? C'est son droit, c'est son devoir. Et nous, alors, que deviendrons-nous ?

— Vous m'avez fait frissonner ! dit Aymery. C'est vrai, pourtant. Alors nous sommes condamnés au mystère, au silence ?

— Jusqu'à ce qu'un délai se soit écoulé, assez long pour la mettre tout à fait dans son tort. Je ne connais pas la loi ; je ne sais qu'une seule chose : c'est qu'après avoir souffert dix ans, s'il me fallait voir s'écrouler encore une fois mon rêve de bonheur, je n'y résisterais pas !

— Vous m'aimiez donc, Julienne ? Vous m'avez aimé pendant dix ans, sans espoir et sans joie ?... Quelle chose merveilleuse qu'un cœur de femme ! Un cœur comme le vôtre !

— N'avez-vous pas agi de même ? demanda-t-elle, en ouvrant sur l'âme de celui qu'elle avait toujours adoré ses yeux de tendresse et de foi.

— Moi ? Oui. Mais un homme, c'est si différent ! Et j'avais ma carrière, mes soucis, un tantinet d'ambition ; j'avais mon père...

— J'avais Jean, dit-elle avec douceur. Celui-là va apprendre la vie. S'il est vraiment digne des nôtres, il apprendra aussi à souffrir. C'est par la souffrance seulement qu'on cesse d'être un enfant. J'en sais quelque chose! J'étais à bien peu de chose près une enfant quand je vous ai banni, Aymery ! J'ai cru remplir mon devoir jusqu'à l'extrême limite ; je m'étais créé un idéal factice, comme on le fait si volontiers, si facilement à vingt ans ! Et je n'ai pas vu les vrais côtés de la vie... Jean eût été un autre homme, et meilleur, dans vos mains. Il a joui de trop de liberté dans notre vie d'ermites, où je pouvais le surveiller que très peu...

— Il ne s'en est pas servi pour mal agir ? interrogea Aymery anxieusement.

— Mal ? non. mais imprudemment, très imprudemment. Le résultat, c'est que s'il avait vécu comme les jeunes gens de son temps, il serait bien près de devenir un homme...

— Eh bien ?

— Et je crains qu'il ne soit qu'un grand enfant, pas méchant, mais avec les défauts de l'enfance...

— Rien n'est perdu, dit Aymery. Tel qu'il est, vous avez le droit d'être fière de lui...

— Pas tant ! fit Julienne avec un joli sourire embarrassé qui la rendit toute jeune.

— Quand part-il, ce scélérat ? demanda Aymery.

— Dans huit jours, et, d'ici là, j'aurai bien de la peine à le retenir ici.

— Le retenir, pourquoi ? Une amourette ? demanda Morillac.

— J'espère bien que ce n'est pas une amourette, et cependant, pour tous, il vaudrait mieux qu'il en fût ainsi... Quel vilain mot et quelle vilaine chose ! Non ! quel que puisse en être le résultat, j'espère mieux de Jean. Il n'a pas été accoutumé à considérer l'amour comme une fantaisie. On n'en parlait guère, dans notre maison close, mais quand on en parlait c'était comme d'une chose grande et sainte, une épreuve que l'homme doit accepter avec ses peines et ses joies, et dont il sort toujours grandi.

— Vous parliez pour nous, Julienne ! fit Aymery en la regardant avec une orgueilleuse tendresse. Eh bien, je m'en vais. Nous attendrons encore ; nous avons attendu si longtemps... ma bien-aimée !

Il l'attira doucement à lui.

— Au revoir, à toujours, dit-il, soudain devenu très grave. Savez-vous comment je vous vois, quand je pense à vous ?

— Comme la jeune fille hautaine qui vous a fermé son cœur et sa maison ? demanda-t-elle avec un sourire craintif.

— Oh ! pas du tout ! Vous rappelez-vous, un jour... Qu il y a longtemps ! Vous étiez allée cueillir des fraises sauvages dans la garrigue ; vous portiez un petit panier... je le vois encore...

— Il est là, dit-elle en indiquant une menue corbeille d'osier tressé, placée sur une étagère, de façon à ne pas attirer le regard.

— Oh ! chère ! précieuse et chère Julienne ! Vous vous en souveniez donc, vous aussi ? Vous étiez très jeune... seize ans, peut-être ? Vous aviez une robe rose pâle, qui s'harmonisait si bien avec votre teint mat et vos yeux sombres! Et vous aviez l'air d'une enfant, une enfant heureuse et timide... J'avais laissé mon cheval au château, sachant que vous étiez en forêt ; mais je n'avais pas grande envie de rencontrer votre frère, ce jour-là, s'il faut être sincère... c'est vous que je cherchais... Et lorsque je vous vis, agenouillée sur la mousse, l'ombre des grands pins jouant sur votre visage et sur l'étoffe rose tendre, un grand mouvement se fit en moi. Sans vous avoir dit un mot, rien qu'à voir vos yeux profonds se lever sur moi, je compris que je vous aimais...

Julienne écoutait, et ses larmes coulaient silencieusement sur sa robe.

— Pourquoi ne vous l'ai-jè pas dit ? J'étais orgueilleux, moi aussi ; vous étiez riche, je ne l'étais pas... Depuis, les heritages et les fluctua-

tions commerciales ont rétablit l'équilibre, je crois, et puis, qu'importe !

— Qu'importe ! répéta Julienne, de sa voix lointaine.

— Je voulais être un homme et non un enfant. Il y a peu de différences entre nos années, vous le savez sans doute ? J'étais trop jeune. Et cette apparition de mon amour me semblait un rêve... je l'adorais en silence. C'est ainsi que j'ai laissé fuir l'occasion et que, le jour venu, vous m'avez parlé comme une femme...

— Hélas ! soupira-t-elle doucement.

— Mais le bonheur viendra : il est là, à la porte. Sachons nous garder de toute imprudence, le mal serait irréparable. Et moi, confiant en vous, je vais agir... Vous entrerez dans ma maison, aimée et respectée, ma Julienne, la Julienne de toute ma vie.

— Alors, partez ! lui dit-elle.

Il l'entoura de ses bras. Ce n'était plus la passion irrépressible de la prime jeunesse, mais c'était l'amour maître de tout, maître de lui-même au besoin.

— C'est notre baiser de fiançailles, dit-il, en ouvrant les bras pour lui rendre la liberté. Le temps me semblera long, Julienne, mais nous avons l'éternité.

Il sortit d'un pas tranquille, la tête haute. La vieille rue était déserte, personne ne l'avait vu entrer ni sortir ; dès que Morillac se trouva dans une voie plus large, il prit le pas alerte d'un homme qui rentre chez lui. En vérité, il avait besoin d'être seul avec son âme.

XXIV

— Ma tante, déclara Jean, sitôt après le déjeuner du matin, c'est demain mon dernier jour de liberté ; je vais à Puygarrou.

Julienne le regarda.

— Nous étions convenus, dit-elle, à ce que je croyais, que tu ne reverrais pas Mlle Gaudens avant ton départ...

— Ma tante, vous sentez vous-même que ce n'est pas possible ! Je ne puis pas m'en aller pour trois ans sans l'avoir revue, sans m'être assuré...

— ... De choses que tu sais parfaitement ! dit Julienne.

— Admettons que je les sache, cela se peut. Mais je suis jeune et je l'aime. J'aurais pu [illegible]pper en cachette, vous laisser me cher[illegible]oute la journée, et revenir ce soir, tran[illegible]llement. Je trouve plus digne de vous et de moi d'agir ouvertement. Est-ce vous qui allez me blâmer ?

Julienne médita, puis regarda son neveu.

— Fais comme tu voudras, dit-elle. En effet, tu aurais pu me le cacher...

— Vous êtes ma bonne chère tante, s'écria le jeune homme. Et si l'on m'envoie aux colonies, dans quelqu'un de ces vilains endroits où l'on attrape les fièvres, où l'on attrape aussi des balles, vous serez bien aise, tante Julienne, d'avoir laissé à votre garnement de neveu cette journée de congé — dont il aurait pu faire un plus mauvais emploi.

Les fièvres, les balles... et aussi les flèches empoisonnées... Julienne y avait songé plus d'une fois, mais elle espérait que Jean, préoccupé

d'autres soucis, n'avait pas pensé à ceux-là.

Il y avait pensé. Décidément, c'était un brave cœur, un vrai Puygarrou.

— Embrasse-moi, et dépêche-toi, dit-elle. Tu as juste le temps de prendre le train. Mais je t'attends pour le dîner ; ne te mets pas en retard, tu me ferais beaucoup de chagrin.

— Tante, je ne ferai jamais rien, maintenant, qui puisse vous causer du chagrin. Vous ne l'avez pas mérité. Et puis, je veux que vous gardiez un bon souvenir de moi, quand je serai parti pour tout de bon.

Il l'avait embrassée en courant, et la porte s'était refermée sur lui.

Parti pour tout de bon ! Jean n'avait pas attaché d'importance à ces paroles, et sa tante en avait le cœur serre. Ces quelques mots contenaient toute la vie de cet être jeune et charmant, si bien fait pour jouir de tout, et si largement !

La lourde porte, en se refermant, ébranla la maison.

" Il est parti ! " pensa Julienne. Et elle se sentit le cœur serré de pas l'avoir mieux embrassé... Elle aurait le lendemain pour les tendresses, il est vrai, mais encore à condition de ne pas trop s'amollir. Ce n'était pas pour faiblir au dernier moment qu'elle avait passé sa jeunesse à le tremper dans les études et les pensées qui elèvent les âmes.

Jean avait couru tout d'un trait à la gare. Il se sentait des ailes. Le ciel bleu, l'air vif, la gaieté des gens et des choses le pénétraient au point de faire de lui une sorte de jeune animal à demi sauvage, plein d'une joie communicative.

Son trajet en chemin de fer lui sembla court comme un rêve ; ses pieds dansaient sous lui dans sa folle impatience ; il avait envie de chanter, de frapper dans ses mains. Le surlendemain était bien loin, ce serait un point noir ; demain ne serait pas non plus très réjouissant, mais aujourd'hui ! aujourd'hui était à lui, et il était le roi du monde !

A la station, il avisa une carriole, attelée d'un bon petit cheval qu'il connaissait bien.

— Tu vas m'emmener, eh ? fit-il au jeune gars de son âge, venu pour prendre quelques paquets.

— C'est que je ne vais pas au château ? dit avec regret le commissionnaire navré.

— Tant mieux ! faillit dire Jean. Tant pis! fit-il d'un air de regret fort hypocrite. Tu me laisseras à l'entrée du village, et mes jambes sont bonnes pour le reste du trajet. D'ailleurs, je n'ai pas affaire au château. Si je rencontre un de nos hommes, je lui transmettrai le message de ma tante, et je serai débarrassé.

Comme on devient rusé ! monsieur Jean de Puygarrou ! Comme l'amour vous inspire d'innocentes roueries ! Non certes, il n'irait pas au château, où il n'avait rien à faire. Il jouerait vraiment de malheur, s'il ne rencontrait pas quelqu'un de leurs serviteurs ; à cette époque de vendanges, on a toujours quelque recommandation oubliée à rappeler aux bons vignerons...

Le hasard protégeait le jeune amoureux. A peine avait-il fait cinq cents mètres qu'il se trouva, au détour d'un sentier, face à face avec un vieux serviteur qui l'avait vu naître.

— Pierrou, lui dit-il, voilà ce qu'on appelle une chance heureuse. J'ai oublié dans ma chambre, sur la table, un paquet de livres et différentes petites choses : il faut envoyer cela à la gare. Ce l'y reprendrai tantôt, en retournant à Perpignan. Je suis venu dire adieu à M. Lambert, et aussi à notre bon curé. J'aime autant ne pas me voir chargé de paquets pour faire mes visites.

— On vous obéira, notre monsieur Jean. Il n'y a pas de train avant cinq heures, mais votre paquet sera à la gare pour le train, vous pouvez y compter.

Les deux visites furent vite expédiées ; non que Jean n'eût une affection sincère pour ces guides de sa jeunesse, mais ce jour-là n'était point pour eux. C'était un jour ensoleillé de gloire et de joie, un jour fait pour être heureux.

Il exprima à l'un puis à l'autre de ses vieux amis son espoir de les revoir lorsqu'il reviendrait en permission — si toutefois on ne l'envoyait pas se faire trouer la peau...

Mais, l'idée de se voir trouer la peau n'assombrissait pas Jean de Puygaron ce jour-là.

Quand il eut rempli ses devoirs, il s'enfonça dans la garrigue, du côté de la métairie. Quelque chance favorable lui ferait rencontrer Catherine, bien sûr, et s'il voyait Catherine, il verrait Mariette...

Peut-être même verrait-il Mariette à un endroit qu'il connaissait bien, il avait rêvé souvent : celui où ils s'étaient arrêtés pour causer si doucement ensemble le jour où leurs vies

n'en avaient plus fait qu'une dans l'avenir, si le destin s'y prêtait.

Courant comme un cabri par-dessus les buissons embaumés, où s'étaient conservée la bonne chaleur des jours d'été, encore si proches, Jean arriva sous le grand pin parasol...

Il l'avait deviné : Mariette était là.

Un livre sur les genoux, elle ne lisait pas ; elle regardait la mer bleue, où de petites barques, couronnées d'une voile couleur de bois, semblaient emporter avec elles, vers des pays inconnus, tout l'éclat et la beauté du jour.

Où vont-elles, Mariette, ces barques montées par des pêcheurs inconnus ? Elles rentreront ce soir, apportant avec la pêche la gaieté dans les petits ports de la côte ; mais, pour la jeune fille, elles vont beaucoup plus loin.

Un massif de pins les dérobe aux regards et laisse flotter la pensée, avec le sillage déjà imperceptible... Barques dont on ne sait pas le nom, qui vont vers une rive inconnue, barques semblables à la vie... Et la jeune fille sentit son cœur devenir très triste.

— Mariette ! fit la voix mâle de Jean, je suis venu te dire au revoir.

Ellevoulut se lever, avec un petit cri d'oiseau effrayé, et le livre tomba.

Elle pensait à lui ; n'y pensait-elle pas toujours ? Mais elle ne croyait pas le voir. Elle avait compté les semaines et les jours et, à mesure que s'approchait l'heure triste où il s'en irait sans l'avoir revue, elle sentait qu'elle avait trop présumé de ses forces, que vivre sans le voir était déjà trop cruel ; mais le laisser partir sans l'avoir revu, c'était plus qu'elle ne pou-

vait faire. Son cœur se brisait à l'idée de ce départ.

Et il était là, debout, devant elle, lui tendant les bras, souriant, pleurant presque, tant l'émotion de se revoir était violente, en lui comme en elle.

— Jean ! dit-elle faiblement.

Elle posa un doigt sur sa bouche.

— On a marché dans la garrigue... Si on nous surprenait, Jean, que ne penserait-on pas ?

— Rien que j'aie à cacher ! répliqua-t-il fièrement. On dit que je suis trop jeune, cela se peut ; mais je suis un homme d'honneur et je n'ai à cacher à personne que je veux t'épouser. Ma tante sait que je suis ici...

— C'est fort heureux pour vous, jeune homme, fit la voix rude du métayer, qui parut derrière le pin parasol. Sitôt averti de votre arrivée dans le pays, j'ai pris mon fusil pour aller à la chasse, et, foi de Gaudens, si vous n'aviez pas parlé comme vous venez de le faire, il n'y aurait plus d'héritier pour le château de Puygarrouf

— Monsieur Gaudens ! fit Jean blessé, je mérite un meilleur accueil.

— Alors, vous allez entrer dans ma maison, dit le vieillard ; car il ne ferait pas bon venir me raconter qu'on vous a vu parler avec ma fille. Si vous avez quelque chose à lui dire, vous le direz devant moi. Je verrai ensuite ce que je dois répondre.

La joie du jour était tombée. Les barques, l'une après l'autre, rentraient au port, sur la mer, d'un bleu de lapis : les oiseaux chantaient dans le bois, mais Mariette était triste, et Jean

ne sentait plus en lui la jeunesse et la joie qu'il avait emportées au départ.

Ils entrèrent tous trois dans l'enclos de la métairie ; en les voyant, Catherine ouvrit de grands yeux, mais sans se montrer surprise. Si quelque chose avait pu l'étonner, c'eût été que les jeunes gens ne se fussent pas laissé surprendre plus tôt.

La salle de la métairie ressemblait à celle du château ; elle était seulement moins grande et les bois ouvragés qui donnaient à l'une son aspect héraldique étaient remplacés ici par de simples dressoirs garnis de vaisselle à fleurs.

— Asseyez-vous, monsieur Jean, fit Gaudens, et dites-moi, je vous prie, pourquoi, au lieu de troubler ce pauvre petit cœur par des idées folles, absurdes, qui ne deviendront jamais des réalités, vous n'êtes pas venu me parler franchement, à moi, qui suis son père ?

Jean, d'abord humilié, releva la tête.

— Monsieur, dit-il, je pensais que vous m'auriez traité comme un enfant et qu'il était inutile de vous déranger. Maintenant qu'elle m'aime comme je l'aime, maintenant que ma tante Julienne me promet de me donner son consentement quand je reviendrai du service, ce n'est plus la même chose. J'aurai vingt et un ans... Je sais bien que c'est trop jeune pour être heureux. Et si vous y consentez, monsieur...

Gaudens étala sur la table sa large main de travailleur.

— Nous ne sommes pas gentilshommes, nous autres, dit-il, mais nous ne voulons pas être traités comme des mamants. Si le fils de Puygarrou veut entrer dans ma maison, il devra

faire ses preuves. Nous valons les plus grands seigneurs, monsieur Jean ; nous ne sommes pas riches, quoique pas pauvres non plus...

— Je ne vous demande rien que Mariette toute seule ! fit Jean, intimidé devant cette rudesse imprévue, lui l'enfant choyé de tous.

— Et moi, je ne la donnerai qu'à celui qui apportera en mariage autant qu'elle — juste autant qu'elle ; ni moins ni plus. Vous voyez bien que ce mariage-là n'est pas possible !

Les yeux de Jean lançaient des flammes. S'il avait pu dire la vérité ! S'il avait pu raconter que sa tante Julienne, en se mariant, emporterait la moitié des biens de la famille ! Mais c'était un secret que nul ne pouvait révéler.

Jean, tout inexpérimenté qu'il fût, avait assez deviné Lubine pour comprendre qu'elle s'empresserait de revenir si elle pouvait faire une mauvaise action. Et si elle revenait, plus de divorce ! Le bonheur de Julienne s'émiettait en poussière ! Quel recours Aymery aurait-il contre une femme docile, rentrée d'elle-même au logis conjugal, après une courte absence ?

Jean souffrait cruellement ; mais, au prix même de son propre bonheur, il devait se taire. Julienne ne s'était-elle pas sacrifiée pour lui, jadis ? Serait-il incapable d'en faire autant, à cette heure ?

— Monsieur Gaudens, dit-il, je ne suis pas aussi riche que vous le croyez ; ma tante peut se marier, maintenant que mon éducation est finie...

— Il ne manque pas de hobereaux par ici, grommela Gaudens, qui la prendraient sans fortune, rien que pour sa forte tête et son bon cœur !

— Vous le dites vous-même, monsieur ! reprit Jean encouragé. Ne soyez pas plus cruel que ma tante. Ne forcez pas Mariette à épouser un autre prétendant avant que je sois revenu du service, et alors, si ma tante vient elle-même vous la demander pour moi...

— La demoiselle de Puygarrou ne s'abaissera pas à cette démarche-là, gronda Gaudens, pourtant radouci.

— Vous connaissez peu ma tante, répliqua Jean ; elle est capable de tout pour le bonheur de ceux qu'elle aime, et sans que ce soit pour elle un sacrifice.

La douce voix de Mariette, qu'on avait pas encore entendue, s'éleva timidement :

— Elle me l'a promis, mon père, dit-elle avec une douceur infinie.

— Tu l'as donc vue ? clama Gaudens, ne sachant s'il devait se mettre en colère ou affecter l'indifférence, bien qu'au fond il se sentît flatté dans son orgueil revêche.

— Je l'ai vue un dimanche, après la messe ; elle m'a conduite par ici, un petit bout de temps, mon père, et elle m'a promis qu'elle serait la première à venir me demander à vous si... si lui... était fidèle.

Son regard indiquait Jean ; mais elle baissa aussitôt la tête,

— Tous contre moi ! Voilà un joli complot en vérité ! A qui se fier, maintenant ? demanda Martel Gaudens.

— A moi ! monsieur, fit Jean d'un si grand air que tous ses aïeux tressaillirent en lui. Je n'ai qu'une parole, et quoique je sois jeune, très jeune en vérité, — je ne m'en aperçois que trop à toute heure, — je crois pouvoir être sûr

de moi-même, assez pour demander à votre fille, en votre présence, de me garder sa foi jusqu'au jour où je reviendrai la lui demander, accompagné de ma tante.

Gaudens méditait.

C'était là un mariage inespéré, tel que jamais son orgueil à demi catalan n'eût osé le rêver ; et, d'autre part, ce même orgueil lui faisait sentir qu'il ne serait jamais l'égal, aux yeux du monde, de sa fille, devenue Mme de Puygarrou.

Le monde ! Qu'importait le monde à cet homme, nourri de châtaignes, attaché à son domaine comme les habitants des bois le sont aux arbres qui les abritent ?... Et si Mariette l'aimait, ce grand beau gars ? Il n'avait que sa fille, lui, depuis que la mère s'était envolée. Ce que lui proposait Jean lui laissait encore trois ans de bonheur, seul avec sa chérie, à ce foyer paternel, qu'elle quitterait un jour, puisque telle est la loi de la nature... C'étaient trois ans de répit, pourvu que Mariette fût fidèle, elle aussi...

Il se leva de son grand fauteuil, poli par les mains des générations, et vint auprès de son unique enfant.

— Tu l'aimes ? demanda-t-il en posant sur la tête inclinée sa lourde main qui se faisait légère pour elle. Tu l'aimes assez pour vouloir l'attendre et passer ensuite le reste de ta vie avec lui ? Ce n'est pas pour ses grands biens, dont je ne veux pas — car il s'arrangera à sa guise, mais il ne sera pas plus riche que toi, ma fille, je n'y consentirais pas. C'est bien pour lui ? Pas pour son nom, ni son titre ?

— Père, répondit la tremblante Mariette, je l'ai aimé sans savoir rien de sa fortune. On le

croyait pauvre, dans ce temps-là et je l'ai pourtant aimé !

Ils étaient muets tous les trois, sentant leur destin planer sur eux, non pas avec des ailes de papillon, comme dans bien des unions mondaines, mais de grandes ailes protectrices, qui feraient d'eux, plus tard, des êtres nobles et dignes d'être heureux.

— Eh bien, fit lentement le père, qu'il en soit comme vous le voulez. En trois ans, il se passe bien des choses... Nous attendrons trois ans. Mon Dieu ! seront-ils jeunes encore, dans ce temps-là ! Si jeunes pour porter un fardeau si lourd !

— Il n'est point de fardeau quand on s'aime! dit Jean.

Gaudens le regarda. Il parlait comme un enfant, mais un brave enfant.

— J'ai dit ! fit-il de sa voix autoritaire. Dans trois ans, si la demoiselle de Puygarrou vient ici me demander ma fille pour son neveu, je la lui donnerai. Mais, d'ici là, vous n'aurez ensemble, jeunes gens, ni entrevues mystérieuses, ni correspondances secrètes.

— Quand je viendrai voir ma tante, vous me permettrez bien une visite de bon voisinage ? implora Jean.

— A condition que j'y serai présent. Et maintenant, jeune homme, allez ; vous ne devez pas voir pleurer ma fille, et, si elle a du chagrin, c'est moi qui la consolerai.

— Permettez-moi au moins de lui serrer la main ? demanda l'amoureux jadis si hardi, aujourd'hui si timide.

— Mariette, tends la main à notre bon voisin,

M. de Puygarrou, qui désormais fera ses visites dans notre maison par la porte.

Elle mit sa petite main fraîche dans celle de Jean. Tous deux tremblaient d'émotion contenue.

— Mais vous êtes libres, reprit Gaudens, c'est bien convenu ? Rien entre vous, que le souhait de vous marier si vous ne changez pas d'avis.

— Il en sera ce que vous ordonnerez, monsieur, dit Jean en reprenant son chapeau.

— Alors, au revoir ; j'ajoute : au revoir, de bonne amitié, parce que je me fie à votre honneur.

— Merci, fit Jean.

Il sortit lentement et gagna la porte de l'enclos, la tête basse, triste et content... Un pas léger fit crier le gravier derrière lui, au moment où il mettait la main sur le loquet. Mariette était là, rouge d'avoir couru.

— Mon père m'envoie vous dire qu'il est content de vous, fit-elle. Oh ! Jean ! Après tout! ce ne sera pas si long !

— Ce ne serait pas si long si j'avais pu t'embrasser une seule fois, dit-il.

— Mon père ne m'a pas défendu de sortir de l'enclos, à condition de revenir sur-le-champ, fit-elle, honteuse.

Le grand pilier les dérobait à la vue de ceux qui habitaient la métairie. Jean saisit dans ses bras sa chère fiancée, car pour lui, maintenant, l'avenir n'avait plus d'ombres.

— Oh ! Mariette, lui dit-il tout bas tu verras comme tout nous sera facile. Tout est facile quand on aime, et je t'aime tant !

— A toujours, fit-elle d'une voix douce com-

me un souffle, en s'échappant pour rentrer au logis.

Mais elle emportait le baiser des fiançailles sur ses lèvres pures. Elle emportait aussi le souvenir de cet instant unique où la vierge sent que quelque chose d'elle-même est allé vers un autre, et ne lui reviendra plus ; où il faut qu'elle soit l'épouse de celui qui lui a pris son âme, sans quoi son existence ne sera jamais qu'une vie trouble et incomplète.

Le soir, seule, elle pleura, mais ce ne furent pas des larmes de douleur. Et son père avait été très bon pour elle, tout le jour.

XXV

On a beau ne pas avoir de famille, il se trouve toujours dans quelque coin de pays une cousine, une tante, un chaperon quelconque, près duquel une femme méconnue peut trouver à se réfugier, pour verser dans un cœur compatissant les griefs qu'elle ne saurait manquer d'avoir contre son mari.

Lubine se connaissait une consolatrice de ce genre, à Clermont-Ferrand.

Jadis, Mme Mermand avait fait parler d'elle — toujours par la faute du mari, cela va sans dire — et sa jeunesse s'était écoulée un peu partout, principalement à Paris.

C'est à Paris, où Mme de Morillac avait fui d'une seule traite, — et cette fois le voyage ne lui avait pas semblé long, — c'est à Paris qu'elle avait dépisté la trace de cette personne suffisamment retirée du monde, avec l'âge, pour

qu'on pût s'abriter sous sa protection, et après cinq ou six semaines de Paris, où elle n'était pas sans quelque crainte de se faire rencontrer par son mari, qui n'y songeait guère, elle était allée retrouver Mme Mermand, qui habitait sur la route de Clermont à Royat une petite maison délicieusement située.

Là, Lubine avait raconté toutes ses peines — celles qu'on lui avait causées, bien entendu ! l'insupportable jalousie de son mari, qui lui avait fait, à propos d'un gamin de dix-sept ans, la scène la plus ridicule, la plus humiliante ! Et elle avait obtenu que, sous aucun prétexte, on ne lui ferait reprendre une vie aussi complètement étrangère à ses goûts.

— Je ne suis pas ce qu'on appelle mondaine, avait-elle conclu, mais je n'entends pas vivre en cénobite ; et comme le rêve de M. de Morillac serait une maison close avec une nichée d'enfants pour capitonner les angles, vous comprenez, ma chère amie, que toute tentative de rapprochement ne ferait qu'envenimer les choses.

— Alors, il vous faut six mois de patience. Mais votre mari obtiendra le divorce contre vous, je vous en préviens ! Vous êtes partie, sans motif plausible pour les personnes désintéressées... Vous lui avez fait la partie trop belle... Avec un peu de sagesse, vous auriez pu le mettre dans son tort, je n'en doute pas ; si vous l'aviez irrité assez pour obtenir une scène de violence ?...

— Impossible ! C'est la modération incarnée que ce M. de Morillac. Ils sont tous des saints dans cette maison-là, des saints ou des anges ! Je présume que les plus jeunes sont des anges, ajouta-t-elle avec une sorte de rage.

— Saviez-vous que le jeune Jean de Puygarrou fait son service militaire à Clermont ? demanda la confidente.

— Je l'ignorais. Et pourtant, j'aurais dû le savoir, car on m'en a assez rebattu les oreilles, de M. Jean et tout ce qui le touche ; mais cela m'intéressait si peu ! C'est dans ces parages pittoresques qu'il apprend à se servir de l'étrille et du balai ?

— Mais oui ! Et il est fort recherché dans la haute société, malgré le balai ; c'est un très beau garçon, quoique vous le traitiez de gamin, et il est parfaitement bien élevé, ce qui ne gâte rien.

— Les beaux garçons de son âge, dit méditativement Lubine, sont vraiment trop nigauds et peu intéressants. Nulle conversation, presque pas de manières... Celui-là surtout, quoi que vous en puissiez dire. Elevé par sa tante, une sorte de Minerve enjuponnée, il est encore moins civilisé que les autres. Vous savez ce que j'entends par civilisation. Mais vous devez avoir entendu parler de la demoiselle de Puygarrou ?

— Celle qui possède un château dans les Pyrénées ? Comment, c'est elle qui a élevé ce pauvre Jean ? Je comprends alors pourquoi ses supérieurs font si grand cas de lui, et pourquoi les jeunes dames de la ville l'ont surnommé le bel homme des bois.

— Les jeunes dames de la ville ? interrogea Lubine. Je ne croyais pas qu'on fût si gai à Clermont ! Vous parliez tout à l'heure de gens collet-monté, à ce que j'ai cru comprendre.

— Oh ! pas tout le monde. La société où l'on s'amuse, celle où l'on ne fait pas montre

d'une ridicule pruderie, enfin celle où votre beau sauvage ne veut pas se montrer. Vous verrez, ma chère enfant, si vous voulez rester un peu avec moi, que nous ne vivions pas comme des ours, nous autres. Je reçois beaucoup et nous passerons notre temps agréablement.

Mme Mermand recevait beaucoup, en effet, principalement de jeunes officiers, comme Lubine put s'en convaincre en très peu de temps.

Nulle ne s'entendait mieux qu'elle à l'organisation d'un pique-nique, d'une excursion en montagne, avec le nombre suffisant de dames pour que chacun trouvât de quoi s'occuper, même sans accorder un coup d'œil aux beautés toujours changeantes du paysage.

La nouvelle venue, dans ce monde où l'on ne s'ennuyait pas, eut bientôt un soupirant attitré. Cette jeune et belle personne ne pouvait demeurer longtemps isolée, parmi ces groupes où le flirt était le plaisir favori, et même indispensable.

Les souvenirs que Lubine avait emportés de son mariage n'étaient pas faits pour la précipiter dans les ennuis et les périls d'une liaison ; mais elle était coquette par nature, écrémant, pour ainsi dire, de la coquetterie, tout ce que celle-ci peut donner d'agréable, sans offrir de danger.

Les longues conversations mènent infailliblement les femmes sur le chemin des confidences ; et c'est même un chapitre qui reste à étudier pour les psychologues de l'avenir : comment le point de départ qui ouvre la bouche aux femmes pour en faire sortir toutes les indiscrétions possibles, vraies ou fausses, peut-il fermer la

bouche des hommes avec le plus rigide bâillon ?

En huit jours, un soupirant sait tout ce qui peut l'intéresser relativement à la dame de ses pensées ; il en sait même bien davantage, il a appris sur le compte de ses parents et amis tous les bruits en circulation, et, de plus, tout ce que la belle coquette a jugé à propos de lui dire au sujet de ceux-ci et de celles-là, de ses amies quelquefois, de ses ennemies toujours. Lui, au contraire, s'instruisant de son mieux ne souffle mot de ses affaires et ne donne prise sur lui d'aucun côté.

Jean vivait à Clermont comme il eût fait ailleurs, remplissant ses devoirs très consciencieusement, ne s'exposant à aucune punition et ne songeant qu'à ce petit galon de brigadier qui établirait entre lui et les autres cette première distance, absolument nécessaire, pour un jeune homme qui n'a point passé sa vie aux champs

Il l'avait enfin obtenu, son galon de brigadier, et l'avait bien mérité. Son cœur battait de joie lorsqu'il l'écrivit à Julienne.

" J'aimerais tant que Mariette le sût ! " disait-il au bas de sa longue lettre, pleine d'effusions joyeuses.

Mariette le sut bientôt ; un journal de la localité, orné d'un trait rouge au crayon, lui prouva que Julienne savait tenir ses promesses. Joyeuse, mais très timide, elle déplia la feuille sur la table, devant son père, et mit son doigt sur la ligne brève et sans commentaires, insérée par les soins d'Aymery.

— Qui t'a envoyé cela ? demanda Martel Gaudens en fronçant les sourcils.

— Je ne sais pas, mon père. Je pense que

ce doit être Mlle de Puygarrou. Lui, Jean, n'eût pas osé, puisque vous nous avez défendu de correspondre ensemble.

— Hem ! fit Gaudens en caressant sa barbe fruste.

Il relut deux ou trois [illegible] la ligne imprimée, puis regarda la bande d[illegible] C[illegible]it bien une main de femme, fer[illegible] élégante qui en avait écrit les caractère[illegible]

— C'est bien, dit-il ; je [illegible]is point de mal à cela.

Silencieusement, Mari[illegible] posa sa tête brune et fine sur l'épaule de s[illegible] père et sentit leurs cœurs battre à l'unis[illegible] [illegible] la première fois qu'elle sentait les [illegible]ments de ce brave cœur répondre a[illegible] pareils à ceux d'un oiseau effarouché.

— Tu es une bonne [illegible]fant[illegible] [illegible]adens. Va à tes petites affaires ; [illegible]oi, [illegible] [illegible]rne au taillis de châtaigniers, qui a besoin [illegible]être [illegible]airci.

Mariette n'eut poin[illegible] d'a[illegible]ur-là. Assise sous son arbre [illegible]fère, e[illegible]rda longtemps la mer bleue [illegible] les v[illegible], rousses ou blanches, puis les flancs ravi[illegible] [illegible] Albèr[illegible]s, de couleur si riche et si tendre à la fois.

La vie était bonne ! Elle serait plus belle encore ; et Julienne était la meilleure [illegible]s tantes. Comme Mariette comprenait que son neveu l'aimât, qu'il eût en elle cette inaltérable confiance ; que rien ne lui parût aussi grand, aussi digne d'être aimé ! Et Mariette, qu'était-elle, pauvre petit oiseau, près de la demoiselle de Puygarrou ?

Son cœur était joyeux, et pourtant inquiet, comme il arrive dans toutes les grandes joies ; elle eût voulu câliner longtemps son père, qu'el-

le connaissait bien peu, à vrai dire ; mais il l'avait renvoyée " à ses petites affaires ", et Mariette resta sous le pin parasol, perdue dans ses rêveries.

XXVI

Jean, à Clermont, était fort satisfait ; il se montrait peu, estimant que ses titres n'étaient par suffisants pour attirer l'attention. Pourtant, comme un garçon de son âge ne pouvait rompre par trop ouvèrtement avec les coutumes de ceux qui l'entouraient, il allait de temps en temps au café, — où il s'ennuyait : — mais lorsqu'une bonne troupe passait, avec une pièce nouvelle, au théâtre, — où il prenait un véritable plaisir, — il n'avait garde d'y manquer.

Son rang très modeste ne lui donnait accès qu'à des places tout aussi modestes ; mais l'escalier est un terrain neutre, où se rencontrent toutes les classes, où se coudoient bon gré mal gré tous les spectateurs.

Un soir, pendant la représentation d'une comédie à la mode, il se promenait au foyer passablement ennuyé de sa personne, et désireux de regagner son étroite stalle de galerie, lorsque son nom, prononcé à haute voix, lui fit soudain dresser l'oreille.

— Puygarrou ? disait un sous-lieutenant d'infanterie, c'est un brave garçon, très poseur, mais bon soldat. Seulement, il a reçu une bien drôle d'éducation. Ces hobereaux grandis dans des jupes de femmes, cela se croit toujours plus que cela n'est en réalité.

— Des jupes de femmes ? fit l'interlocuteur. Mais Puygarrou est orphelin ?

— D'accord. Seulement, il a une tante, une perfection de vieille fille, qui l'a élevé comme un petit saint Jean. Ç'a dû être drôle, cette éducation-là, et il aura du mal à s'en débarrasser, vous savez ! Trop de perfections à la fois !

Jean s'était rapproché, en deux longues enjambées, et déjà sa main tenait son gant ; mais le sous-lieutenant, lui tournant le dos, ne pouvait le voir ; c'était, pour ainsi dire, un homme désarmé ; le jeune brigadier se contint.

— Qui donc vous a si bien mis au courant de ses affaires ? demanda l'officier, en qui Jean reconnut un lieutenant de son régiment de cavalerie.

— Je ne puis le dire ici, répondit le sous-lieutenant en tortillant sa moustache ... Il paraît que c'est une vieille passion d'un garde général... un homme de mérite, mon cher, pour cela, c'est indéniable ! Mais c'est une passion qui doit remonter à la batille des Thermopyles, pour le moins ! Et au lieu de se tenir tranquille, comme le lui conseilleraient ses vertus et son âge respectable, la vénérable éducatrice ne s'était-elle pas imaginé, au nom du temps passé, de porter le trouble dans le ménage de la plus [illegible] femme... telle Minerve dirigeant Té[illegible]arq[illegible] !

Jean était tout près, si près, cette fois, que [illegible] toucha la manche de l'orateur.

— Monsieur, dit-il à voix basse, se contenant à [illegible], je m'appelle Jean de Puygarrou, et la [illegible]ne dont vous venez de parler à la légère est celle qui m'a élevé... assez bien pour ...

que j'aie pu me contenir en cet endroit ouvert à tous...

Le sous-lieutenant toisa ce simple brigadier qui se permettait de l'apostropher. Jean soutint son regard et, dans les yeux de son supérieur, il lut une approbation silencieuse.

— Je suis hiérarchiquement fort au-dessus de vous, mon cher monsieur, fit le jeune défenseur de Lubine, et s'il me plaisait de porter plainte...

— Puygarrou ne vous a manqué en rien, dit le lieutenant de dragons. Je trouve même qu'il a fait preuve d'une modération louable... Peu d'hommes, à sa place...

— Vous me blâmez ? dit un peu trop haut l'imprudent.

— Je ne saurais vous approuver complètement, répondit le supérieur de Jean. Mais cette affaire n'est pas de celles qu'on arrange sur un escalier de théâtre... Voulez-vous venir chez moi ? Je demeure à deux pas d'ici.

Moins d'un quart d'heure après, les trois jeunes gens, fort animés, n'étant plus obligés de se contenir, avaient engagé une véritable querelle.

— Vous ne me priverez cependant pas du droit de redresser les torts de celui qui a gravement manqué à Mlle de Puygarrou ? fit Jean, dont les yeux flamboyaient.

— Et s'il ne me convient pas de me battre avec un simple soldat, moi, sorti de Saint-Cyr? répliqua l'offenseur. Ma noblesse vaut la vôtre, monsieur, et mon grade est supérieur. Je me battrai si cela me plaît.

— Vous vous battrez pourtant ! fit Jean, sans quoi je dirai et répéterai que ce simple sol-

dat a fait reculer un officier, déjà coupable d'avoir mal parlé d'une femme...

— Assez, monsieur ; nous nous battrons, puisque vous le voulez, fit l'officier, très ennuyé. d'autant plus que la seule garantie pour les paroles imprudentes prononcées par lui était Mme de Morillac, et que, sans être grand clerc, il avait pu juger que Lubine n'était pas de celles dont la parole est d'or. Vous me servirez de témoin ? demanda-t-il au lieutenant de dragons.

— Je regrette infiniment, croyez-le, mais, en cette affaire, je ne saurais faire autrement que de seconder Puygarrou. Le colonel nous arrangera bien, tous les deux, quand il connaîtra la chose ! ajouta-t-il, en manière de soliloque. Ma foi, tant pis. Ce garçon est un brave cœur... et puis, cela peut finir sans avaries, conclut-il à part lui.

Finir sans avaries n'était pas du tout dans les intentions de Jean. Il se sentait blessé dans tout ce qu'il avait de meilleur en lui-même.

La réputation de sa tante Julienne lui était cent fois plus precieuse que sa vie et même que son propre honneur. Et calomniée par Lubine! Cela dépassait tout ! Le cavalier-servant de Mme de Morillac sera puni de façon ou d'autre.

L'affaire n'était pas facile à régler ; la différence des rangs en faisait une chose presque inouie ; d'autre part, la naissance et les droits de Jean aplanissaient ce que cette quereile avait d'insolite.

Enfin, après maints pourparlers, la rencontre fut décidée, et eut lieu dans un endroit délicieux, où les poètes eussent aimé venir écouter le chant des oiseaux.

C'était sur la route qui, de Royat, monte à Fontanas.

La rivière coulait tumultueusement au fond d'un ravin, sur les blocs de granit, et les joies du printemps répandaient sur le cours du flot la neige des merisiers sauvages ; les sorbiers en fleurs ombrageaient le chemin ; c'était une fête des yeux.

— C'est trop joli pour y mourir ! se dit Jean en descendant de sa voiture, qu'il laissait à l'auberge, au tournant de la route ; auberge unique sur ce long parcours, d'où plus d'une jeune poitrine avait été emportée, trouée d'une balle ou d'un coup d'épée. Et puis Mariette m'aime, je ne puis pas mourir ! Quelle drôle d'idée de songer à cela tout à coup !

Et il s'aperçut que, depuis l'avant-veille, il n'avait guère songé à autre chose, sans le vouloir, sans le savoir même.

— Chère tante Julienne, pensa-t-il, je m'étais dit que jamais je ne pourrais vous rendre ce que vous aviez fait pour moi... C'est toujours vrai, mais si je vous donne Aymery, fût-ce au prix de ma vie, j'aurai tout de même payé un peu de ma dette.

Le pistolet était l'arme choisie ; Jean tirait très bien, mais, en ce moment, sa main n'était pas ferme. Trop d'émotions complexes traversaient sa jeune âme et faisaient battre son sang dans ses artères, pour qu'il fût très sûr de ses mouvements.

Au signal, il tira, machinalement, comme si c'était un autre que lui qui dût agir... et doucement, sur l'herbe fleurie, il tomba, inerte, sans même avoir conscience de souffrir.

— Vous aviez promis de le ménager ! fit le lieutenant d'un ton plein de reproches.

— Ma foi, on fait ce qu'on peut : dans ces moments-là, chacun pense à soi, j'imagine ! Je ne l'ai pas tué pourtant ? Cela me ferait de la peine, ma parole d'honneur ! C'est un brave et loyal garçon, et j'ai parlé comme un imbécile. Ça m'apprendra à tenir ma langue dans les endroits publics.

Le chirurgien, qui s'était penché sur Jean, débrida la plaie ; un flot de sang jaillit et, très adroitement, le praticien retira la balle.

— Vous ne l'avez pas tué, Dieu merci. En effet, c'eût été dommage ! Mais la balle avait glissé sur une côte. Il en sera quitte pour quinze jours de lit. On peut se blesser soi-même de cette façon-là, en nettoyant une arme... Vous avez de la chance... tous les deux, ajouta-t-il d'une façon significative.

Jean fut rapporté à Clermont dans le landau fermé. C'était un dimanche, il était en permission, comme nombre d'autres ; on le reconduisit à la chambre qu'il louait en ville, au rez-de-chaussée d'une maison tranquille, et le chirurgien s'en fut faire son rapport au colonel.

— Hum ! blessé en nettoyant son arme ? dit celui-ci, fin connaisseur en hommes. Ce garçon-là, qui est adroit comme un singe ? Vous aurez de la peine à me faire avaler cette histoire-là, major...

— Pourvu que vous vouliez bien prendre la peine d'y croire, colonel ! supplia le brave chirurgien.

— Histoire de femme, n'est-ce pas ? J'ai horreur de ces affaires-là. Pour quelque rien du tout...

— Colonel, il défendait sa seconde mère, celle qui l'a élevé après la mort de son père.

— Sa seconde mère... ça, ce n'est pas trop mal. Mais l'autre ? Car il y a une autre femme, là-dessous. Je ne suis pas une bête, major, vous savez !

— L'autre, je vous l'abandonne. C'est le chevalier de celle-là qui aurait dû attaper la dragée. Mais il n'y a pas justice en ce monde ! Nous le savons tous !

— L'autre payera sa sottise. Je m'en charge au besoin, fit le colonel. Je n'aime pas qu'on me détériore mes hommes.

— Il n'appartient pas à notre arme, colonel.

— Rien à faire, alors... laisser la justice humaine suivre son cours. Elle est mariée, la dame ? Eh bien, voilà son mari bien débarrassé. Il aura son divorce avant d'avoir eu le temps de se retourner. Qu'est-ce que vous attendez, major ?

— Colonel, pendant que ce maladroit de Puygarrou est au lit, — car il sera forcé de garder le lit une quinzaine au moins ; la balle était bien près du poumon, — un transfert à l'infirrie pourrait avoir les plus graves conséquences, je suis obligé de vous le dire, en toute vérité. Il est dans sa chambre, à présent, une c' ambertte qu'il avait louée pour ses dimanches de permission, car il n'a jamais découché, vous le savez.. Pas une punition depuis son entrée ! Il serait mieux soigné chez lui qu'à l'infirmerie...

Le colonel mordit sa grosse moustache et réfléchit.

— Qu'il reste chez lui, l'animal, puisqu'il a trouvé moyen de se blesser chez lui, ajouta-t-il avec un demi-sourire. Voilà bien de quoi lui

accorder une faveur, en vérité... Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

— C'est un Puygarrou, colonel... est-ce que ce nom-là ne vous dit rien ?

— Puygarrou ? Attendez donc ! Il y a eu un général de Puygarrou qui s'est fait tuer au Mexique... était-il son parent ?

— C'était son grand-père, colonel ; celui-ci est le dernier du nom ; ce serait malheureux qu'il n'en restât plus. La race est forte et brave !

— Puygarrou... oui, je me souviens... Vous verrez qu'il faudra encore lui donner un congé de convalescence, à ce morveux...

— Je vous reconnais bien là, colonel. Merci ! fit le chirurgien prêt à sortir.

— Ce n'est pas vous qui l'avez assisté, j'espère ? dit le colonel en le retenant.

— J'aime mieux vous dire la vérité. C'est moi. J'aurais dû lui laisser prendre un chirurgien civil ; mais j'aime ce garçon, il est tout à fait gentil. Vous me mettrez aux arrêts si vous voulez, colonel.

— Pas la peine, à présent que la chose est faite. Et, si vous m'en croyez, faites donc venir sa tante. Elle le soignera mieux qu'une garde-malade. Ne me remerciez pas. J'ai horreur de ça !

Le major sortit, le cœur considérablement allégé.

XXVII

Julienne était auprès de Jean ; peu de paroles s'étaient échangées entre eux, mais avant qu'il lui fût permis de pénétrer auprès du blessé, Mlle de Puygarrou avait appris toute la vérité, et son cœur généreux n'était qu'une brûlante action de grâces envers la Providence qui lui avait conservé son Jean aussi bien qu'envers Jean lui-même.

Aymery était arrivé par le train suivant. Peu de chose lui restaient à faire: obtenir la constatión de la presense de sa femme à Clermont,et étouffer le scandal, autant que possible, puis m ettre son divorce dans les mains de qui de droit

L'adversaire de Jean avait demandé à permuter; mais cela prends toujours du temps.

Lubine l'avait devancé en partant pour Paris. Le violent désir qu'éprouvait Morillac de rendre à l'imprudent bavard la balle qui avait failli tuer Jean devait se tenir coi, et peu a peu s'éteindre. A quoi bon, en effet, maintenant ? Il allait être libre et moins on parlerait de lui, plus il serait fier d'apporter à Julienne un nom que rien n'aurait entamé.

La vigoureuse constitution de Jean le tira d'affaire bien avant le terme espéré. Sa large poitrine, dilatée par les odeurs résineuses, se prêtait à une facile guérison.

— Dans huit jours, tante ! dit-il à Julienne qui le regardait d'un air calme, quoique tout son être frémît du désir de l'embrasser et de l'emporter dans leur bien-aimé château. Dans huit jours, je pourrai voyager. Je vous aurai

donné de l'ennui, moi qui vous avais promis d'être si sage !

— Toi ! s'écria-t-elle, prête à s'élancer.

Aymery, assis auprès du fauteuil de Jean, la retint par le bras.

— Pas d'imprudence, dit-il ; ne compromettons pas notre bonheur. Jean, je suis deux fois votre obligé.

— Moi ? fit-il, en ouvrant de grands yeux.

Il avait singulièrement maigri et ses yeux, toujours beaux, avaient pris une expression presque recueillie.

On ne regarde pas impunément la mort en face, et, pour l'âme de Jean, ce duel valait une campagne, tant il avait médité durant ses nuits sans sommeil.

— Oui, Jean, deux fois. Vous me donnez maintenant le plus précieux trésor que j'aie jamais convoité.

Il serra la main amaigrie du jeune homme avec la douceur et la prudence d'une infirmière.

— Alors, vous êtes libre ? demanda Jean avec un faible sourire.

— Je le suis en principe. Je le serai de fait dans quelques semaines. C'est vous qui avez arrangé tout cela, mon ami Jean... Voulez-vous de moi pour votre oncle ?

— Ah ! certes ! fit l'heureux garçon, en laissant aller sa tête sur le dossier du fauteuil. Et c'est moi qui vous remercie !

— Jean mon Jean ! fit Julienne en se penchant sur lui, un peu effrayée.

— Ce n'est rien, tante. Je suis faible comme une mouche à présent ; mais vous verrez dans huit jours !

Il se recueillit un instant.

— Dans huit jours, reprit-il, nous partirons pour Puygarrou... Est-ce qu'il me faudra encore attendre deux ans et demi pour obtenir une promesse... Vous savez bien, tante ?

— Cela, mon enfant, ne dépend pas de moi, répondit Mlle de Puygarrou. Tu n'as tout de même pas encore atteint tes dix-huit ans, songes-y do Tu t'es conduit comme un homme mais le te des années est toujours le même. .

— Alors ! fit Jean avec un long soupir, j'attendrai. Mais j'ai mérité mieux que cela, à ce que je croyais !

Le dixième jour après cet entretien, la tante et le neveu étaient dans la grande salle du château, comme jadis, avec la certitude de quelques semaines de repos devant eux. Mais ce que souhaitait Jean, ce n'était pas le repos, c'était la présence de Mariette.

Depuis son retour, il allait moins bien, ses nuits étaient agitées par des rêves pénibles, et, malgré ses courageux efforts pour montrer à sa tante le meilleur visage possible, il ne pouvait s'empêcher de maigrir.

Julienne prit un grand parti.

Vêtue de sa plus belle robe de soie noire, elle donna l'ordre d'atteler et se fit conduire à la métairie.

Seule dans la salle, Mariette épluchait des fraises pour le repas du soir : ses jolis doigts allaient et venaient dans les fruits rouges, pareils eux-mêmes à des fruits d'une autre espèce.

Le bruit de la victoria entrant dans la cour fit relever la tête à la jeune fille, et la vue de Julienne lui donna une émotion si violente

qu'elle mit ses deux mains sur sa poitrine pour l'empêcher de se gonfler jusqu'à éclater.

Les journaux de Perpignan n'avaient soufflé mot du duel, grâce à quelques précautions prises à temps par Aymery. Les bruits qui, dans la campagne, vont de maison en maison, de village en village, avaient bien apporté à la métairie l'écho de l'arrivée de Jean, un peu malade, en congé de convalescence, et c'est cela qui attristait la jeune fille.

Le savoir si près, et ne rien pouvoir pour lui ! Ignorer tout, sauf qu'elle eût pu le voir et qu'elle ne le verrait pas !

Mariette appela son père, qui compulsait dans son cabinet des comptes de fermages.

— Père, c'est la demoiselle de Puygarrou ! fit-elle effrayée. Il faut qu'un malheur soit arrivé... Vous la verrez, dites ?... J'ai peur...

Inquiet, et pourtant heureux de voir sa fille chercher en lui le refuge et la consolation, Martel Gaudens, se rendit dans la salle, fraîche et toujours bien rangée par les soins de Mariette. Un gros bouquet de fleurs sur une console donnait à la grande pièce rustique une parure délicate, de même que le ruban bleu pâle noué au cou de l'enfant.

— Mademoiselle, fit cérémonieusement Gaudens, votre visite est un honneur pour ma maison... mais je ne sais ce qui me vaut cette faveur... Je vous croyais absente du pays...

— Je l'étais, en effet, répondit Julienne en s'asseyant dans le grand fauteuil qu'il lui offrait. Il s'est passé en ces temps derniers, monsieur mon voisin, des choses qui doivent nous rapprocher à jamais...

Gaudens fronça le sourcil. Il n'aimait pas

qu'on décidât de sa destinée sans l'avoir consulté.

— Je serai brève, reprit Julienne. Mon neveu aime votre fille, je crois qu'il ne lui est pas indifférent ; je suis venue vous demander, lorsque le temps de service de Jean sera écoulé, de leur permettre le mariage ; et, en attendant, de les laisser se considérer comme fiancés.

Gaudens secoua la tête.

— Je l'ai expliqué à votre neveu, dit-il ; vous êtes trop riches : il n'y a pas de mariage possible entre nos maisons.

— Jean n'est plus si riche, maître Gaudens, fit Julienne avec un sourire d'aurore. Je me marierai avant la fin de l'année avec M. de Morillac, et, naturellement, j'emporte ma part de biens. Si vous n'êtes pas trop regardant, et il n'y a pas, vraiment, de quoi l'être ! ces deux jeunes gens peuvent s'épouser sans que personne y trouve à redire.

— Vous vous mariez avec le garde général ? Il a donc obtenu son divorce ? demanda Gaudens.

Julienne rougit.

— Si ce n'est chose faite aujourd'hui, ce sera fait dans peu de jours. Nous étions promis autrefois, maître Gaudens, vous l'avez peut-être oublié ?

— Je l'avais oublié, avoua-t-il. Je comprends maintenant pourquoi vous êtes bonne et charitable à ceux qui souffrent du mal d'aimer.. J'espère que vous serez heureuse, mademoiselle; je le souhaite du fond du cœur. Si quelqu'un le mérite, c'est vous !

— Alors, permettez à ces enfants de se considérer comme fiancés, reprit Julienne. La fidéli-

té est une tradition de notre famille, et je n'ai pas entendu dire qu'on y ait jamais manqué.

Martel restait indécis et troublé.

— Pourquoi êtes-vous venu me dire cela aujourd'hui, tout à coup ? fit-il. Nous avions bien le temps d'y songer !

— C'est que Jean est malade... autant vous dire toute la vérité, maître Gaudens, fit Julienne en prenant dans la sienne la main de Mariette, qui tremblait et qui s'appuyait à son fauteuil, sans même s'en rendre compte. Jean s'est battu pour l'amour et l'honneur de sa tante...

— Battu ? s'écria Gaudens.

— Oui ! Battu ! Comme un homme. Il a reçu une balle dans la poitrine. Heureusement on a pu la lui retirer ; mais il est faible et triste, au château. Un peu de joie le guérirait bien vite, si vous le vouliez, maître Gaudens...Vous aussi, vous avez connu la peine d'aimer... ne soyez pas cruel pour ces enfants !

— Trop jeunes ! gronda Gaudens.

— Oui, monsieur, vous avez raison ; mais si vous vouliez me faire l'honneur d'une visite, si vous preniez la peine de voir mon pauvre Jean.. Il dépérit à vue d'œil... Vous n'avez que votre fille, et moi, c'est mon enfant... Je vous en supplie ! un bon mouvement ! Laissez-moi vous emmener ; ma voiture est là, elle vous ramènera tantôt si vous voulez...

Gaudens se taisait.

— Il s'est battu pour vous ? fit-il enfin. Qui se serait douté que ce jeune gars montrerait tant de courage et de volonté ! Et il est blessé ?

— Il s'en est fallu de bien peu que sa blessure ne fût mortelle, répondit Julienne, retenant

plus serrée la main de Mariette qu'elle sentait défaillir dans la sienne.

Soudain Mlle de Puygarrou se leva, et c'est la jeune fille qui se trouva à la place qu'elle occupait l'instant d'avant, dans le fauteuil d'honneur, pendant qu'elle restait debout.

— Un verre d'eau, monsieur Martel, dit la noble demoiselle ; nous avons été imprudents : regardez votre fille...

— Ce n'est rien, père, fit Mariette en rouvrant les yeux ; mais j'aimerais... oh ! j'aimerais tant voir Jean, maintenant surtout...

— Partons ! fit brusquement Gaudens. Vous n'avez pas peur de mes vêtements de travail, je pense ?

— Mon frère n'était pas mieux vêtu lorsqu'il surveillait ses cultures, répondit Julienne avec un beau sourire triomphant. Mariette, un chapeau, et un châle pour revenir ; il fera frais ce soir.

Moins d'une demi-heure après, Julienne entr'ouvrit avec précaution la porte de la salle où Aymery lisait. Endormi dans son fauteuil, Jean était vraiment bien maigre et bien pâle !

— Croyez-vous, demanda-t-elle à voix basse, qu'il y ait du danger à les laisser se voir? Elle est là, avec son père...

— Faites entrer le père d'abord ; il comprendra, et la secousse lui sera épargnée, répondit le garde général en la regardant avec tendresse.

Un peu embarrassé, un peu honteux de sa personne, malgré son indomptable orgueil, ou peut-être à cause de cet orgueil même, Martel entra avec un luxe infini de précautions.

Au bruit de ce pas, qu'il ne connaissait point

dans sa propre demeure, Jean ouvrit les yeux et se redressa un peu, retenu par ses deux fidèles gardiens.

— On m'a dit que vous n'étiez pas très bien, monsieur Jean ? dit le métayer, et je suis venu vous faire une petite visite...

Jean était tout à fait réveillé, et le regardait sans comprendre.

Tout à coup la lumière se fit en lui.

— Vous êtes venu, maître Gaudens ? C'est donc qu'elle est là ? Oh ! laissez-moi voir Mariette ! Je vous en supplie ! Je ne remuerai pas, je ne m'agiterai pas... Mais laissez-moi voir Mariette, et lui parler...

Julienne ouvrit la porte, et la jeune fille entra.

Pareilles aux filles du roi, dans les antiques légendes, elle s'approcha, très calme, très digne, les yeux pleins d'une lumière divine.

— Mariette ! fit-il. C'est vrai alors qu'on vous donne à moi ?

— Si vous venez la réclamer en temps voulu ! fit Gaudens, se détournant pour cacher son émotion.

Elle était debout, tout contre le fauteuil. Jean avait pris sa main, et personne ne disait rien. Une présence auguste régnait sur les âmes de ces cinq personnes, si différentes par l'éducation et les habitudes, mais que le maître suprême, l'Amour, venait de réunir par un lien plus fort que tous ceux de la terre.

Aymery approcha une chaise, pour que la jeune fille pût s'asseoir auprès du convalescent.

— Allons-nous-en, dit tout bas Gaudens. Ils seraient plus heureux si nous les laissions seuls.

L'un après l'autre, ils disparurent sans bruit, comme ils étaient entrés.

Tu ne pensais donc pas à moi, quand tu t'es battu ? fit Mariette au bout d'un moment, lorsque sa gorge trop serrée laissa sortir ses paroles. Tu ne pensais pas que, si tu mourais, je mourrais aussi ?

— J'y ai pensé, ma bien-aimée, répondit-il de sa voix blanche et faible de convalescent. Mais avant d'avoir contracté des devoirs envers toi, j'en avais d'autres beaucoup plus anciens. Ceux là remontaient au jour où ma tante Julienne renonça à son bonheur pour assurer mon éducation. A elle, je dois tout, vois-tu ! Et je lui devais, si je le pouvais, de rompre la chaîne d'Aymery, afin qu'il pût épouser celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer, ni tant aimée que depuis qu'il l'avait revue.

Mariette se pencha sur le front de Jean et le baisa dévotement, ainsi que dans les églises on baise les châsses sacrées.

— Et pour avoir fait cela, mon Jean, je te remercie, et je suis fière de toi. Je ne croyais pas pouvoir t'aimer davantage, mais je vois bien que c'est possible... Le temps me paraîtra court, maintenant. Je penserai à toi en t'aimant de plus en plus...

Julienne rouvrit la porte et les retrouva tels qu'elle les avait quittés ; seulement leurs visages avaient une expression de félicité presque surhumaine.

— Pour vivre, tante, et pour mourir ! fit Jean, en l'appelant du regard.

— Nous avons le temps d'y penser ! répondit paisiblement la protectrice de ses jeunes années. Il faut apprendre à vivre, d'abord. M.

Gaudens consent à amener sa fille ici trois fois par semaine, jusqu'au jour où tu pourras lui rendre ses visites.

Le temps passa — il passe toujours — et trois ans après, dans la petite église de Puygarrou, Jean épousa Mariette. Depuis deux années déjà Julienne était mariée à Aymery de Morillac; des deux couples, malgré la différence des âges, on n'eût pu dire, en vérité, lequel se sentait le plus heureux. C'était sans doute le [illegible], car ceux-là avaient épuisé les douleurs de la [illegible] avant de goûter à ses joies.

Ils en connaissaient aussi les félicités, car un beau petit garçon remplissait l'orgueil et de contentement l'âme et les yeux du père d'Aymery.

— Ils sont trop jeunes !. dit une mauvaise langue au sortir de l'église, en voyant passer Mariette triomphante sous son voile de mariée.

— Ils ont déjà vu bien des peines, repondit Catherine, prête à défendre l'enfant qu'elle avait nourrie ; ce n'est pas l'âge qui rend vieux, c'est l'expérience. Nos jeunes maîtres en savent déjà plus long que bien d'autres, allez ! Et, pour leur bonheur, ils l'ont bien gagné !

FIN.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

"SEULE"

Par HENRI ARDEL.

"LA BIBLIOTHEQUE MODERNE"

ainsi que tous les ouvrages importants
de notre atelier sont imprimés
avec les encres manu-
facturées par la

Queen City Printing Ink Co.,

CINCINNATI, O.
CHICAGO, Ill.
BOSTON, Mass.

Ouvrages parus :

LA JEUNESSE DU ROI HENRI, (10 vol)	$1.00
JE T'AIME, par Jules Mary.....	15 cts.
L'AMI DU MARI, par Jules Mary.....	10 cts.
VAINCU PAR L'AMOUR, J. Rameau.(illus)	10 cts.
LE CHATEAU DE VILLEBON,...(illustré)	10 cts.
MISÉRICORDE ! par Jules Mary.....	10 cts.
LE ROMAN DE L'AIGLON.....	10 cts.
LES DRAMES DE L'IRLANDE, L. Thomin.	10 cts.
L'AMOUR D'UNE REINE, A. Guignery....	10 cts.
LA LOI D'AMOUR, par Mme M. Thiery...	10 cts.
LE CHAMBRION, par Ponson du Terrail..	10 cts.

Ces ouvrages sont en vente à

LA CIE DE LA BONNE LITTERATURE,

1877 RUE STE-CATHERINE

Les medecins recommandent

LE BRANDY

'P. Richard'

Pour les malades et les invalides...

Exigez-le de votre fournisseur.

IL NE COUTE PAS PLUS CHER QUE LES AUTRES

EXAMEN GRATIS DE LA VUE.

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises LUNETTES, LORGNONS, etc., pour tracer, coudre, lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR de LUNETTES, LORGNONS et YEUX ARTIFICIELS, taillés et ajustés selon les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcir les NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'ŒIL et guérison d'YEUX.

Consultez le SPECIALISTE Beaumier,

MEDECIN et OPTICIEN

Gradué aux E. U. A. 20 ans d'expérience.

Professeur a l'Institut d'Optique Americain.

1854 rue Ste-Catherine, Entre les rues Cadieux et Ave Hôtel-de-Ville,

MONTREAL, P. Q.

Ouvert jour et nuit. Le Dimanche, de 1 à 4 heures P.M.

QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX

AVIS—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORGNONS PINCE-NEZ, etc, avec description de leurs DEFAUTS, au retour, vous recevrez nos VERRES OPTIQUES solidement fixés à neuf dans vos anciennes monture. Prix, $1.00 comptant, caregistrement et frais de Poste compris, Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON FONDEE et responsable.

A.C. ARTE PERFORÉE

EUSEBE SENECAL & CIE.,

IMPRIMEURS, EDITEURS
et RELIEURS.

33 Rue St-Gabriel,

MONTREAL.

Impressions de toutes sortes.

Ouvrages de Luxe.

Reliures de toutes sortes.

Commandes reçues plus promptement.

Demandez nos prix.

Bell Tel. Main 2146.

Un avantage exceptionnel

En offrant les ouvrages que nous publions au prix de 20 cents l'exemplaire, nous espérons que nos lecteurs apprécieront les efforts que nous avons faits pour arriver à ce résultat.

Ces ouvrages se détaillent régulièrement au prix de 75 et 90 cents. La différence est remarquable.

Cependant nous offrons encore une bonne reduction à ceux qui prendront un abonnement, c'est-à-dire nous faisons les conditions suivantes : 3 mois (6 volumes) 90c, 6 mois (12 volumes) $1.80 et 12 mois (24 volumes) $3.60 payable d'avance.

C. E. Beauchesne,

Co-Editeur pour la Campagne.

37 RUE SAINT-GABRIEL,

Bell Tel. Main 2146. **MONTREAL.**